Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LE SERMENT

(1906)

Table des matières

Prologue

I

– Lâche ! lâche, lâche !…

Ces mots retentirent, clairs, stridents, passionnés, dans un crescendo d'ardente indignation.

Le jeune homme, tremblant de rage, s'était dressé d'un bond. Penché au-dessus de la table de jeu, il essaya encore de crier l'insulte à l'homme qui lui faisait face afin que tout le monde l'entendît. Mais les sons refusaient de sortir de sa gorge contractée et, tout en ramassant d'une main frémissante les cartes éparpillées, comme s'il voulait les jeter à la figure de son interlocuteur, il parvint seulement à répéter d'une voix étranglée :

– Lâche !…

Autour d'eux, les parties de pharaon et de lansquenet s'étaient interrompues. Des mouvements divers se produisirent parmi les spectateurs de la scène. Les plus âgés essayèrent de s'interposer, mais les jeunes se contentèrent de rire. Ils savaient qu'à une querelle de ce genre, une seule conclusion était possible et attendaient ce qui allait suivre. Conciliation, arbitrage étaient hors de question. Delatour aurait dû savoir qu'il ne fallait point parler irrespectueusement d'Adèle de Montlhéry devant le jeune vicomte de Marny, dont l'engouement pour cette

trop célèbre beauté défrayait depuis des mois les conversations de la cour et de la ville.

Adèle avait, sans contredit, beaucoup de charme ; elle n'avait pas moins d'habileté et d'artifice. Les Marny étaient riches, le petit vicomte très jeune, et le bel oiseau de proie était occupé pour l'instant à plumer ce pigeonneau frais émoulu du colombier ancestral.

Le jeune homme était encore dans le premier feu de sa passion. Il voyait dans Adèle le modèle de toutes les vertus et il eût été capable de provoquer toute la noblesse de France dans la folle prétention de justifier sa foi aveugle en l'une des femmes les plus légères de l'époque. Comme il avait la réputation d'un excellent escrimeur, ses amis jugeaient préférable d'éviter devant lui toute allusion à la beauté d'Adèle et à ses faiblesses.

Mais Delatour, assez distrait de sa nature, était capable de bévues de ce genre. Par le ton et les manières, il différait quelque peu de la haute société qu'il fréquentait. Dans ce cercle fermé de l'aristocratie où sa grande fortune et la faveur royale l'avaient fait admettre, il faisait en quelque sorte figure d'intrus.

Delatour n'était pas « né » ; son ascendance était obscure, son blason ne s'ornait d'aucun quartier de noblesse. On savait peu de chose sur sa famille, sinon qu'un aïeul aventureux avait fait aux Indes une fortune considérable que d'heureuses opérations financières avaient encore accrue. Le père de Delatour avait joui de la faveur particulière du défunt roi, chose qui peut surprendre, s'il est vrai, comme on le disait tout bas, que l'or des Indes avait à plusieurs reprises rempli les coffres vides du premier gentilhomme de France.

Quant à cette querelle, Delatour ne l'avait pas cherchée. Il ignorait les affaires privées du jeune vicomte, plus encore ses relations avec Adèle de Montlhéry, mais il était assez au courant

du monde parisien pour connaître la réputation de cette dernière. Le nom d'Adèle ayant été prononcé dans la conversation, tout le monde s'était tu, sauf le vicomte, trop féru de sa belle pour n'en point faire un éloge enthousiaste. Un haussement d'épaules de Delatour, quelques mots prononcés par lui avaient mis le feu aux poudres. Rouge de colère, le vicomte de Marny s'était dressé et avait lancé l'insulte à la face de son contradicteur.

Delatour n'avait point bougé de son siège. Assis, le buste droit, une jambe croisée sur l'autre, il restait calme. Son visage brun et grave était seulement un peu plus pâle que d'habitude, sans quoi l'on eût pu croire que l'injure n'avait pas atteint ses oreilles. S'apercevant trop tard de sa maladresse, il s'en voulait maintenant d'avoir parlé mal à propos et regrettait d'avoir blessé le jeune homme ; mais il n'était plus temps de retirer ses paroles. Sans doute, si la chose avait été possible, il aurait prié le vicomte d'excuser sa distraction ; mais un pointilleux code d'honneur interdisait une démarche aussi logique ; sa réputation en eût souffert sans que la suite naturelle d'un tel incident pût être évitée.

Les panneaux sculptés du célèbre salon de jeu avaient souvent été témoins de scènes du même genre. Tous ceux qui étaient présents agirent suivant la coutume, et les formalités qu'exigeait l'étiquette en matière de duel furent exécutées rapidement.

Tout de suite, le jeune Marny se vit entouré d'un cercle compact d'amis. Son nom, sa fortune lui ouvraient toutes les portes à Paris et à Versailles. Pour le combat qui se préparait, il aurait pu avoir une armée de témoins.

Par contre, près de la table de jeu où les bougies qu'on ne songeait plus à moucher grésillaient et fumaient dans leurs bobèches, Delatour demeura seul quelques instants. Un peu dé-

concerté par le tour rapide qu'avait pris l'incident, il s'était levé et ses yeux noirs faisaient le tour de la salle en quête d'un ami. Mais là où le vicomte était chez lui par droit de naissance, Delatour n'était admis qu'en raison de sa fortune. Il comptait dans ce cercle beaucoup de relations, quelques flatteurs, mais peu d'amis.

C'était la première fois qu'il s'en apercevait aussi nettement. Chacun, dans ce salon, devait se rendre compte qu'il n'avait pas provoqué volontairement cette querelle et que son attitude avait toujours été celle d'un gentilhomme. Personne, cependant, ne s'avançait pour prendre place à ses côtés.

– Selon l'usage, voulez-vous, monsieur, choisir vos témoins ?

C'était le jeune marquis de Villefranche qui, l'air un peu hautain et un accent de condescendance ironique dans la voix, s'adressait au riche bourgeois qui allait avoir l'honneur de croiser le fer avec l'un des plus nobles gentilshommes du royaume.

– Je vous serais reconnaissant, monsieur, de faire ce choix vous-même pour moi, répondit Delatour avec froideur. Comme vous le voyez, j'ai ici peu d'amis.

Le marquis s'inclina en agitant d'un geste élégant son mouchoir de dentelles. On avait l'habitude de recourir à lui comme arbitre pour toutes les questions regardant l'étiquette ou la procédure des duels, et c'était pour cet aimable écervelé une vive satisfaction de se voir choisir pour régler les détails de la comédie tragique qui allait se jouer sur le parquet du salon de jeu.

Du regard, il fit le tour de la salle, examinant les visages. La jeunesse dorée se pressait autour du vicomte de Marny. Quelques hommes plus âgés formaient un groupe un peu à l'écart. Le

marquis se dirigea de ce côté et s'adressant à un homme mûr, d'aspect militaire, qui portait un habit brun de coupe sévère :

– Mon colonel, dit-il en le saluant, je suis chargé par M. Delatour de lui trouver des témoins pour l'assister dans cette affaire d'honneur. Puis-je recourir à vos bons offices ?

– Certainement, certainement, répondit le colonel. Je connais peu M. Delatour, mais du moment que vous vous portez garant…

– Oh ! vous savez, interrompit de Villefranche d'un ton léger, c'est une pure question de formes. M. Delatour est un homme honorable, il est bien vu du roi, mais je ne suis pas son répondant. Au reste Marny est mon ami, et si vous préférez ne pas accepter…

– Du tout, répliqua le colonel qui avait jeté un coup d'œil rapide et scrutateur sur la figure solitaire debout près de la table de jeu. Je suis à la disposition de M. Delatour s'il veut bien accepter mes services.

– Il sera certainement trop heureux de les accepter mon cher colonel, murmura le marquis dont les lèvres aristocratiques dessinèrent une moue de dédain. Il n'a pas d'amis dans ce cercle, et si vous et M. de Quettare lui faites l'honneur de l'assister, il ne peut que vous en être reconnaissant.

M. de Quettare, officier d'ordonnance du colonel, était prêt à suivre son chef, et les deux hommes, après les salutations d'usage au marquis de Villefranche, s'en vinrent trouver Delatour.

– Si vous voulez accepter nos services, monsieur, commença le colonel sans autre préambule, M. de Quettare et moi nous mettons entièrement à votre disposition.

– Je vous remercie, messieurs, répondit Delatour. Cette affaire est une comédie ridicule et ce jeune homme est un sot. Toutefois, je suis moi-même dans mon tort, et si…

– Auriez-vous le désir de présenter des excuses ? demanda le colonel d'un ton glacé.

Le digne officier avait entendu parler de l'ascendance bourgeoise de Delatour. L'idée de présenter des excuses ne pouvait germer que dans un cerveau roturier, mais le colonel était stupéfait qu'elle pût être envisagée par un homme du monde. Des excuses ! Jamais un gentilhomme ne s'abaisserait ainsi, quels que fussent ses torts, et deux officiers des armées du roi ne pouvaient compromettre leur dignité dans de pareilles négociations.

Cependant, sans paraître soupçonner l'énormité de sa suggestion, Delatour poursuivait :

– Si cela pouvait éviter un conflit, je dirais bien au vicomte de Marny que j'ignorais son admiration pour la personne dont nous parlions et que…

– Craignez-vous donc tellement une égratignure, monsieur ? interrompit le colonel avec impatience tandis que M. de Quettare levait bien haut des sourcils étonnés devant un tel déploiement de pusillanimité bourgeoise.

– Qu'entendez-vous par là, colonel ? interrogea Delatour en se redressant.

– J'entends que vous devez vous battre ce soir avec le vicomte de Marny, ou disparaître de notre cercle où votre situation deviendrait impossible, répondit le colonel d'un ton d'où n'était pas exclue toute bienveillance, car, en dépit de l'attitude

extraordinaire de Delatour, rien dans son expression ne trahissait la crainte ou la lâcheté.

– Vous connaissez mieux que moi vos amis, colonel, répliqua Delatour. Je m'incline devant votre expérience.

Et il tira son épée du fourreau.

On dégagea rapidement le centre du salon. Les témoins mesurèrent la longueur des épées, puis se portèrent derrière les antagonistes, un peu en avant des spectateurs qui formaient la haie le long des murs.

Ceux qui se trouvaient là représentaient la fleur du pays, ce que la France comptait de plus noble en fait de nom, de race, d'élégance raffinée, en l'an de grâce 1788. La nuée sombre qui devait peu après crever sur leurs têtes, les balayant de leurs demeures somptueuses pour les pousser vers la prison et l'échafaud, ne se formait que lentement à l'horizon brumeux de Paris, du Paris de la misère et de la faim. Pendant un an encore, entourant un trône branlant, ils continueraient à jouer, à se battre et à aimer. L'épée de Damoclès reposait encore dans son fourreau. Les plaintes des malheureux, les cris des mécontents, couverts par la musique de danse et les sérénades amoureuses, ne s'entendaient pas encore.

Le duc de Châteaudun était là qui, quatre ans plus tard, par une froide matinée d'automne, les cheveux soigneusement arrangés, des manchettes de Malines aux poignets, devait jouer une dernière partie de piquet avec son jeune frère sur la charrette qui les transportait vers la place de la Révolution à travers la canaille hurlante et débraillée.

Se trouvait là également le comte de Mirepoix qui devait parier, sur la plateforme de la guillotine, que son sang coulerait plus bleu que celui de ses compagnons de supplice.

Mais de ces drames futurs, personne, ce soir-là, n'avait le plus léger pressentiment tandis que, faisant cercle autour des deux hommes, les assistants suivaient les péripéties du duel avec le même intérêt qu'ils auraient accordé à une nouvelle figure de menuet. De Marny appartenait à une maison où l'on maniait l'épée depuis des siècles et lui-même était de première force à l'escrime ; mais aujourd'hui, échauffé par la colère et par le vin, il n'avait pas la pleine possession de ses moyens, Delatour avait de la chance : il s'en tirerait sans doute avec une simple écorchure.

Une fine lame aussi, ce Delatour. Son jeu était intéressant à observer. Beaucoup de calme, ni attaques ni feintes, à peine une riposte de temps à autre ; mais il restait en garde avec vigilance et sang-froid, toujours prêt à déjouer les manœuvres de son adversaire.

Peu à peu, le cercle se rétrécit autour des combattants. De discrètes exclamations admiratives saluaient parfois l'habile défense de Delatour. Le jeu de celui-ci devenait de plus en plus ferme et assuré tandis que de Marny s'énervait visiblement.

Une botte mal calculée plaça le jeune vicomte à la merci de son adversaire. La seconde d'après, il était désarmé et les témoins s'avançaient pour mettre fin au combat. L'honneur était satisfait : le roturier et le rejeton d'une antique lignée avaient croisé l'épée en l'honneur d'une des femmes les plus dévergondées de la société.

La modération de Delatour était une leçon pour tous ces jeunes étourdis qui jouaient avec leur vie, leur honneur et leur réputation aussi légèrement qu'avec leurs tabatières d'or et leurs mouchoirs de dentelles.

Déjà le vainqueur faisait mine de se retirer, évitant, avec le tact particulier aux natures généreuses, de regarder du côté de son adversaire désarmé. Cette attitude, cependant, parut cingler l'amour-propre si cruellement blessé du vicomte de Marny.

– Ceci n'est point un jeu d'enfant, monsieur, fit-il tout frémissant. Je réclame pleine satisfaction.

– Ne l'avez-vous donc pas eue ? répliqua Delatour. Vous avez montré votre bravoure, vous vous êtes battu en l'honneur de votre dame. Moi-même, d'autre part…

– Vous, cria le jeune homme d'une voix rauque, vous n'avez pas reconnu vos torts envers la noble femme que vous avez outragée, et vous allez le faire ici même, publiquement…

– Vous êtes fou, vicomte, riposta froidement Delatour. Je regrette la maladresse que j'ai commise à votre endroit, mais c'est tout.

– Ce n'est pas assez ! Vous lui devez des excuses… À genoux ! et rétractez ce que vous avez dit.

Aiguillonné par l'humiliation, le vicomte ne se connaissait plus. Adulé et comblé depuis sa naissance, ce n'était qu'un enfant gâté qui ne pouvait supporter qu'on lui résistât. Ses témoins essayèrent de le calmer, mais il les écarta d'un geste fiévreux. Il ne voulait rien entendre ; il ne voyait plus que l'homme qui avait insulté Adèle de Montlhéry et qui ajoutait à ce premier outrage en refusant de rétracter ses paroles. En cet instant, il haïssait Delatour de la haine la plus violente qu'un cœur humain puisse concevoir. Le calme de son adversaire, son attitude chevaleresque, sa courtoisie ne faisaient qu'aviver sa rage.

– Lâche ! s'exclama-t-il de nouveau.

Un brouhaha général s'ensuivit. Entourant le vicomte, ses amis tentèrent de le retenir. Le marquis de Villefranche déclara que l'affaire sortait des règles du jeu. Dans les embrasures, ceux qui assistaient en curieux à ce spectacle échangeaient des paris sur le dénouement final de la querelle.

Delatour, cependant, commençait à perdre patience. Personne n'observait son regard qui s'assombrissait comme un ciel d'orage où s'amoncellent de lourds nuages noirs. Sa voix s'éleva, nette et coupante :

– Je vous en prie, messieurs, ne perdez pas de temps à argumenter davantage. Le vicomte de Marny réclame une autre leçon. Eh bien ! morbleu, il l'aura… En garde, monsieur !

Les assistants se reculèrent vivement, et les témoins reprirent l'attitude et l'expression imperturbable qu'exigeait leur fonction ; tout bruit cessa et, de nouveau, on n'entendit plus que le cliquetis des armes.

Chacun sentait que la comédie tournait au drame. Cependant, il était visible que Delatour entendait seulement désarmer son adversaire pour lui donner une nouvelle leçon, un peu plus dure peut-être que la précédente. Son habileté à manier l'épée, le manque de sang-froid du jeune de Marny lui donnaient un avantage incontestable.

Ce qui se passa ensuite, personne n'eût pu le dire exactement. Les attaques du vicomte étaient devenues de plus en plus furieuses et désordonnées. Il se découvrait parfois de la façon la plus téméraire en se fendant violemment pour atteindre la poitrine de son adversaire. Dans une de ces pointes insensées, il parut se jeter littéralement sur l'épée de Delatour. D'un mouvement rapide du poignet, celui-ci tenta d'éviter la conséquence fatale mais il était trop tard : sans une plainte, sans un soupir, le vicomte de Marny s'affaissait. L'épée tomba de sa main, et ce fut

Delatour lui-même qui le reçut dans ses bras. Les spectateurs ne comprirent ce qui était arrivé qu'en voyant le jeune gentilhomme étendu sur le sol, son habit de satin bleu taché de rouge, et Delatour penché sur lui, consterné.

Il n'y avait rien à faire. Un silence, le silence imposant commandé par la présence de la mort, tomba sur les assistants. On entendit seulement une voix nette prononcer dans un coin reculé de la salle :

– Je vous dois cent louis, marquis. Ce bourgeois est vraiment une fine lame.

L'étiquette exigeait que Delatour se retirât. Il ne lui était permis de rien faire pour le jeune garçon dont il avait causé la mort si involontairement. Les groupes s'ouvrirent pour lui livrer passage et il sortit, suivi du colonel et de M. de Quettare qui étaient restés fidèlement à ses côtés jusqu'à la fin. Vieux soldats, hommes d'honneur et d'action, tous deux étaient capables de rendre hommage à la valeur et à la générosité de celui qu'ils venaient d'assister.

À la porte, ils croisèrent le chirurgien qu'on avait envoyé chercher d'avance pour parer à toute éventualité.

La grande éventualité s'était produite et dépassait la science du chirurgien. Là-haut, sous la lumière des lustres, le fils unique du comte de Marny rendait le dernier soupir, tandis que Delatour, s'enveloppant étroitement dans son manteau, sortait dans la rue sombre et s'enfonçait tout seul dans l'obscurité.

II

Le chef de la maison de Marny à cette époque atteignait seulement sa soixante-dixième année, mais son existence avait été fort remplie depuis le jour où, jeune garçon de douze ans, il avait reçu du roi Louis le Bien-Aimé sa nomination au corps des pages, jusqu'à celui où la nature impitoyable l'avait terrassé au milieu de sa vie brillante et agitée pour le clouer sur le fauteuil d'infirme qu'il ne quitterait plus désormais que pour gagner sa dernière demeure.

Sa fille Juliette, venue au monde pendant les dernières années heureuses de son existence, n'était encore qu'une enfant. Ses traits rappelaient beaucoup ceux de sa mère, créature charmante et mélancolique dont le bonheur conjugal n'avait pas été sans nuages. Elle était partie jeune encore, en léguant comme un trésor précieux sa toute petite fille au mari brillant et volage qu'elle avait aimé profondément, en dépit de tout ce qu'elle avait eu à lui pardonner.

Depuis que le comte de Marny subissait sa terrible épreuve, Juliette était devenue sa plus grande joie, le rayon de soleil qui éclairait les mornes journées remplies seulement par les souvenirs du passé et l'amer regret des années disparues.

Mais il avait aussi son fils. De même que Juliette était l'objet de sa tendresse paternelle, Philippe était son orgueil et en lui s'incarnaient toutes ses espérances. C'était son fils, le futur comte de Marny, qui ferait revivre la gloire de sa maison. Par lui, de nouveau la France retentirait du bruit des exploits et des hardies aventures qui avaient rendu le nom de Marny célèbre à la cour et sur les champs de bataille. Du fond de son grand fauteuil capitonné, le vieillard ne se lassait pas d'écouter les histoires que lui contait Philippe sur la cour, la jeune reine et son amie, la charmante princesse de Lamballe, la pièce à la mode,

ou la dernière étoile parue au firmament théâtral. Dans l'intelligence affaiblie du vieux comte, ces récits évoquaient l'image de sa propre jeunesse, et le souvenir de ses triomphes d'autrefois lui faisait oublier un instant la tristesse des heures présentes.

Lorsque, cette nuit-là, on ramena le vicomte à l'hôtel de Marny, Juliette fut la première tirée de son sommeil. Elle entendit du bruit au-dehors : une voiture arrivait lentement devant la grand-porte, puis le lourd marteau retentit avec un son lugubre suivi des grognements de Mathieu, le portier, qui détestait qu'on le dérangeât pendant son sommeil.

Tout de suite, elle eut le pressentiment d'un malheur. Les pas assourdis qui traversaient la cour, puis montaient lentement le grand escalier de pierre avaient un son étrange. C'était le pas d'hommes qui transportent un pesant fardeau. Bondissant hors de son lit, Juliette jeta en hâte un vêtement sur ses épaules, chaussa des mules et ouvrit la porte de sa chambre. Deux inconnus débouchaient à cet instant sur le palier, suivis de deux hommes portant une civière ; le vieux Mathieu fermait la marche en poussant des gémissements étouffés.

Aussi rigide qu'une statue, Juliette demeura sur le pas de sa porte. Le petit groupe passa devant elle sans la voir, car les paliers étaient vastes à l'hôtel de Marny et la lanterne de Mathieu ne projetait qu'une lumière faible et vacillante. Un peu plus loin dans la galerie, devant la chambre de son frère, le cortège s'arrêta. Mathieu ouvrit la porte et les cinq hommes disparurent à l'intérieur.

L'instant d'après, Gertrude, l'ancienne nourrice de Juliette, qui venait d'apprendre l'horrible nouvelle, arrivait tout en pleurs dans la chambre de sa maîtresse. À peine pouvait-elle proférer une parole, mais elle entoura de ses bras son enfant chérie et la serra en sanglotant sur son cœur maternel.

Juliette, elle, ne pleurait pas. Le coup était si brutal, si affreux, qu'elle en demeurait comme pétrifiée. Fillette de quatorze ans, elle n'avait jamais jusque-là songé à la mort, et voilà que la mort, entrant dans la maison, venait de lui prendre son frère, ce frère qui faisait sa joie et sa fierté. Philippe n'était plus… Son père n'en savait rien encore, et c'était elle, Juliette, qui devait lui apprendre l'affreux événement.

– Veux-tu le lui dire, Gertrude ? gémit-elle lorsque la violence du chagrin qui secouait la vieille servante parut céder un peu.

– Oh ! non, ma mignonne. Je ne puis pas… Je ne puis pas…

Et la pauvre femme, de nouveau, fondit en larmes.

Un sentiment de révolte envahit l'âme de Juliette. Elle en voulut à Dieu qui lui imposait une telle épreuve. De quel droit exigeait-il qu'une enfant comme elle subît cette agonie morale ? Se voir ravir son frère, être témoin du désespoir de son vieux père… C'en était trop. Dieu se montrait injuste et cruel !

Le tintement d'une sonnette la fit soudain tressaillir. Son père était réveillé. Sans doute avait-il entendu du bruit et appelait-il pour en connaître la cause. D'un mouvement brusque, Juliette se dégagea de l'étreinte de Gertrude, traversa en courant le palier obscur et ouvrit la grande porte sculptée qui lui faisait face.

Le vieux comte était assis au bord de son lit, ses jambes longues et maigres pendant inertes au-dessus du sol. Impotent comme il l'était, il avait dû faire un prodigieux effort pour se dresser dans cette position et maintenant il luttait désespérément pour arriver à se mettre debout. Lui aussi avait entendu des pas assourdis troubler le silence nocturne, le lourd piétine-

ment d'hommes pesamment chargés. Son esprit s'était-il reporté, un demi-siècle en arrière, vers des scènes tragiques dont il avait été le spectateur indifférent ? Peut-on savoir quelles visions se projetèrent alors dans l'imagination du vieux gentilhomme ? En tout cas, il avait deviné ; et quand Juliette se précipita dans la chambre, pâle, tremblante et le désespoir dans ses grands yeux, elle comprit qu'il savait tout et qu'elle n'avait pas besoin de parler. La Providence, du moins, lui avait épargné cette épreuve.

Pierre, le serviteur dévoué du comte de Marny, l'habilla aussi vite qu'il put. Son maître voulut être revêtu de son habit de cérémonie, le somptueux costume de velours noir aux boutons de diamant qu'il avait porté le jour où l'on avait conduit le roi Louis XV à sa dernière demeure, dans les caveaux de Saint-Denis.

Ces vêtements qui naguère convenaient si bien à sa belle prestance flottaient maintenant autour de son corps amaigri. Mais le vieux gentilhomme faisait quand même figure imposante et majestueuse avec sa chevelure blanche nouée par un large ruban noir et le jabot de précieux point d'Angleterre retombant sur sa poitrine en cascade neigeuse.

Il mit sa croix de Saint-Louis, boucla son épée d'une main tremblante et, se redressant autant qu'il le pouvait sur son fauteuil, il se fit transporter par quatre laquais jusqu'au lit où gisait le corps de son fils.

Toute la maison était en rumeur. On avait allumé les grandes torchères de l'escalier et de nombreuses bougies jetaient dans les vastes appartements une lueur mouvante et fantastique. Tous les serviteurs, revêtus de leur livrée, étaient rangés dans la galerie, émus et silencieux.

La mort de l'héritier de la maison de Marny était un de ces événements dont l'histoire prend acte et il était légitime de l'entourer de pompe et de solennité.

Le comte se fît déposer contre le lit où gisait son fils et demeura un long moment sans dire une parole ni faire un mouvement.

Le marquis de Villefranche, qui avait accompagné son ami jusqu'au bout, jugea qu'il était temps de se retirer. Juliette avait à peine remarqué sa présence. Les yeux fixés sur son père, elle n'osait pas regarder sur le lit la figure livide de son frère, saisie d'une épouvante enfantine entre ces deux figures muettes, celle du vivant et celle du mort.

Au moment où le marquis allait quitter la chambre, le vieillard parla pour la première fois.

– Marquis, dit-il d'une voix calme, vous ne m'avez point dit comment mon fils a été tué.

– En combat singulier, pour une affaire d'honneur, monsieur le comte, répondit le marquis, ému, en dépit de sa légèreté, par cette scène étrange et tragique.

– Et qui a tué mon fils ? dit encore le comte du même ton égal.

Il ajouta avec une soudaine et farouche énergie :

– J'ai le droit de le savoir.

– C'est M. Paul Delatour, monsieur le comte, répondit le marquis. J'assistais au duel et je puis témoigner que le combat a été mené loyalement.

Le vieux comte eut comme un soupir de satisfaction. Puis il reprit :

– Il me serait impossible, marquis, de vous exprimer suffisamment ma reconnaissance. Votre dévouement envers mon fils dépasse toute gratitude. Dieu vous garde…

Et, d'un geste noble empreint de la politesse du Grand Siècle, il indiqua au jeune gentilhomme qu'il pouvait se retirer. Escorté par deux valets, celui-ci sortit de la pièce.

– Renvoyez tous nos serviteurs, Juliette, ordonna le comte, j'ai à vous parler.

Docile, elle obéit, et bientôt il ne resta plus auprès du mort que le vieillard et sa fille.

Dès que les pas étouffés des domestiques se furent éteints dans la galerie, le comte parut secouer la torpeur qui l'avait comme enveloppé jusque-là. Saisissant le poignet de sa fille, il murmura d'une voix ardente :

– Son nom, vous avez entendu son nom, Juliette ?

– Oui, père, répondit la jeune fille.

– Paul Delatour… Paul Delatour… vous ne l'oublierez pas ?

– Jamais, père.

– Ce Paul Delatour a tué votre frère. Vous comprenez bien… Il a tué mon fils, l'espoir de ma maison, le dernier représentant d'une race glorieuse entre toutes celles qui ont illustré ce pays… Il l'a tué lâchement, il l'a assassiné…

– Mais père, n'était-ce pas un combat loyal ?

– Il n’est jamais loyal pour un homme de tuer un enfant, répliqua le vieillard avec une sauvage énergie. Delatour a trente ans. Philippe n’était pas encore majeur. Que la vengeance de Dieu accable le meurtrier !

Juliette contemplait son père avec stupeur. Il lui apparaissait tout autre avec cette expression d’exaltation et de haine qu’elle ne lui avait encore jamais vue.

Elle était trop jeune et trop inexpérimentée pour se rendre compte que la dernière lueur d’une raison vacillante s’éteignait rapidement dans le pauvre cerveau affaibli. Bien que l’attitude de son père lui inspirât de l’étonnement et de l’effroi, elle aurait repoussé avec horreur et indignation l’idée que sa pensée s’égarait.

Lorsque, l’attirant plus près de lui, il lui prit la main et la plaça sur la poitrine du mort, elle frissonna au contact du corps inanimé, si différent de tout ce qu’elle avait jamais touché jusque-là, mais elle obéit à son père sans mot dire et prêta à ses paroles une attention respectueuse.

– Juliette, reprit-il avec plus de calme, vous allez avoir quinze ans et vous êtes capable de comprendre ce que je vais vous demander. Si, pauvre infirme impuissant, je n’étais pas cloué à ce misérable fauteuil, je n’aurais recours à personne, pas même à vous, mon unique enfant, pour accomplir ce que la justice divine réclame de l’un de nous.

Il se recueillit un instant, puis poursuivit d’une voix solennelle :

– Souvenez-vous, Juliette, que vous appartenez à la famille de Marny où, durant des siècles, l’honneur a été placé plus haut que tout ; souvenez-vous que jamais un de vos ancêtres n’a failli

à la parole donnée. Dieu vous voit, mon enfant. Vous allez devant lui et devant moi prêter un serment dont la mort seule pourra vous relever. Cet engagement solennel que je vous demande pour apaiser les mânes de votre frère et pour adoucir l'amertume de mes derniers jours, êtes-vous prête à le prendre ?

– Si tel est votre désir, mon père, je suis prête.

– Jurez donc de venger la mort de votre frère.

– Mais, père…

– C'est là le serment que j'attends de vous.

– Comment pourrais-je le remplir, père ?… Je ne comprends pas.

– Dieu vous montrera la voie, mon enfant. Plus tard, vous comprendrez…

La jeune fille hésita. Jetée brusquement en plein cauchemar, il lui était impossible de former une pensée nette. Elle sentait seulement que son âme était douloureusement partagée entre la répulsion instinctive que sa timidité naturelle et son éducation chrétienne lui inspiraient pour un serment de vengeance et la crainte de manquer à l'obéissance filiale. Privée de sa mère, elle avait reporté sur son père son affection entière : en toutes choses, elle se conformait à ses désirs, et, en ce moment douloureux, elle voulait par-dessus tout ne pas le contrister par sa résistance. Elle pensa aux saints et aux saintes dont elle avait lu la vie, qui s'étaient signalés par leur obéissance aveugle envers leurs supérieurs. Devait-on discuter un ordre paternel ? Elle se rappela les chevaliers d'autrefois et les faits glorieux qu'ils accomplissaient pour remplir leurs serments… L'exaltation du vieillard commençait à la gagner : elle se vit investie d'une mission… souffrant pour la remplir…

Mais le comte commençait à s'irriter de son silence et il dit d'un ton de reproche :

– Devant le corps de votre frère qui crie vengeance, Juliette, est-il possible que vous hésitiez, vous, la dernière des Marny !… Car, à partir de ce soir, je ne compte plus parmi les vivants.

– Non, père, murmura la jeune fille frémissante, je n'hésite pas. Je suis prête à faire le serment que vous me dicterez.

– Étendez la main, mon enfant, et répétez après moi les paroles que je vais prononcer.

– Oui, père.

– Devant le Dieu tout-puissant qui me voit et qui m'entend, je jure de rechercher Paul Delatour…

D'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme, Juliette répéta :

– … Et lorsque Dieu m'en indiquera le moyen, de lui faire expier son crime par la mort, la ruine ou le déshonneur.

– … Que mes ancêtres me renient si j'étais jamais assez lâche pour faillir à ce serment.

Le serment était prononcé. Juliette tomba à genoux. Sur les traits du vieillard se peignit une expression de soulagement.

Un instant plus tard, l'infirme appela son vieux serviteur, et Juliette, brisée par l'émotion, s'enfuit hors de la pièce pour aller se jeter, tout en larmes, dans les bras de sa fidèle Gertrude.

1

Paris en 1793

Que le député le plus modéré de la Convention, le citoyen Delatour, naguère bien vu du roi, pût vivre en sécurité dans le Paris bouleversé de 1793 et même y jouir d'une véritable faveur parmi le peuple, voilà qui pouvait surprendre.

Le règne de la Terreur avait commencé. Aristocrates et prêtres étaient poursuivis, arrêtés pêle-mêle avec les hommes politiques les moins suspects de modérantisme. Les girondins étaient proscrits, traqués. Bientôt les montagnards menacés eux-mêmes s'entre-dévoreraient jusqu'au jour où la France allait se trouver transformée en une vaste prison, pourvoyeuse journalière de la guillotine.

Cependant, Delatour ne semblait être l'objet d'aucune défiance. Quand, en messidor, le meurtre de Marat avait été l'occasion d'une recrudescence de poursuites et d'arrestations, Delatour, qui pourtant avait témoigné au procès de Charlotte Corday en faveur de l'accusée, n'avait pas été inquiété. À une époque où personne n'était jamais sûr d'avoir encore le lendemain sa tête sur ses épaules, cet homme paraissait invulnérable et gardait la liberté de ses paroles et de ses actes.

Peut-être, chose étrange, devait-il en partie sa sauvegarde à un mot de Marat, ce maniaque haineux qui ne voyait partout que conspirateurs et ennemis de la République. Un jour que l'on parlait devant lui de quelques conventionnels trop tièdes parmi lesquels on citait le nom de Delatour, « l'Ami du Peuple » s'était contenté de dire avec un ricanement de mépris : « Oh ! celui-là

n’est pas dangereux ! » Ce jugement avait été enregistré, et maintenant que Marat était regardé comme le grand protagoniste de la liberté, le martyr de la foi révolutionnaire, il était devenu une sorte d’oracle ou de prophète dont les moindres paroles étaient pieusement conservées. Les girondins, emprisonnés ou fugitifs, n’étaient plus là pour attaquer sa mémoire. Marat mort était encore plus puissant que Marat vivant. Or, il avait déclaré que Delatour n’était pas dangereux.

Son immense fortune aurait dû, semble-t-il, attirer sur Delatour la jalousie et la haine ; mais cette fortune n’existait pour ainsi dire plus. L’argent, qui jadis avait aidé le roi de France à traverser des moments difficiles, servait maintenant à soulager dans Paris de nombreuses misères. Delatour avait eu l’heureuse inspiration de donner à temps ce qui, sans aucun doute, lui eût été arraché plus tard, et comme il était foncièrement généreux et compatissant, il avait su venir en aide d’une manière efficace aux petites gens, aux malheureux que la guerre et la révolution éprouvaient durement. Ces largesses lui avaient acquis l’affection et la reconnaissance du peuple de Paris dont il était maintenant l’un des représentants à la Convention nationale.

À l’Assemblée, Delatour faisait partie du groupe de ces députés laborieux qui, sans tremper dans la politique sanguinaire des clubs, employaient tout leur temps à élaborer les lois de la République naissante. Comme « il n’était pas dangereux », jacobins et cordeliers l’ignoraient, et s’il comptait quelques ennemis parmi les terroristes, ceux-ci étaient tenus en respect par le fait qu’il jouissait de la faveur populaire – bien aussi précieux que fugitif en l’an II de la République.

En dehors du temps consacré à l’assemblée, il menait une existence simple et paisible, vivant seul avec sa mère et une jeune cousine orpheline que Mme Delatour avait adoptée tout enfant. Tout le monde connaissait la maison qu’il habitait rue des Cordeliers, non loin de celle où Marat fut assassiné. C’était

la seule construction de bonne pierre solide qui se dressait au milieu d'une rangée de masures noires et malodorantes. La rue elle-même était fort resserrée et la chaussée souvent encombrée par une population des moins recommandables qui se pressait aux abords des cordeliers lorsque se tenaient les séances de ce club fameux. On buvait ferme dans les cabarets situés aux deux extrémités de la rue, et, vers le soir, il était certainement plus prudent pour une femme bien élevée de ne pas s'aventurer hors de chez elle.

Le nom de femme ne convenait guère aux viragos échevelées qui se groupaient de loin en loin pour bavarder, étalant sans vergogne leur tenue débraillée. Aux passants de mise et d'allure plus décentes elles lançaient leurs railleries grossières.

– Hé ! l'aristo… Voyez-moi l'aristo…, criaient-elles lorsqu'elles apercevaient un homme correctement vêtu ou une ménagère proprement attifée avec un tablier net et un bonnet seyant.

L'après-midi apportait souvent à ces mégères une distraction incomparable. Elles descendaient en groupes jusqu'à la Seine et gagnaient le pont Neuf pour apercevoir au passage la charrette qui emmenait les condamnés du jour à la guillotine ; les plus enragées poussaient jusqu'à la place de la Révolution et assistaient au sanglant spectacle qui s'y déroulait presque journellement.

Ce spectacle n'était pas près de leur faire défaut. Durant des mois, les prisons de Paris allaient envoyer à l'échafaud des altesses et des gentilshommes, des prêtres réfractaires et des personnages politiques, des écrivains et des artistes, voire même du menu fretin – valets de ci-devant trop attachés à leurs maîtres, artisans ou petits-bourgeois coupables d'avoir conservé chez eux un portrait du roi.

Les aristocrates qui n'étaient pas incarcérés dans les prisons de Paris et de la province étaient réduits à se cacher. Certains se retranchaient dans les marais et les bois de Bretagne ou de Vendée ; d'autres se dissimulaient au fond de campagnes reculées. Beaucoup avaient fui la patrie inhospitalière et, en Allemagne ou en Angleterre, exerçaient d'humbles métiers. À Londres, à Hambourg, on voyait des gentilshommes menuisiers, coiffeurs ou aubergistes. Un certain nombre devaient leur existence au Mouron Rouge, ce mystérieux Anglais d'une audace incroyable qui avait arraché déjà tant de victimes aux serres de Fouquier-Tinville.

À cette heure où l'ancienne France était ainsi bouleversée, le calendrier lui-même n'avait pas été épargné et, pour tous les bons citoyens, cette belle journée du milieu de septembre 1793 s'appelait le 18 Fructidor de l'an II de la République.

Vers cinq heures du soir, ce jour-là, une jeune fille tournait l'angle de la rue des Cordeliers. La sortie du club avait eu lieu peu auparavant et une grande effervescence régnait encore dans le voisinage.

La soirée étant chaude, devant chaque porte des commères s'attardaient à causer avec leurs voisines, tandis que les hommes finissaient la journée au cabaret. Après une seconde d'hésitation, la jeune fille s'engagea dans la rue d'un pas ferme, évitant de regarder les flâneurs qui la considéraient sans aménité. Elle portait une robe grise très simple complétée par un fichu de fine batiste qui se croisait sur la poitrine. Un large chapeau de paille aux rubans flottants encadrait le visage le plus joli qu'on pût voir, un visage dont le charme eût été complet sans l'air de détermination qui en durcissait les traits et donnait à cette physionomie si jeune une expression de précoce maturité.

Sur le passage de cette inconnue d'allure distinguée, il s'élevait bien quelques brocards formulés dans le style le plus

pur des dames de la Halle, mais, avec sagesse, elle avait l'air de ne pas les entendre. Du reste, la cocarde tricolore épinglée à son chapeau lui servait de sauvegarde. Sans prêter attention aux regards effrontés qui la dévisageaient, elle poursuivait donc sa route ; mais, à la hauteur de la maison du citoyen-député Delatour, les flâneurs, plus nombreux, barraient presque le passage. La jeune fille ralentit sa marche et obliqua vers la gauche, espérant qu'elle pourrait contourner le groupe en se glissant le long du mur. Comme elle s'engageait dans cet étroit espace une grosse femme se planta devant elle, les poings sur les hanches, et lorgna d'un air ironique les souliers de cuir souple et une bordure de dentelle qui dépassait légèrement la jupe grise.

– Voulez-vous me laisser passer ? demanda la jeune fille d'un ton d'assurance tranquille.

– La laisser passer ! Ho ! Ho ! Ho ! écoutez-moi ça..., s'esclaffa l'autre en se tournant vers ses voisines. Vous doutiez-vous, citoyenne, que cette rue avait été faite pour l'usage spécial des aristos ?

– Je suis pressée. Laissez-moi passer, répéta la jeune fille.

Elle essayait de garder son calme, mais la rougeur qui lui était montée aux joues, son ton froid et bref, une expression involontaire de dignité offensée, laissaient deviner chez elle la révolte d'un sang noble et fier devant cette foule grossière et malpropre. C'en était assez pour ameuter contre elle les spectateurs de la scène.

– Hé ! l'aristo ! glapirent les commères.

Attirés par le bruit, des hommes à moitié ivres sortirent du cabaret le plus proche tandis que des gamins turbulents et dépenaillés semblaient surgir d'entre les pavés et reprenaient en chœur :

– Ohé ! l’aristo ! Venez voir l’aristo…

En un instant, la jeune fille se vit entourée de figures grimaçantes et hostiles. D’instinct, elle recula vers la maison immédiatement à sa gauche.

Cette maison s’ornait d’un perron de quelques marches au haut duquel était une porte massive surmontée d’une lanterne en fer forgé. La jeune fille se réfugia sur les marches sans cesser de faire face à la meute hurlante qu’elle avait si imprudemment provoquée.

– Sapristi, la Margot, voilà une robe grise qui t’irait fort bien, suggéra un jeune goujat dont le bonnet rouge tombait en franges sur des yeux au regard mauvais.

– Et toute cette fanfreluche pourrait faire un joli jabot autour du cou de la ci-devant, le jour où Sanson nous montrera sa tête, ajouta un autre.

Et, s’inclinant avec une élégance burlesque, il souleva entre deux doigts sales le bas de la jupe grise pour faire voir le jupon bordé de dentelles.

Une bordée de jurons accompagnés de gros rires accueillit cette facétie.

– C’est trop beau pour qu’on le cache, commenta une vieille maritorne. Ça vous étonnera peut-être, ma belle dame, mais moi, j’ai les jambes nues sous mon cotillon.

– Avec la dentelle du fichu, on aurait du pain pendant un mois pour toute une famille, cria une voix excitée.

La chaleur et la boisson tournaient les têtes. La haine luisait dans tous les regards et les pires violences étaient à craindre. La jeune fille, cependant, ne s'affolait pas et montait les marches à reculons une à une, serrée de près par ses assaillants.

– Qu'on porte au juif sa défroque et ses colifichets ! hurla une maigre harpie.

Et saisissant entre ses doigts le fichu de la jeune fille, elle le lui arracha des épaules avec un rire insultant.

Ce geste fut le signal d'un déchaînement d'injures difficile à imaginer et impossible à reproduire. La vue du cou blanc et mince, des épaules au dessin très pur, semblait allumer chez cette populace la haine la plus implacable et les pires convoitises. Les insultes pleuvaient, renchérissant les unes sur les autres afin de mieux blesser les oreilles de la jeune fille. Celle-ci se blottissait contre la lourde porte, terrifiée maintenant par le volcan furieux dont elle avait provoqué l'éruption.

Soudain, une affreuse mégère lui lança un soufflet en plein visage et une clameur de joie accueillit cet outrage. Alors la jeune fille perdit son sang-froid.

– Au secours ! cria-t-elle en frappant des deux poings la porte massive contre laquelle elle se pressait. À moi ! Au secours !

Son épouvante fit exulter la bande de brutes en délire qui se disposaient à arracher de son précaire refuge leur proie sans défense pour la traîner dans la boue.

Mais juste au moment où des mains semblables à des serres agrippaient la robe grise, la porte s'ouvrit brusquement, la jeune fille se sentit saisie par le bras et entraînée à l'intérieur de la maison.

Elle entendit la porte de chêne se refermer, étouffant les hurlements de rage déçue, les rires insultants et les mots obscènes qui résonnaient à ses oreilles comme des cris de damnés, puis une voix impérieuse prononça rapidement :

– Montez l’escalier et entrez dans la pièce qui vous fait face, vous y trouverez ma mère. Allez vite.

Dans l’antichambre obscure, la jeune fille essaya de distinguer les traits de celui à qui elle devait peut-être plus que la vie. Mais il restait dans l’ombre, contre la porte, la main sur la serrure.

– Qu’allez-vous faire ? demanda-t-elle d’une voix étouffée.

– Empêcher ces énergumènes d’enfoncer ma porte pour s’emparer de vous, répondit-il avec calme. Aussi je vous serais reconnaissant de faire ce que je vous ai dit.

Machinalement, elle gagna l’escalier et se mit à gravir lentement les marches. Son horrible aventure la faisait frissonner tout entière, ses genoux tremblaient. Tandis qu’elle montait, les vociférations redoublaient contre la lourde porte de chêne. Parvenue enfin au palier, elle vit une porte entrebâillée, elle l’ouvrit et entra.

Au même instant, la porte de la rue s’ouvrit également et les cris de la populace retentirent de nouveau aux oreilles de la fugitive. « Comment un homme ose-t-il affronter à lui seul cette foule horrible ? » se demanda-t-elle avec stupéfaction.

La pièce où elle venait d’entrer avait un aspect gai et riant avec ses murs tendus de perse aux fraîches couleurs et ses meubles élégants. Des profondeurs d’une vaste bergère une voix douce s’éleva :

– Entrez, mon enfant ; entrez et fermez la porte derrière vous. Ces misérables vous auraient-ils attaquée ? N'ayez pas peur. Mon fils va leur parler. Approchez-vous, mon enfant ; prenez un siège. Vous n'avez plus rien à craindre.

La jeune fille s'avança sans mot dire. Tout en continuant à parler, la vieille dame lui avait pris la main et la forçait doucement à s'asseoir auprès d'elle sur un tabouret bas.

Au-dehors, le bruit peu à peu s'apaisait.

La jeune fille se sentait étrangement lasse. Des mots parmi lesquels revenait souvent le nom de Paul parvenaient confusément à ses oreilles, sans qu'elle pût en saisir le sens. La tête lui tournait, les meubles avaient l'air de danser autour d'elle, le visage de la vieille dame lui apparaissait comme à travers un voile…

La nature reprenait ses droits et, sur ce jeune corps frissonnant, elle jeta le manteau bienfaisant de l'inconscience.

2

Chez le citoyen-député

Quand la jeune fille s'éveilla avec une délicieuse impression de repos et de bien-être, elle était seule dans la grande chambre aux tentures fleuries, libre de s'abandonner à loisir à ses réflexions.

Ainsi, elle se trouvait chez le citoyen Delatour et sous sa protection. Elle était son hôte, son obligée. Il l'avait arrachée des mains de la populace ; sa mère à son tour l'avait accueillie avec bonté ; une jeune fille à la figure douce et au regard mélancolique lui avait prodigué ses soins.

... Juliette de Marny était dans la maison de l'homme que son père lui avait fait jurer de poursuivre de sa vengeance...

Étendue, les yeux clos, sur le lit parfumé d'iris où ses hôtes l'avaient déposée, elle évoqua les cinq années douloureuses qui s'étaient écoulées depuis la mort de son frère.

La lueur de vie qui s'était manifestée alors chez le vieux comte de Marny avait été la dernière. Dans la vaste demeure endeuillée, Juliette avait assisté à la lente agonie de son père. Figure muette, diminuée, véritable épave humaine, il ne menait plus dans son fauteuil qu'une existence végétative. Que d'heures mornes et sombres avait passées cette enfant de quinze ans entre ce moribond, le souvenir d'un mort et la pensée obsédante d'une promesse qu'elle tenait pour sacrée ! Elle ne savait comment elle pourrait jamais l'accomplir, mais ce serment dicté par

son père en une nuit tragique jetait sur son avenir un sombre voile.

La mort avait eu enfin pitié du comte de Marny en prenant ce corps que l'âme avait depuis longtemps abandonnée.

Dans le grand hôtel silencieux, Juliette n'était pas demeurée longtemps. Déjà la Révolution commençait à ébranler l'ordre ancien. Parmi les parents et les amis du comte de Marny, beaucoup se sentaient menacés. Les propos alarmants des uns, le départ des autres pour l'étranger avaient décidé Juliette à quitter la demeure familiale où, d'ailleurs, elle ne pouvait plus supporter sa solitude. Ne gardant avec elle qu'une servante, son ancienne nourrice, elle, s'était installée dans un couvent.

Là, dans cette vie simple et calme, réglée par les sonneries claires de la cloche, elle avait connu pendant quelques mois une véritable détente. Le serment que tout lui rappelait sans cesse dans l'hôtel de Marny, rempli du souvenir de son père et de son frère, ne l'obsédait plus dans la chambre ensoleillée dont les fenêtres s'ouvraient sur le potager fleuri des ursulines.

Ah ! si elle avait pu entrer plus encore dans cette atmosphère de paix, prendre place parmi les religieuses à la blanche cornette et à la figure sereine dont la vie unie et paisible lui semblait un paradis anticipé !

Mais les bruits du dehors, de plus en plus alarmants, traversaient jusqu'aux murs du couvent des ursulines. Juliette apprenait avec angoisse les malheurs de la famille royale et les attaques contre la religion. Un jour enfin était venu où les religieuses avaient dû se disperser devant les menaces de persécution.

Juliette, forcée de chercher un nouvel asile, s'était trouvée sans parents ni amis pour la conseiller. Plusieurs avaient été

arrêtés et emprisonnés pour leur attachement à la cause royale ; d'autres avaient cru être plus en sûreté dans leurs terres ; la plupart avaient émigré. Comme l'hôtel de Marny, devenu propriété nationale, se trouvait transformé en caserne, Juliette avait pris le parti de s'installer dans un modeste logement de la rue des Petits-Champs. Tous ses biens ayant été confisqués, elle s'était résignée à vivre sur les petites économies de sa fidèle Gertrude. Des richesses passées, il ne lui restait que les bijoux et les dentelles de famille dont plus tard elle pourrait peut-être tirer parti. Les deux femmes vivaient dans une profonde retraite, attendant la fin de la tourmente.

Les échos du drame révolutionnaire parvenaient cependant jusqu'à elles. Du haut de leurs mansardes, elles avaient vu Paris illuminé le jour de la proclamation de la République. Au mois de janvier suivant, elles avaient entendu avec horreur les cris du peuple acclamant la mort de son souverain. Dans la rue passait parfois une charrette entourée de sectionnaires en armes : c'était, disait-on, la charrette qui conduisait les prisonniers de Saint-Lazare au Tribunal révolutionnaire.

En présence de telles tragédies, Juliette sentait le souvenir du drame de sa jeunesse perdre peu à peu de son acuité.

Depuis le duel, elle n'avait jamais plus entendu prononcer le nom de Paul Delatour. Avait-il, lui aussi, émigré hors de France ? Risquait-il sa vie pour la défense de la patrie par les Alliés ? Peut-être, se disait-elle, la Révolution qui avait déjà sacrifié tant d'existences s'était-elle chargée de sa vengeance… Et avec un immense soulagement, elle entrevoyait la possibilité d'échapper au devoir inhumain que son père lui avait tracé. Il fallut qu'un événement imprévu vînt tout à coup ressusciter le passé et remettre Juliette sous son emprise.

Charlotte Corday, croyant sauver la France, venait de tuer Marat. « Plus grande que Brutus », avait-on dit de cette fille au

teint pâle et au regard profond venue de sa province pour accomplir sa mission vengeresse et qui n'avait pas reculé devant le meurtre pour délivrer la France du joug d'un de ses tyrans.

Un tel exemple ne pouvait manquer de frapper Juliette qui, depuis des années, vivait elle-même dans la pensée d'une mission tragique à remplir. Désireuse de voir cette héroïne à peine plus âgée qu'elle-même, elle avait assisté à son procès, malgré sa répugnance naturelle pour ce genre de spectacle et pour la foule qui s'y pressait d'ordinaire.

Se glissant au premier rang du public parmi des tricoteuses, elle avait pu contempler avec une ardeur passionnée le clair visage de Charlotte Corday, admirer son calme et son impassibilité. Elle avait entendu la lecture de l'acte d'accusation, le réquisitoire de Fouquier-Tinville, l'appel des témoins. Une voix jeune et fraîche s'était alors élevée au-dessus des murmures de la foule :

– À quoi bon tout cela ? C'est moi qui l'ai tué.

Dans les bancs réservés aux témoins, l'attention de Juliette fut attirée par un homme au front haut, à la physionomie grave, qui fixait sur l'accusée un regard plein d'une immense pitié. À son tour, il se leva et, d'une voix chaude et bien timbrée, témoigna en faveur de l'accusée. Son discours n'était pas une défense, mais un appel. Ses paroles éloquentes semblaient chercher à réveiller le peu de bien qui se cachait encore dans ces cœurs remplis de haine. Tout le monde l'écoutait en silence.

– En voilà un qui parle bien ! chuchotaient les commères. C'est le citoyen Paul Delatour.

Saisie, Juliette tressaillit et se dressa pour mieux voir l'homme qui portait ce nom détesté. Il était de taille moyenne mais bien prise ; ses cheveux très bruns rejetés en arrière dé-

couvraient le front d'un homme d'étude plutôt que d'un politicien. Sa main fine et blanche accompagnait le plaidoyer de gestes sobres et expressifs.

Charlotte Corday avait été condamnée. Toute l'éloquence de son défenseur ne pouvait gagner une cause perdue d'avance.

Juliette de Marny avait quitté le Palais de Justice dans un état d'exaltation inexprimable. La vie anormale qu'elle menait, les scènes qui depuis deux ans se déroulaient sous son regard, – et quelles scènes, grand Dieu ! – le spectacle dont elle venait d'être témoin, tout cela était bien fait pour surexciter l'imagination et fausser le jugement d'une jeune fille isolée et sans guide.

Charlotte Corday n'avait pas hésité à commettre un crime pour accomplir sa mission. Elle-même, engagée par un serment solennel, ne songerait-elle pas un jour à remplir la sienne ? Mlle de Marny, l'héritière d'une des plus nobles familles de France, montrerait-elle moins de courage que cette jeune provinciale ?

Elle avait juré de rechercher celui qui avait tué son frère, et précisément ce nom de Delatour, qu'elle n'avait pas entendu prononcer depuis cinq ans, venait de frapper son oreille. N'y avait-il pas là une indication du destin ?

Depuis lors, Juliette avait été reprise par la hantise de jadis.

Mais comment s'assurer que le Delatour entendu au procès de Charlotte Corday était bien celui qu'elle cherchait ? Ce nom était assez répandu. D'autre part, elle s'étonnait qu'un ancien habitué d'un cercle aristocratique pût plaider librement au Tribunal révolutionnaire. N'importe, elle devait s'informer, suivre la piste qui s'offrait à elle.

Poussée par ce qu'elle considérait comme son devoir, Juliette s'enhardit à sortir davantage, à errer parmi les groupes de curieux et de désœuvrés qui s'entretenaient à la sortie des séances de la Convention ou des réunions des clubs. Elle avait fini de la sorte par apprendre que le défenseur de Charlotte Corday était député de Paris à la Convention et qu'il habitait rue des Cordeliers. Aussitôt, obéissant à son idée fixe, Juliette s'était rendue dans ce quartier éloigné du sien et, sous couleur de voir la maison de Marat qui attirait alors de nombreux curieux, elle avait été reconnaître la demeure du citoyen-député.

Une fois, deux fois, elle était retournée dans la rue des Cordeliers, sans savoir au juste pourquoi, attirée comme par un aimant vers la maison au perron de pierre grise.

Et aujourd'hui, c'était dans cette maison même qu'elle avait trouvé refuge… Se pouvait-il qu'elle fût l'hôte de celui qui avait tué son frère, hâté la mort de son père et empoisonné sa jeunesse ?

3

Hospitalité

– Puis-je faire quelque chose pour vous, mademoiselle ? demanda une voix douce et timide.

Juliette, tirée de sa contemplation du passé, sourit à la jeune fille pâle et légèrement contrefaite qui venait d'entrer et lui tendit la main.

– Vous m'avez montré tant de bonté que j'ai hâte de me lever pour vous remercier tous, répondit-elle.

– Vous sentez-vous suffisamment remise ?

– Oh ! je me sens très bien maintenant. C'est la peur causée par ces horribles gens qui m'a fait perdre connaissance.

– Les misérables auraient été capables de vous tuer si…

– Voudriez-vous être assez bonne pour me dire où je suis ?

– Vous êtes chez M. Paul Delatour – je veux dire chez le citoyen-député Delatour. C'est lui qui vous a arrachée des mains de la populace que ses paroles ont réussi à calmer. Il a une si belle voix, il parle si bien qu'il arrive toujours à se faire écouter.

– Vous semblez l'aimer beaucoup, remarqua Juliette dont les yeux s'étaient soudain embrumés.

– C'est bien naturel, répliqua simplement la jeune fille tandis qu'une flamme de reconnaissance et de tendresse illuminait sa figure pâle. C'est lui et sa mère qui m'ont élevée, remplaçant pour moi les parents que j'ai perdus en naissant. Paul Delatour m'a appris tout ce que je sais.

– Comment vous appelez-vous ?

– Anne-Mie.

– Et moi, Juliette, Juliette Marny, ajouta-t-elle après une seconde d'hésitation. Je n'ai pas de parents, moi non plus, et c'est ma vieille nourrice qui m'a élevée. Mais parlez-moi encore de M. Delatour. Il m'a rendu un tel service que je voudrais le connaître davantage.

– Voulez-vous me permettre d'arranger votre chevelure ? dit Anne-Mie comme pour éviter de répondre. M. Delatour est dans le salon avec sa mère. Dès que vous serez prête, vous pourrez aller les rejoindre.

Sans la questionner davantage, Juliette s'abandonna aux mains d'Anne-Mie. Celle-ci remit en ordre sa coiffure, lui prêta un fichu de mousseline fraîchement repassé et fit en sorte d'effacer sur sa personne toute trace de sa terrible aventure.

Juliette était émue et intriguée tout à la fois. La douceur et la complaisance d'Anne-Mie la touchaient, et elle se demandait quelle pouvait bien être la position de la jeune fille dans la famille Delatour. Était-ce une parente, une servante d'un degré supérieur ? En tout cas, que ce fût ou non sur un pied d'égalité, elle avait été la compagne de jeunesse du député et Juliette, avec la merveilleuse divination que possède toute femme en ces matières, avait déjà pressenti l'attachement d'Anne-Mie pour Delatour. À la simple mention de son nom, l'âme de la jeune

infirme se mettait à vibrer et son visage se transfigurait, revêtant alors une véritable beauté.

Sa toilette achevée, Juliette de Marny se considéra dans la glace d'un œil critique. Du bout du doigt, elle ajusta une boucle d'autant plus charmante qu'elle avait l'air plus indisciplinée et ses yeux restèrent un instant fixés sur l'image que lui renvoyait le miroir. Pourquoi ? elle n'aurait su le dire. Coquetterie instinctive, sans doute…

La simplicité seyante des robes du jour lui allait à merveille. La ligne assez haute de la taille, qui annonçait déjà la mode plus accentuée de l'époque suivante, faisait valoir la grâce souple de ses membres et l'élégance de sa tournure. Le fichu bordé de fine dentelle qui se croisait sur la poitrine arrondissait les contours de son buste un peu mince. Une masse de cheveux blonds, soyeux et bouclés, mettait autour de son visage une véritable auréole d'or.

Se retournant, elle rencontra le regard d'Anne-Mie fixé sur elle. La petite infirme, avec un soupir mélancolique, effaça de la main les plis de son tablier et, voyant que sa compagne était prête à la suivre, la guida jusqu'au salon où Mme Delatour et son fils étaient réunis.

– Vous êtes, je l'espère, remise de votre émotion, mademoiselle, lui dit Paul Delatour de cette voix chaude et grave dont le timbre l'avait frappée lorsqu'elle l'avait entendu témoigner en faveur de Charlotte Corday.

– Tout à fait remise, monsieur, et je viens vous remercier de l'intervention grâce à laquelle…

Mais Delatour ne lui permit point d'exprimer davantage sa gratitude. Lui avançant un fauteuil, il la fit asseoir auprès de sa

mère tandis que la vieille dame, d'une voix douce au timbre un peu fêlé, lui adressait quelques questions bienveillantes.

Delatour, désireux d'éviter l'effort d'une conversation suivie à la jeune fille dont la fatigue était visible, reprit bientôt avec sa mère, l'entretien interrompu, mais tout en parlant ses yeux sombres cherchaient de temps à autre ceux de Juliette comme pour solliciter son approbation.

Le temps qui s'écoula jusqu'au repas du soir parut très court à Juliette. Elle écoutait avec intérêt ces propos qui lui révélaient bien des choses sous un aspect nouveau. Les circonstances l'avaient obligée à vivre dans une telle retraite qu'elle avait à peine compris le drame qui se jouait autour d'elle. Au moment où la France s'enflammait pour les idées de liberté et de fraternité, elle était retenue au chevet de son père infirme. Depuis, elle avait mené avec sa vieille servante une existence solitaire, sans contact avec le monde révolutionnaire qui lui inspirait une horreur assez légitime. Delatour, lui, n'avait rien d'un révolutionnaire ni d'un démagogue. Âme généreuse, esprit idéaliste, porté peut-être à l'utopie, il possédait une rare faculté de sympathie pour les malheureux et les déshérités de l'existence. Il parlait ce soir-là de ce peuple de Paris qu'il paraissait connaître admirablement, distinguant le bien qui était au fond de ces cœurs frustes de la rude écorce de vice dont la misère les avait entourés.

Des incidents comme celui qui venait de se passer avaient souvent dégénéré en scènes de violence, de pillage, voire de meurtre, mais devant la maison du député Delatour, tout était rentré dans le calme peu après qu'il eut soustrait Juliette à la troupe hurlante de ses assaillants. Il n'avait eu qu'à les haranguer quelques instants, et tous ces gens excités, ramenés à la raison par ses paroles, s'étaient dispersés tranquillement.

– Excusez-moi, mademoiselle, dit-il en s'adressant à Juliette, mais votre sécurité exige que nous vous gardions ici quelque temps prisonnière. Personne ne songerait à vous inquiéter sous ce toit ; mais il serait imprudent, après l'incident de tout à l'heure, d'essayer de traverser le quartier ce soir même.

– Il faut cependant que je parte, monsieur, il le faut absolument, répondit-elle vivement. Je vous remercie beaucoup de votre proposition, mais je ne puis laisser seule et sans nouvelles ma pauvre Gertrude.

– Qui est Gertrude ?

– Ma bonne vieille nourrice. Elle ne m'a jamais quittée. Imaginez combien elle doit être inquiète et désolée en ne me voyant pas rentrer !

– Où habitez-vous, mademoiselle ?

– 15, rue des Petits-Champs.

– Voulez-vous me permettre de lui porter un message de votre part et de l'assurer que vous êtes en sécurité chez moi où il est incontestablement plus sage que vous restiez pour l'instant ?

– Si vous en jugez ainsi, soit, répondit-elle avec une vive émotion.

Ainsi donc, le destin l'avait amenée dans cette maison et voulait qu'elle y demeurât.

– De la part de qui porterai-je ce message, mademoiselle ? demanda Delatour.

– Mon nom est Juliette Marny.

En prononçant ces mots, elle le regarda attentivement. Mais dans le visage expressif de son hôte, aucun signe ne vint montrer que ce nom le frappât. Un flot de colère envahit l'âme de Juliette. Ce nom ne signifiait donc rien pour lui ? Il ne lui rappelait pas que sa main était teinte de sang ? Cinq ans, il est vrai, sont une longue période ; surtout ces cinq années si chargées d'événements. Mais certains souvenirs peuvent-ils jamais s'effacer ?

Cependant, Paul Delatour, pressé de mettre son projet à exécution, s'inclina devant elle et sortit du salon.

Anne-Mie, qui était allée surveiller les préparatifs du souper, revint bientôt près de sa tante, et les trois femmes restèrent à causer paisiblement en attendant le retour du maître de la maison.

Juliette avait recouvré son calme et ressentait, en dépit d'elle-même, une impression de bien-être, presque de contentement. Elle avait vécu trop longtemps dans un logis modeste et resserré pour ne pas apprécier le confort et l'élégance de ce bel intérieur. La maison des Delatour n'avait ni les vastes proportions, ni la splendeur de l'hôtel de Marny, mais tout y témoignait d'un goût particulièrement raffiné. Le mobilier d'Aubusson, la majestueuse pendule de Boulle trônant sur la grande cheminée, quelques pièces en vernis Martin, les vitrines garnies de statuettes d'ivoire et de précieux bibelots rapportés d'Extrême-Orient par l'aïeul de Delatour, formaient un ensemble harmonieux. La table du souper qu'on apercevait dans la pièce voisine, couverte de linge fin et brillante d'argenterie, indiquait des habitudes de luxe et d'élégance que n'avait point réussi à supprimer l'esprit égalitaire de la Révolution.

Lorsque au bout d'un long moment Delatour reparut, l'atmosphère de sympathie paisible dans laquelle se détendait Juliette se fit tout de suite plus chaude, plus animée. La rue,

leur dit-il, était tout à fait calme ; Mlle Marny n'avait rien à craindre, et, pour lui ôter tout sujet d'inquiétude, il avait ramené Gertrude avec lui.

Les larmes de joie de la digne créature en apprenant que Juliette était saine et sauve avaient ému le cœur compatissant de Delatour et il avait trouvé tout naturel d'engager la servante à venir rejoindre sa jeune maîtresse. Il leur offrait à toutes les deux l'abri de sa maison jusqu'à ce que le nuage provoqué par l'incident de la journée se fût dissipé.

4

Le fidèle chien de garde

– Étant donné les conditions d'insécurité dans lesquelles cette nouvelle loi sur les suspects va mettre un grand nombre de citoyens qui, jusqu'ici, vivaient dans une tranquillité relative, je crois, mademoiselle, qu'il vous faut songer à quitter la France sans plus tarder, prononça Delatour de sa voix calme et nette lorsqu'ils furent retournés au salon après le souper. Passer en Angleterre me semble ce qu'il y a de plus facile. Grâce à mes relations, je pourrais vous procurer les passeports et l'escorte nécessaire pour le voyage, et une fois là-bas, vous retrouveriez, sans nul doute, des parents ou des amis.

Après un débat intérieur, Juliette s'était décidée à révéler à ses hôtes sa véritable qualité. Delatour devait savoir qui elle était : de cette façon, s'il craignait en elle une ennemie, il pouvait encore fermer devant elle les portes de sa maison.

Lorsqu'elle avait nommé son père, le comte de Marny, et fait allusion à la fin tragique de son frère, elle avait vu Delatour attacher sur elle un long regard empreint de tristesse et de compassion, mais ni trouble ni embarras n'avait témoigné qu'il ressentît péniblement ce rappel du passé ou éprouvât quelque regret d'avoir accueilli la sœur du vicomte de Marny sous son toit. Au contraire, un instant plus tard, il lui renouvelait de la façon la plus pressante ses offres d'hospitalité.

– Jusqu'à ce que nous ayons pu arranger votre départ pour l'Angleterre, ajouta-t-il avec un léger soupir, comme s'il entrevoyait ce moment avec quelque mélancolie.

À Juliette, cette attitude paraissait incompréhensible. Était-ce oubli du passé ? indifférence pour les malheurs qu'il avait causés ? Pourtant, d'après tout ce qu'elle avait vu de lui depuis quelques heures, le député Delatour ne faisait pas l'effet d'un être froid et insensible. Alors, que penser ?… Ici, le doute qui l'avait effleurée déjà lui revint avec plus d'insistance : une similitude de nom ne l'avait-elle pas égarée ?

Soudain, elle se sentit lasse de tant d'émotions. Elle remit à plus tard le soin de découvrir la vérité et, secouant toute préoccupation, elle reporta son attention sur ce que lui disait son hôte au sujet du voyage projeté.

Pendant que Delatour et Juliette causaient ensemble, Anne-Mie avait enlevé le couvert. Elle revint ensuite s'asseoir sur un tabouret bas aux pieds de Mme Delatour. Elle ne prenait aucune part à la conversation, mais de temps à autre, Juliette sentait fixé sur elle son regard pensif.

Quand Mlle de Marny se fut retirée, Paul Delatour se tourna vers Anne-Mie et lui prit la main entre les siennes.

– Je te recommande mon hôte, Anne-Mie, dit-il. Elle est bien isolée, et la vie semble avoir été dure pour elle.

– Pas plus que pour moi, murmura involontairement la jeune fille.

– Tu n'es donc pas heureuse, Anne-Mie ? Je pensais…

– Est-ce qu'une pauvre créature difforme peut être heureuse ? dit-elle avec une soudaine véhémence, tandis que des larmes de mortification s'échappaient de ses yeux malgré elle.

– Je ne me doutais pas que tu étais malheureuse, dit Paul Delatour avec un peu de tristesse, et pas plus aux yeux de ma mère qu'aux miens tu n'apparais difforme.

L'humeur d'Anne-Mie changea sur-le-champ.

– Pardonnez-moi. Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, dit-elle avec un petit rire nerveux. Vous me demandez d'être aimable avec Mlle de Marny ? Comment ne le serait-on pas avec une créature aussi jeune et aussi belle qui a de si grands yeux caressants et de si beaux cheveux bouclés et soyeux ? Que dois-je faire pour elle, Paul ? La servir, la distraire, lui tenir compagnie ? Je ferai tout cela, bien qu'à ses yeux je suis sûre de rester la petite infirme qu'on plaint, l'inoffensif chien de garde…

Elle s'interrompit, souhaita le bonsoir à son cousin et se dirigea vers la porte, son chandelier à la main – figure touchante et frêle, avec cette vilaine ligne saillante de l'épaule que Delatour lui affirmait ne pas voir. La bougie vacilla dans le courant d'air et illumina la figure tirée et les grands yeux tristes du fidèle chien de garde.

–… Qui peut veiller et mordre, dit-elle entre ses dents comme elle glissait hors de la pièce.

5

Une journée dans les bois

Si les hommes semblaient avoir pris à tâche de rendre les villes de France sinistres, avec leurs huées et leurs cris, leurs parodies de jugement et leur guillotine sanglante, ils ne pouvaient empêcher la nature d'opérer son travail exquis dans la campagne.

Juillet, août, septembre avaient changé de nom ; on les appelait à présent : messidor, thermidor, fructidor. Mais, sous ces nouvelles appellations, ils continuaient à faire don à la terre des mêmes fleurs et des mêmes fruits. Messidor couvrait toujours les haies d'églantines sauvages, thermidor revêtait les champs dénudés d'un manteau étincelant de coquelicots écarlates, fructidor rougissait les hampes de l'oseille sauvage et mettait la première teinte vermeille sur les joues pâles des pêches mûrissantes.

Juliette, à l'approche de l'automne, avait ressenti un impérieux désir de campagne et de soleil. Enfermée depuis si longtemps dans ce Paris lugubre, elle aspirait de tout l'élan de sa jeunesse à s'enfoncer dans les bois, parcourir les prés semés de pâquerettes et entendre la musique des oiseaux.

C'est pourquoi elle avait quitté la maison de grand matin, accompagnée de Gertrude, et s'était fait conduire en barque jusqu'à Suresnes. Un repas léger de pain, de beurre et de fruits emporté dans un panier devait leur permettre de rester dehors tout le jour. Le retour se ferait l'après-midi, à pied, à travers les bois.

Comme tout était paisible dans ce petit coin perdu où les rumeurs de la grande cité proche ne parvenaient point. La fureur révolutionnaire semblait épargner le vieux petit village. Jamais Suresnes n'avait été résidence royale, jamais ses bois n'avaient servi de théâtre aux chasses de la Cour. Il n'y avait point de vengeance à exercer sur ses clairières tranquilles et ses prés parfumés.

Juliette sentait son âme se détendre. Elle aimait les fleurs, les arbres, les oiseaux, mais c'était surtout le calme champêtre dont elle avait besoin pour méditer à loisir sur l'étrange situation dans laquelle elle se trouvait.

Il y avait tantôt deux semaines qu'elle était chez les Delatour, deux semaines pendant lesquelles, par une observation constante, elle avait cherché à découvrir si son hôte était bien l'homme dont le rôle funeste avait amené le deuil et le malheur dans sa famille. Jusqu'ici, cependant, elle restait à cet égard dans la même incertitude.

L'hospitalité qu'elle recevait était parfaite. La vieille dame, touchée par sa jeunesse et son isolement, lui avait ouvert son cœur en même temps que sa maison. Son fils se montrait plein d'égards. Juliette devait s'avouer que la vie familiale à laquelle elle participait chez les Delatour lui semblait douce après les mois de solitude qu'elle venait de passer, confinée dans son étroit logement de la rue des Petits-Champs.

Habituée à se figurer tous les membres de la Convention comme des êtres cruels et sanguinaires, ce n'était pas un de ses moindres étonnements que d'entendre le député Delatour parler des hommes et des événements avec sagesse et modération, réprouvant avec force les excès hideux de la Révolution que les idéalistes comme lui n'avaient pas prévus et qu'ils ne pouvaient plus arrêter. Publiquement, son attitude était courageuse. Non

seulement il n'avait pas craint de défendre Charlotte Corday devant ses juges, mais il avait plaidé plusieurs fois avec éloquence contre les mesures de terrorisme que Robespierre et son parti imposaient à la Convention « pour sauvegarder la sécurité de la République ». Oser s'opposer à Robespierre ! Certes, la popularité dont Delatour jouissait à Paris le protégeait dans une certaine mesure contre les représailles qu'une attitude aussi indépendante aurait dû lui attirer de la part de ses collègues au pouvoir, mais la faveur populaire, même gagnée par des bienfaits, est chose instable et capricieuse ; si elle l'abandonnait... Juliette se sentit frissonner. Le soleil commençait à baisser ; il faudrait bientôt songer au retour... Non, rien ne l'assurait, à part la similitude des noms, que Paul Delatour fût l'homme qu'elle avait juré de poursuivre de sa vengeance.

Elle se leva du tronc d'arbre abattu sur lequel elle s'était assise et se mit en route suivie de Gertrude, compagne discrète et silencieuse dont la présence ne troublait pas ses réflexions.

Elles prirent le chemin ombreux et solitaire qui traverse les bois au nord-ouest de Paris. Là, point d'arbres centenaires, point de chênes robustes ni d'ormes antiques, mais une profusion de jeunes tiges de noisetiers et de frênes qu'enguirlandait en cette saison le chèvrefeuille à l'odeur suave et balsamique.

Juliette, au cours de sa promenade, avait cueilli un énorme bouquet de coquelicots, de marguerites et de lupins bleus, – tribut de la saison aux couleurs nationales, – et, les bras chargés de fleurs, semblait l'elfe charmant de ce décor sylvestre. Soudain elle s'arrêta : à peu de distance, un pas se faisait entendre sur le sol couvert de feuilles, et l'instant d'après Paul Delatour apparaissait au détour du chemin.

D'un pas rapide, il la rejoignit.

– Nous étions extrêmement inquiets à votre sujet, mademoiselle, dit-il comme pour s'excuser. Ma mère était dans une telle agitation…

–… que pour calmer ses craintes vous êtes parti à ma recherche, acheva-t-elle avec un petit rire, le rire joyeux d'une très jeune fille qui se sent jolie à regarder et se plaît instinctivement à exercer son pouvoir subtil et charmant.

Cette journée, en dépit de son agrément, avait été incomplète. Juliette de Marny était trop jeune pour se contenter longtemps de la compagnie de ses propres pensées et la société de Gertrude lui paraissait un peu terne. Maintenant, la campagne semblait soudain revêtue d'un charme nouveau. Quelqu'un était là pour admirer avec elle la beauté des bois, la douceur du ciel bleu aperçu à travers le feuillage – pour admirer aussi la fraîche toilette blanche qu'elle avait revêtue ce jour-là.

– Mais comment avez-vous pu me trouver ? interrogea-t-elle avec une pointe de coquetterie instinctive.

– Anne-Mie m'a dit que vous étiez allée à Suresnes et que vous vous proposiez de revenir par les bois. Cela m'a effrayé, sachant qu'il vous fallait passer par la barrière Saint-Honoré pour rentrer dans Paris, et…

– Eh bien ?

Il sourit et considéra quelques instants d'un œil ardent la gracieuse apparition qui s'encadrait dans la verdure.

– Eh bien ! l'écharpe et la cocarde tricolores ne sont pas un déguisement suffisant pour passer inaperçu. Vous n'avez guère l'aspect d'une « bonne citoyenne ». Je me doutais que votre toilette serait trop fraîche et trop élégante pour l'occasion.

Elle rit de nouveau et, soulevant légèrement sa jupe, laissa voir le froufrou neigeux des volants garnis de dentelles.

– Quel enfantillage ! Quelle imprudence ! s'exclama-t-il presque rudement.

– Souhaitez-vous me voir aussi grossière et repoussante que vos partisans ? répliqua-t-elle d'un ton piqué.

– Je vous demande humblement pardon, reprit-il avec calme, et vous prie d'excuser ma mauvaise humeur. Mais j'étais tellement inquiet…

– Pourquoi donc vous inquiéter à mon sujet ?

Elle avait l'intention de prononcer cette phrase avec indifférence, mais dans son effort pour paraître détachée, sa voix se fit hautaine, souvenir du temps où elle était la fille du comte de Marny, l'une des héritières les plus riches et les mieux nées de France.

– Serait-ce présomptueux ? demanda-t-il avec une légère ironie provoquée par le ton altier de Juliette.

– C'est tout au moins superflu. J'ai déjà chargé vos épaules d'assez de soins et d'embarras pour vouloir y ajouter encore le fardeau de l'inquiétude.

– Vous n'avez mis aucun fardeau sur mes épaules, protesta-t-il, si ce n'est celui de la reconnaissance.

– De la reconnaissance ? Qu'ai-je donc fait ?

– En vous exposant étourdiment au danger devant ma porte, vous m'avez donné l'occasion de soulager ma conscience d'un grand poids. Je n'osais pas espérer que le destin me per-

mettrait de rendre un léger service à un membre de votre famille.

– Je sais que vous m'avez sauvé la vie l'autre jour, monsieur ; je sais que je suis encore en péril et que je vous dois ma sécurité présente.

– Savez-vous aussi que l'adversaire de votre frère dans ce duel où il a trouvé la mort, c'était moi ?...

Juliette serra les lèvres, incapable de répondre, le cœur battant à grands coups. Un flot d'indignation douloureuse l'envahit. Pourquoi avait-il soudain et sans préparation porté une main brutale sur sa douleur secrète ?

– Je voulais vous le dire depuis longtemps, se hâta-t-il de poursuivre. Il me semblait, ces derniers jours surtout, que mon silence me rendait coupable envers vous d'un véritable abus de confiance. Je ne pense pas que vous puissiez concevoir ce que cette révélation me coûte en ce moment. Mais je vous dois la vérité. Plus tard, vous auriez pu la découvrir et regretter alors les jours que vous avez passés sous mon toit. Je vous accusais d'enfantillage, il y a un instant. Pardonnez-moi, je sais que vous êtes femme, et c'est pourquoi j'espère que vous comprendrez. J'ai tué votre frère en combat singulier. J'avais été provoqué comme jamais personne ne l'a été avant moi.

– Est-il bien nécessaire, monsieur, de me raconter tout cela ? interrompit-elle avec une sorte de révolte.

– Je pensais que vous deviez être au courant.

– Mais vous oubliez d'autre part que je n'ai plus le moyen de connaître le point de vue de mon frère dans votre querelle.

Delatour garda le silence. Il avait trop de noblesse d'âme pour lui reprocher la dureté de ses paroles. Peut-être se rendait-il compte, pour la première fois, combien elle avait ressenti cruellement la perte de son frère. Il comprenait que la brusque révélation qu'il venait de lui faire soulevât en elle un grand flot de douleur et d'amertume.

L'après-midi touchait à son terme et les bois, peu à peu, se taisaient. Laissant derrière eux le joli village de Suresnes, Paul Delatour et Juliette de Marny avançaient en silence et se rapprochaient de la grande ville sanglante. Des taillis plus clairsemés qu'ils traversaient maintenant, les oiseaux avaient émigré ; les arbres, dépouillés de leurs basses branches, avaient l'air de spectres décharnés élevant leurs têtes mélancoliques vers le ciel sourd et impitoyable.

Soudain, à une demi-lieue en avant, retentit un coup de canon.

– On ferme les barrières, observa Delatour, sortant de son mutisme. Je suis heureux d'avoir eu la chance de vous découvrir.

– Vous avez été très bon de venir à ma rencontre, dit Juliette d'une voix changée. Tout à l'heure, ajouta-t-elle en hésitant, je ne me suis pas exprimée comme je l'aurais voulu…

– Je vous en prie, n'ajoutez rien, dit-il avec une émotion contenue. Je puis si bien comprendre ce que vous éprouvez. Je souhaiterais seulement…

– Il vaudrait mieux que je quitte votre maison, continua-t-elle. Gertrude et moi pouvons aisément retourner dès ce soir à la rue des Petits-Champs.

– Ne faites pas cela si brusquement, dit-il d'un ton suppliant. Vous causeriez à ma mère une peine infinie en la quittant maintenant. Elle vous a prise en affection et connaît aussi bien que moi les dangers qui vous environneraient une fois hors de ma maison. Ces dangers sont plus grands que jamais, car on commence actuellement à appliquer la nouvelle loi sur les suspects, cette loi funeste qui vous met – et nous met tous – à la merci d'une simple dénonciation. Chez moi, cependant, vous n'avez rien à craindre. Mes grossiers partisans, ajouta-t-il avec un peu d'amertume, ont cela de bon qu'ils sont loyaux envers moi et, tant que vous serez sous mon toit, vous n'aurez rien à redouter de leur part.

– Mais vous…, commença-t-elle.

– Oh ! moi, dit-il avec tristesse, je ne vous importunerai pas longtemps par ma présence. Je comprends à quel point elle doit vous paraître odieuse. Mais j'aurais voulu, avant de vous quitter, vous convaincre de ma sincérité.

– Quoi ! vous allez partir ?

– Oui, mais sans quitter Paris. J'ai accepté le poste de gouverneur de la Conciergerie.

Juliette put à peine dissimuler un mouvement de recul. La Conciergerie, où Marie-Antoinette subissait depuis quelques semaines la plus cruelle des captivités, cette prison que l'on ne quittait à l'ordinaire que pour se rendre à l'échafaud ! Delatour avait accepté d'être le gouverneur de ce lieu sinistre !

– Et quand partez-vous ?

– Demain soir.

Elle ne dit plus rien, l'esprit accablé par tant d'affreuses révélations.

Ils atteignirent la lisière des bois, et les fleurs que Juliette avait cueillies tombaient une à une de sa main distraite. D'abord, les lupins aux lourdes têtes chargées de boutons, puis les marguerites blanches, les coquelicots, les plus légers, aux tiges fines et velues restèrent plus longtemps dans sa main ; ils finirent par tomber eux aussi comme de grosses gouttes de sang sur le sol.

Déjà on pouvait distinguer le bruit familier des tambours et les clameurs excitées de la foule qui se réunissait à cette heure autour des barrières.

Plongé dans ses pensées, Delatour ne semblait pas faire attention à sa compagne. À la barrière, il sortit de sa méditation pour montrer les sauf-conduits qui seuls permettaient à Juliette et à Gertrude de rentrer en paix dans la ville. Lui-même, comme député de la Convention, pouvait aller et venir à son gré.

Juliette frissonna en entendant les grandes portes se clore bruyamment après leur passage. Il lui sembla qu'elle laissait derrière elle jusqu'au souvenir de ce jour qui lui avait fait goûter un instant de bonheur fugitif.

Le reste du retour se fit en silence à travers Paris. Comme ils arrivaient au Pont-Neuf, Juliette, en apercevant les poivrières du Palais de Justice qui se profilaient dans le crépuscule, se sentit le cœur étreint : là-bas se trouvait cette sombre Conciergerie où la reine détrônée vivait ses derniers jours, privée de ses enfants, dans la douleur et dans l'angoisse. Juliette lança un regard d'effroi à son compagnon taciturne. Le geôlier de la reine ! Comment Paul Delatour avait-il pu accepter un tel rôle ? Ah ! Comme elle s'était méprise en attribuant à cet homme une nature sensible et généreuse !

Sur les rives du fleuve, Paris offrait le spectacle grandiose de ses églises et de ses palais ; le Louvre aux lignes massives, la flèche gracieuse de la Sainte-Chapelle dominant le Palais de Justice, la silhouette grise de Saint-Gervais, les tours imposantes de Notre-Dame. Mais l'âme douloureusement ébranlée de Juliette n'en percevait pas la sereine beauté. Ces formes sombres lui apparaissaient comme le décor tragique du drame révolutionnaire qui se jouait là, formidable, sanglant, et dont le dernier acte n'avait pas encore commencé. Elle sentit soudain combien elle était elle-même petite, faible et impuissante.

Elle eut honte du plaisir dont elle avait joui dans les bois, honte de s'être sentie un instant joyeuse et le cœur léger, honte surtout de la sympathie dont elle n'avait pu se défendre pour celui qui avait causé le malheur de sa famille.

Le serment dicté par son père, elle pouvait, elle devait maintenant l'accomplir. Comment pouvait-elle être si hésitante et si lâche ? Pourquoi cette pensée la faisait-elle défaillir ?

6

Où reparaît le Mouron Rouge

Mme Delatour et les deux jeunes filles se réunirent seules au salon, ce soir-là. Peu après le souper s'était présenté un visiteur avec lequel le maître de la maison s'était enfermé dans son cabinet de travail.

Très grand, très blond, d'allure nonchalante, une expression d'insouciance et de bonne humeur dans son regard bleu, ce visiteur offrait avec le député Delatour un parfait contraste. Sur une chaise à côté de lui, il avait jeté un lourd manteau à collet couvert de la poussière et de la boue d'un long voyage, mais le costume dont il était revêtu témoignait d'une grande recherche et de l'excellence de son tailleur. Il portait avec aisance la mode excentrique d'alors : veste à taille courte et à larges revers, gilet pékiné orné d'un volumineux jabot de dentelle. Quand il parlait, la façon un peu traînante dont il prononçait certaines voyelles pouvait seule trahir sa qualité d'étranger à une oreille attentive.

Un sourire amusé au coin de sa bouche bien dessinée, il considérait son hôte qui s'était levé et arpentait la pièce de long en large.

– Je me demande comment vous avez bien pu gagner Paris, mon cher Blakeney, dit Paul Delatour en posant une main amicale sur l'épaule de son visiteur. Les membres du Comité de salut public n'ont pas encore oublié le Mouron Rouge.

– Certes, et j'ai soin qu'ils n'en perdent pas le souvenir, répondit Blakeney avec un petit rire. J'ai envoyé ce matin même, ma carte de visite à Fouquier-Tinville.

– Blakeney, vous êtes fou !

– Pas tout à fait mon cher. Ce n'est point par pure témérité, croyez-le, que j'ai gratifié ce diantre d'accusateur d'un nouveau spécimen de ma rouge signature. Je me doutais du complot que méditaient ici quelques têtes chaudes et c'est pourquoi j'ai traversé l'eau sur le *Day Dream* pour voir si je pouvais prendre ma part du divertissement.

– Vous appelez cela un divertissement ? fit Delatour avec amertume.

– Comment voulez-vous que je dise ? une entreprise folle, absurde, déraisonnable, qui ne peut aboutir qu'à une chose, nous envoyer tous à l'échafaud ?

– Si vous en jugez ainsi, pourquoi êtes-vous venu ?

– Je suis venu, mon ami, répliqua Sir Percy de sa voix un peu traînante, je suis venu pour, – comment dirais-je ? – pour donner un peu d'occupation à votre damné gouvernement pendant que vous vous précipiterez tête baissée dans un nœud coulant.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que nous agirons ainsi ?

– Trois choses, mon ami. Une prise ? Non… tant pis…

Et, d'une élégante chiquenaude, Sir Percy envoya promener un grain de tabac d'Espagne égaré sur son jabot immaculé.

– Trois choses, reprit-il avec calme. Une reine captive, le tempérament chevaleresque des Français, – de quelques Français, tout au moins, – et l'absurdité des hommes, en général. Tout cela m'a fait deviner qu'un certain nombre de républicains – et vous-même à leur tête, mon cher Delatour – étaient prêts à se lancer dans la tentative la plus insensée et la plus inutile dont le projet ait jamais pu germer dans la cervelle agitée d'un Français.

Delatour sourit :

– Il est vraiment amusant, mon cher Blakeney, de vous voir paisiblement assis sur cette chaise, juger avec sévérité les gens qui forment des projets absurdes et insensés.

– Eh bien ! je ne reste pas assis, je me lève, riposta Blakeney en riant.

Et, se redressant de toute sa hauteur, il étira ses longs membres d'un air nonchalant.

– Et maintenant, permettez-moi de vous faire remarquer que la ligue du Mouron Rouge n'a jamais tenté l'impossible ; or, essayer d'arracher la reine des griffes de ces brutes sanguinaires, c'est tenter l'impossible.

– C'est pourtant ce que nous avons l'intention de faire.

– Je le sais : j'en étais sûr, c'est pourquoi je suis venu. C'est aussi pourquoi je viens d'adresser au Comité de salut public un billet des plus aimables, signé du petit dessin que ses membres connaissent si bien.

– Et alors ?

– Alors, le résultat est clair. Robespierre, Fouquier-Tinville, Merlin et toute leur damnée clique ne penseront plus qu'à mettre la main sur moi. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. La tentative avortée sera mise à mon actif et peut-être – je dis seulement peut-être – pourrez-vous vous enfuir sur le *Day Dream* avec l'aide de votre humble serviteur.

– Oui, mais en attendant, s'ils vous découvrent, ils ne vous laisseront pas échapper une seconde fois.

– Mon cher, lorsqu'un fox-terrier se met en colère, il devient incapable d'attaquer un rat. Depuis que j'ai glissé entre les doigts de Chauvelin, vos policiers ont perdu leur sang-froid. La rage les aveugle, tandis que je reste calme et en possession de tous mes moyens. Ne craignez point que je m'expose follement. La vie a pris de la valeur pour moi – il y a maintenant de l'autre côté de l'eau quelqu'un qui pleure lorsque je tarde à revenir. Non, non, n'ayez pas peur. Ce n'est pas encore cette fois qu'on s'emparera du Mouron Rouge.

Il eut un rire joyeux, tandis qu'à la pensée de la créature charmante qui attendait anxieusement son retour, son visage viril prenait une expression plus douce.

– Et cependant, vous ne voulez pas nous aider à sauver la reine, remarqua Delatour avec un peu d'amertume.

– Je ne me lance pas dans une aventure quand elle est perdue d'avance, répliqua Blakeney ; mais je vous aiderai à vous tirer d'affaire quand vous aurez échoué.

– Nous n'échouerons pas, protesta Delatour, avec chaleur.

Sir Percy Blakeney s'approcha de son ami et lui posa sa longue main fine sur l'épaule avec une nuance de douceur presque féminine.

– Voulez-vous me dire quels sont vos plans ?

Delatour aussitôt retrouva toute son ardeur et son enthousiasme.

– Nous sommes peu nombreux dans le secret, expliqua-t-il, bien que la moitié de la France soit de cœur avec nous. Nous avons bien entendu, de l'argent en abondance et sommes pourvus de tous les déguisements qui peuvent être nécessaires à la reine et à ses sauveteurs.

– Bien. Et ensuite ?

– Pour ma part, j'ai sollicité et obtenu le poste de gouverneur de la Conciergerie. C'est demain soir que j'entre en fonctions. En même temps j'ai pris des dispositions pour que ma mère, ma cousine et… toutes les personnes qui sont sous ma protection quittent la France le plus tôt possible.

Blakeney avait perçu la légère hésitation qui avait coupé cette dernière phrase. Il considéra attentivement son ami pendant que celui-ci poursuivait rapidement.

– Je jouis toujours d'une certaine popularité et les personnes de ma famille n'ont pour l'instant rien à craindre ; cependant il faut que je les fasse sortir de France au cas où…

– Oui, bien sûr, répondit Blakeney simplement.

– Dès que j'aurai l'esprit tranquille de ce côté, nous pourrons exécuter nos plans. L'on n'a point encore fixé de date pour le procès de la reine, mais la chose est dans l'air et cela ne saurait tarder. Nous devons donc nous hâter. Nous projetons de faire évader Marie-Antoinette sous l'uniforme d'un garde national. Vous savez qu'un gouverneur de prison a, parmi ses attribu-

tions, le devoir de faire chaque soir la dernière ronde pour s'assurer que l'ordre règne partout. Deux gendarmes veillent la nuit dans la chambre qu'occupe la reine et, d'ordinaire, passent leur temps à boire et à jouer aux cartes. Je trouverai facilement le moyen de mettre dans leur vin une drogue qui les abrutisse encore plus que de coutume ; un bon coup de poing sur la tête achèvera de les priver de connaissance. Cela ne présente aucune difficulté, car j'ai le poing solide. Après…

– Oui, après, mon cher, interrompit Blakeney, après ? C'est là que je vous attends. Dois-je compléter le tableau, vous décrire les impossibilités auxquelles vous allez vous heurter ? La section de vingt-cinq hommes qui garde l'entrée de la Conciergerie, comment la traverserez-vous ?

– Gouverneur de la prison, j'ai le droit d'aller et venir à mon gré.

– Vous-même, oui, mais, morbleu, en va-t-il de même pour un de vos gardes enveloppé jusqu'aux yeux dans un vaste manteau capable de dissimuler une forme féminine ? Je ne suis arrivé ici que depuis quelques heures et déjà je me rends compte qu'il n'y a pas à Paris un damné citoyen qui ne soupçonne son damné voisin de comploter l'évasion de la reine. À partir de maintenant aucune femme, aucun homme drapé dans un manteau ne pourra tenter de passer la barrière sans être arrêté et examiné.

– Mais vous-même, mon cher, riposta Delatour, vous croyez bien pouvoir quitter Paris sans être reconnu. Pourquoi la reine ne pourrait-elle faire de même ?

– Parce que c'est une femme et parce qu'elle est la reine. La pauvre créature a des nerfs ; elle est à la merci d'une faiblesse, d'une défaillance de volonté. Malheureuse Marie-Antoinette ! Malheureuse France qui assouvit sa vengeance sur une victime

aussi infortunée ! Pourrez-vous prendre la reine par les épaules, la pousser au fond d'une charrette et empiler sur elle des sacs de légumes ? C'est ce que j'ai fait pour la comtesse de Tournai et sa fille, deux damnées aristocrates qui auraient bien mérité l'échafaud pour leurs préjugés ridicules ! Mais pouvez-vous agir de la sorte avec la reine ? Une résistance instinctive de sa part, un mouvement de fierté, vous trahiraient tous deux aussitôt.

– Alors, vous l'abandonneriez à son sort ?

– Je le déplore, croyez-le bien. Pauvre Marie-Antoinette ! Pensez-vous qu'il soit besoin de faire appel aux sentiments chevaleresques de ma ligue ? Nous sommes vingt hommes de cœur et d'esprit avec vous dans vos projets insensés ; mais vous allez à un échec certain, et alors, qui vous portera secours si, nous aussi, nous sommes en mauvaise passe ?

– Nous réussirons si vous nous prêtez votre aide. Il fut un temps où vous disiez avec fierté : « La ligue du Mouron Rouge n'a jamais rencontré d'échec. »

– Parce qu'elle n'a jamais entrepris que ce qu'elle pouvait mener à bien. Mais si vous me prenez par mon point faible ! Morbleu ! il faudra que j'y réfléchisse.

Delatour alla jusqu'au lourd bureau de chêne placé contre le mur au milieu d'un panneau. Il l'ouvrit et en tira une liasse de papiers.

– Voulez-vous parcourir ceci ? dit-il en les tendant à Sir Percy Blakeney.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Différents projets que j'ai élaborés pour le cas où mon premier plan ne pourrait se réaliser.

– Brûlez tout cela, dit laconiquement Blakeney. Votre expérience ne vous a-t-elle pas appris qu'en pareille matière, il ne faut rien confier au papier ?

– Brûler ces projets ! Impossible ! Rendez-vous compte que je ne pourrai avoir de longues conversations avec la reine. Je serai obligé de lui communiquer mes plans par écrit, afin qu'elle les étudie et sache exactement ce qu'elle doit faire, le moment venu. J'ai là également toute une collection de passeports dûment signés et contresignés qui peuvent convenir à la reine et à ses sauveteurs suivant les déguisements qu'ils devront adopter. Il m'a fallu plusieurs mois pour les réunir sans éveiller de méfiance. Je les ai sollicités sous divers prétextes et maintenant je crois être prêt à toute éventualité. Ce serait me désarmer que de détruire toutes ces pièces.

– Vous avez tort, répondit Blakeney, trop absorbé par l'examen des papiers pour remarquer que la portière de tapisserie venait de se soulever silencieusement. Dans les temps où nous sommes, mieux vaut une fausse manœuvre qu'un écrit compromettant. Ces papiers, s'ils étaient découverts, vous enverraient directement à la guillotine, sans qu'il soit besoin de jugement. Je vous le répète, jetez-les au feu.

– Et moi, je vous répète que, pour l'instant, je ne puis les détruire. Soyez tranquille, cependant ; je suis très prudent et personne n'éprouve la moindre méfiance à mon égard. Comme je ne suis affilié à aucun parti, Robespierre, Danton, Chaumette, loin de me craindre n'ont pour moi qu'une indifférence dédaigneuse. Non, je n'ai pas d'ennemi et personne ne peut soupçonner l'existence de ces documents.

Delatour s'interrompit tout à coup en voyant Sir Percy qui lui faisait signe de se taire. Il se retourna : dans l'embrasure de la porte, soulevant d'une main la lourde portière, se tenait Ju-

liette de Marny, gracieuse et souriante. Son visage était un peu pâle, mais c'était sans doute l'effet de la lumière vacillante des bougies.

À la vue de la jeune fille si jeune et si fraîche dans sa toilette de mousseline blanche, le front absorbé de Delatour se détendit et le feu de sombre énergie qui brûlait dans ses prunelles fit place à une flamme d'inexprimable tendresse.

Blakeney examinait tranquillement la jeune fille qui, timide et hésitante, demeurait sur le pas de la porte.

– Je suis envoyée par Mme Delatour, dit-elle, pour vous rappeler l'heure tardive et vous prier de venir prendre quelques rafraîchissements avec votre visiteur.

– Nous vous suivons, mademoiselle, répondit Delatour d'un ton allègre. Nous terminions justement notre conversation. Puis-je avoir l'honneur de vous présenter mon ami ?… Sir Percy Blakeney, qui arrive d'Angleterre. Blakeney, je vous présente Mlle de Marny, l'hôte de ma mère.

7

Sir Percy donne un avertissement

Sir Percy s'inclina en un salut profond et cérémonieux.

Depuis l'instant où il avait averti son ami de la présence de la jeune fille, il était demeuré silencieux.

Sans bruit, comme elle était venue, Juliette se glissa hors de la pièce, laissant derrière elle un parfum de fleurs sauvages, le parfum des fleurs qu'elle avait cueillies, puis laissées tomber une à une dans les bois.

Le silence régna un instant. Delatour fermait son bureau et en glissait les clefs dans sa poche.

– Allons-nous retrouver ces dames, Blakeney ? dit-il en se dirigeant vers la porte.

– Je serai charmé de leur présenter mes hommages, répondit Sir Percy, mais accordez-moi encore un instant. Avant de clore le sujet qui nous occupe, je veux vous dire que je viens de changer d'avis à propos des papiers que vous me montriez tout à l'heure. Il vaudrait mieux que je les examine afin de me faire une opinion sur la valeur de vos plans, pour le cas où il me serait possible de vous rendre service.

Delatour lui lança un regard pénétrant.

– Assurément, dit-il en retournant vers son bureau. Nous allons les revoir ensemble.

– Hé là ! mon cher, pas ce soir ! s'écria Sir Percy avec une expression de plaisant effroi. Il se fait tard, et Mme Delatour nous attend. Confiez-les-moi plutôt. Ils seront en sûreté entre mes mains.

Delatour parut hésiter. Blakeney avait parlé du ton léger qui lui était habituel et il s'occupait maintenant d'effacer avec soin un faux pli de son gilet.

– Peut-être manquez-vous de confiance, observa-t-il en riant. Je vous ai paru trop tiède tout à l'heure n'est-il pas vrai ?

– Non, Blakeney, ce n'est pas cela, dit enfin Delatour avec calme. S'il existe de la méfiance, ce n'est pas de mon côté, mais du vôtre.

– Par saint Georges…, commença Sir Percy.

– Non, n'essayez pas de vous expliquer. Je comprends et j'apprécie votre amitié ; mais je voudrais vous convaincre à quel point est injuste cette méfiance envers une créature angélique, envers l'être le plus pur qui descendit jamais sur la terre.

– Oh ! oh ! ami Delatour ! J'ai l'impression que vous calomniez le beau sexe, et que vous êtes amoureux.

– Follement, aveuglément, stupidement amoureux, mon ami, dit Delatour.

Et il ajouta en soupirant :

– Sans espoir, hélas !

– Pourquoi, sans espoir ?

– Parce que c'est la fille de feu le comte de Marny, l'héritière d'un des plus vieux noms de la noblesse française, et qui est royaliste jusqu'à la moelle des os.

–… D'où votre dévouement enthousiaste pour la reine…

– Que non point ! Ici, vous me jugez mal. C'est en souvenir de la bienveillance que, naguère, Sa Majesté daignait m'accorder, que je me suis fait un devoir de m'employer à sa libération. J'avais combiné tous mes plans avant de connaître Mlle de Marny. Vous voyez maintenant combien vos soupçons étaient vains.

– Des soupçons ! en avais-je donc ?

– Ne le niez pas. Vous me pressiez vivement, il n'y a qu'un instant, de brûler ces papiers, les qualifiant d'inutiles et dangereux ; et maintenant…

– Je les estime encore inutiles et dangereux. Si je désire en prendre connaissance, c'est pour confirmer mon opinion et donner plus de poids à mes arguments.

– Si je m'en séparais, j'aurais l'air de me défier de Mlle de Marny.

– Vous êtes un fol idéaliste, mon cher !

– Comment pourrais-je ne pas l'être ? Voilà quinze jours qu'elle vit sous mon toit, et sa douceur, son charme, l'élévation de son caractère m'ont appris ce qu'était une créature idéale.

– Mais c'est lorsque vous vous apercevrez que votre idole a des pieds d'argile que vous apprendrez la véritable leçon d'amour, dit Blakeney avec vivacité. Est-ce aimer, dites-moi, que de vénérer une sainte du paradis que vous n'osez toucher et

dont la vision menace de s'effacer si vous fixez sur elle votre regard ? Aimer, pour nous autres hommes, c'est presser une femme entre ses bras, sentir qu'elle vit et respire comme nous, qu'elle pense comme nous, aime comme nous et nous ressemble par ses faiblesses aussi bien que par ses vertus. Votre sainte, juchée dans une niche, n'est pas une femme si elle n'a pas souffert ; elle l'est encore moins si elle n'a jamais faibli. Tombez à genoux si vous voulez, mais ensuite faites-la descendre au seul niveau qui lui convienne, celui de votre cœur.

Il serait impossible de donner une idée du magnétisme qui émanait de cet homme étonnant, aux allures de dandy frivole, tandis qu'il se faisait l'apôtre du sentiment le plus fort qui soit au monde. Pendant qu'il parlait, toute l'histoire de son immense amour pour la femme qui l'avait d'abord si injustement méconnu semblait écrite sur sa mâle physionomie toute rayonnante de tendresse.

Delatour, sensible à ce magnétisme, ne s'irrita point du conseil que contenaient les paroles de son ami.

L'esprit captivé tout entier par l'étude des grands problèmes sociaux qui causaient le bouleversement de son pays, il n'avait point eu le temps jusque-là d'apprendre la douce leçon que donne un amour profond, humain et passionné. À présent, Juliette personnifiait à ses yeux ses rêves les plus beaux, mais en pensée il la voyait tellement au-dessus de lui qu'il eût à peine souffert si on lui avait démontré qu'elle était hors de sa portée. Dans un cœur satisfait par ce culte quasi médiéval, les paroles de Blakeney venaient de soulever pour la première fois le désir de quelque chose d'autre, quelque chose à la fois de plus faible et d'infiniment puissant, quelque chose de plus terrestre et pourtant de presque divin.

– Eh bien ! allons-nous retrouver ces dames ? proposa Blakeney après une longue pause durant laquelle le travail de son

esprit actif se devinait dans le regard profond qu'il attachait sur son ami. Conservez donc vos documents dans ce bureau, donnez-en la garde à Mlle de Marny, et, si un jour, la créature idéale assise sur les nuages vient à choir sur la terre, donnez-moi, alors, le privilège d'être témoin de votre bonheur.

– Je vois que vous n'êtes pas convaincu, Blakeney, fit Delatour d'un ton léger. Si vous dites un mot de plus, je confie tous mes papiers à Mlle de Marny jusqu'à demain.

8

Anne-Mie

Quelques instants plus tard, comme Blakeney, enveloppé de son manteau de voyage, descendait la rue des Cordeliers pour regagner son logement, il sentit soudain une main timide se poser sur son bras. Anne-Mie se tenait à son côté et levait vers lui sa figure pâle à demi dissimulée sous un capuchon de couleur sombre.

– Monsieur, commença-t-elle en hésitant, j'espère que vous excuserez ma hardiesse, mais, si vous le voulez bien, j'aimerais causer un instant avec vous.

Sir Percy enveloppa la frêle jeune fille d'un regard de bonté. Sa figure énergique s'adoucit à la vue de la pauvre épaule déformée et du mince visage anxieux qui se levait vers le sien avec cette expression d'émouvante faiblesse si bien faite pour toucher une nature chevaleresque comme la sienne.

– En vérité, mademoiselle, votre confiance m'honore, dit-il avec courtoisie, et si je puis vous servir en quoi que ce soit, je vous prie de disposer de moi à votre gré. Mais, ajouta-t-il en remarquant l'air effarouché d'Anne-Mie, cette rue ne convient guère à une conversation confidentielle. Voulez-vous que nous cherchions un endroit plus propice ?

Le repos de la nuit n'avait pas encore commencé pour Paris. Durant cette période où l'on risquait chez soi le danger des visites domiciliaires, il y avait plus de sécurité à se tenir dans les rues où un promeneur tranquille pouvait passer inaperçu.

La loi des suspects venait d'être promulguée. Dès lors, tout citoyen devait surveiller ses paroles, ses regards, ses gestes, sous peine de passer pour suspect. Suspect de quoi ? de trahison envers le pays ? envers la République ? Non, pire encore… suspect de tiédeur à l'égard de la liberté. « Seront tenus pour suspects tous ceux qui, n'ayant rien fait contre la liberté, n'auront cependant rien fait pour elle », disait le texte de la fameuse loi préparée par le conventionnel Merlin de Douai.

Descendant la rue des Cordeliers, Blakeney avait emmené Anne-Mie vers le pont Saint-Michel et les berges peu fréquentées de la Seine.

– Je crois qu'il vaut mieux continuer à marcher, observa-t-il, mais vous auriez raison de laisser tomber ce capuchon sous lequel vous avez trop l'air de vous cacher.

Il semblait n'avoir nulle crainte pour lui-même. Certains croyaient qu'un charme magique le protégeait. Pourtant, depuis que l'amiral Hood avait planté le drapeau anglais sur le port de Toulon, les Anglais étaient en France plus redoutés que jamais et celui qui excitait la haine la plus farouche, c'était le Mouron Rouge.

– Vous vouliez me parler de Paul Delatour ? dit-il d'un ton encourageant, voyant que la jeune fille faisait de vains efforts pour vaincre sa timidité. Vous savez que c'est mon ami.

– Oui, dit-elle, je le sais ; et c'est pourquoi je désire vous poser une question.

– Laquelle ?

– Pouvez-vous me dire qui est cette Juliette de Marny ? Pourquoi, avant de trouver chez nous un refuge, elle est venue

plusieurs fois sous nos fenêtres comme pour épier ce qui se passait dans la maison ?

– Comment ! Êtes-vous bien sûre de ce que vous avancez là ?

– Absolument certaine. Le mois dernier, je l'ai bien remarquée deux ou trois fois de ma fenêtre. Elle suivait la rue sans se presser, comme en hésitant, et lançait à droite et à gauche des regards furtifs, mais c'était toujours notre maison qu'elle considérait avec le plus d'attention. Le jour où Paul l'a sauvée de la foule qui s'ameutait contre elle, je ne l'ai pas reconnue tout d'abord tant ses traits étaient pâles et défaits. Mais le lendemain, je n'ai plus eu de doutes, surtout lorsque j'ai aperçu parmi les vêtements apportés par sa servante la robe à rayures bleues qu'elle portait les premières fois.

Anne-Mie parlait maintenant avec animation, sans une ombre d'hésitation ni de timidité. Blakeney fut obligé de calmer sa véhémence qui aurait pu éveiller l'attention de quelque passant soupçonneux.

– Bien. Et maintenant ? interrogea-t-il lorsque la jeune fille se tut, honteuse de s'être laissée aller à ce point.

– Maintenant, le temps passe, les jours s'écoulent, et Mlle de Marny est toujours chez nous, reprit-elle, parlant avec plus de calme mais non moins d'ardeur. Pourquoi ne s'en va-t-elle pas ? Paul a parlé plusieurs fois de faciliter son passage en Angleterre. Il est de toute évidence qu'elle ferait mieux de partir. Elle reste, cependant… Pourquoi ?

– Sans doute parce que…

–… parce qu'elle aime Paul ? interrompit Anne-Mie avec impétuosité. Non, non, ce n'est pas possible… Est-ce qu'on peut

montrer de la froideur à celui qu'on aime ? Ce soir, vous avez sans doute vu comme elle évitait de lui adresser la parole. Et pourtant, elle est si étrange que, parfois, je ne sais plus que penser... Ses yeux s'allument lorsque Paul arrive et, quand il est parti, elle demeure toute songeuse. En tout cas, si elle l'aime, c'est un amour singulier qui me fait peur. C'est un amour qui ne peut que porter malheur à Paul.

– Quelle raison avez-vous de le croire ?

– Je ne sais pas, avoua Anne-Mie avec simplicité. C'est sans doute une intuition.

– Une intuition qui n'est pas bien sûre, je le crains.

– Pourquoi donc ?

– Parce que votre amour pour Paul vous aveugle. Pardonnez-moi si je vous blesse, mademoiselle, mais c'est vous qui avez désiré cette conversation. Je voudrais que vous sentiez la profonde sympathie avec laquelle j'accueille vos confidences et combien je souhaite vous être utile si je le puis.

– J'allais justement vous demander un service.

– Alors, commandez-moi, je vous en prie.

– Puisque vous êtes l'ami de Paul, faites-lui comprendre que la présence de cette femme dans sa maison est un danger constant pour sa vie et sa liberté.

– C'est inutile. Il ne m'écouterait pas.

– Oh ! un homme ne refuse pas d'écouter un ami.

– Sauf quand il s'agit de la femme qu'il aime.

Il avait prononcé ces derniers mots très doucement, mais avec fermeté. Il ressentait une pitié infinie pour cette pauvre fille infirme et fragile, condamnée à voir fuir le bonheur entrevu un instant. Mais la charité commandait en ce cas de ne point lui cacher la vérité. Sir Percy savait que le cœur de Paul Delatour appartenait tout entier à Juliette de Marny. Lui-même, comme Anne-Mie, se défiait instinctivement de la jeune fille aux allures étranges et silencieuses dont le charme était si puissant sur son ami.

– Vous croyez qu'il l'aime ? demanda enfin Anne-Mie.

– J'en suis sûr.

– Et elle ?

– Ah ! sur ce point, je ne sais rien. Je me fierai à votre instinct de femme plutôt qu'au mien.

– Elle est fausse, je vous l'affirme, et prépare quelque trahison contre Paul.

– Tout ce que nous pouvons faire est d'attendre.

– Attendre ?

– Attendre et veiller, sans relâche et avec attention. Ce sera votre rôle. De mon côté, je vous promets qu'il n'arrivera aucun mal à Delatour.

– Promettez-moi de le séparer de cette femme.

– Non. Ceci dépasse mon pouvoir. Un homme comme Paul Delatour n'aime qu'une fois dans sa vie, et quand il aime, c'est pour jamais.

Une fois encore elle se tut, serrant les lèvres l'une contre l'autre comme si elle avait peur de ce qu'elles pourraient laisser échapper.

Il vit son amer désappointement et chercha un moyen d'adoucir la cruauté du choc.

– Vous aurez la tâche de veiller sur Paul, reprit-il. Avec votre affection vigilante pour le garder et le protéger, nous n'avons pas à craindre pour sa sécurité.

– Je veillerai, dit-elle, calme et résolue.

Tandis qu'il ramenait Anne-Mie vers la rue des Cordeliers, Sir Percy sentait la tristesse envahir son âme fière et aventureuse. Il ne pensait pas aux tragédies multiples dont Paris était le théâtre, mais au tourment caché de cette frêle créature, à ce cœur brisé qui luttait désespérément pour retenir un bonheur désormais impossible.

Anne-Mie ne savait même plus ce qu'elle avait espéré, lorsqu'elle avait recherché cet entretien avec Sir Percy Blakeney.

9

Jalousie

Devant la porte des Delatour, Blakeney se sépara d'Anne-Mie avec autant de courtoisie qu'il en eût montré pour prendre congé d'une grande dame de la cour d'Angleterre.

Anne-Mie pénétra dans la maison à l'aide de sa clef particulière et referma sans bruit la lourde porte. Silencieusement, comme un fantôme, elle se glissa dans l'escalier, mais, sur le palier du premier étage, elle se trouva face à face avec Paul Delatour qui sortait de sa chambre.

– Anne-Mie ! s'exclama-t-il avec un tel accent de joie que la jeune fille s'arrêta une seconde, le cœur battant, sur la dernière marche.

Ainsi donc il était heureux de la revoir et paraissait plein d'anxiété à son sujet.

– Vous aurais-je causé de l'inquiétude ? demanda-t-elle.

– De l'inquiétude ? Mais je ne vivais plus depuis que je m'étais aperçu que tu étais sortie seule à pareille heure. Je n'avais pas encore osé le dire à ma mère. Je ne te demande pas où tu es allée, mais une autre fois, rappelle-toi, mon enfant, que les rues de Paris ne sont pas sûres et songe à l'angoisse de ceux qui t'aiment lorsqu'ils te croient en danger.

– Ceux qui m'aiment…, murmura-t-elle très bas.

– Ne pouvais-tu me demander de t'accompagner ?

– Non, je préférais être seule. Les rues étaient très tranquilles et… je voulais parler à Sir Percy Blakeney.

– À Blakeney ! s'écria Delatour stupéfait. Que pouvais-tu bien avoir à lui dire ?

La jeune fille, si peu habituée à la dissimulation, avait, sans le vouloir, laissé échapper la vérité.

– Je pensais qu'il pourrait m'aider. Je me sentais si troublée, si tourmentée.

– Et tu t'es adressée à lui plutôt qu'à moi ? dit Delatour d'un ton d'affectueux reproche.

Il ne pouvait s'expliquer cette démarche extraordinaire de la part de sa timide cousine.

– C'est à votre sujet que j'étais inquiète et vous vous seriez moqué de moi !

– Moqué de toi ! C'est une chose que je ne ferai jamais, Anne-Mie ; mais pourquoi cette inquiétude ?

– Parce que je vous vois côtoyer en aveugle de grands dangers, et accorder votre confiance à des personnes dont vous auriez raison de vous défier.

Delatour fronça les sourcils et se mordit les lèvres pour arrêter la riposte sévère qui allait s'en échapper.

– Est-ce que Blakeney fait partie des personnes dont je devrais me défier ? interrogea-t-il d'un ton léger.

– Non, répondit-elle brièvement.

– Alors, ma petite, il n'y a pas lieu de te tourmenter. Blakeney est le seul de mes amis que tu ne connaisses pas intimement. Quant aux autres personnes qui m'entourent actuellement, tu sais que tu peux leur accorder ta confiance et ton affection, ajouta-t-il d'un air significatif.

Il saisit la petite main qu'une émotion contenue faisait trembler. Anne-Mie vit qu'il avait deviné ce qui se passait dans son esprit, et elle eut honte d'elle-même. Depuis quinze jours elle était torturée par la jalousie, mais au moins elle avait souffert sans le montrer ; personne n'avait touché à cette blessure qui provoque le sourire plus souvent que la pitié. Maintenant, par sa faute, deux hommes connaissaient son secret. Tous deux lui avaient montré de la bonté et de la sympathie, mais Blakeney ne pouvait rien pour elle et Delatour lui en voulait de ses insinuations.

Un rapide examen de conscience révéla à la pauvre fille combien ses craintes avaient été égoïstes et sa manière d'agir inconsidérée. En cet instant elle aurait volontiers donné sa vie pour que son cousin ignorât la jalousie qu'elle lui avait laissé voir. Tout au moins espérait-elle qu'il n'avait pas deviné son amour.

Sur le palier sombre, faiblement éclairé par la lumière qui venait de la chambre de Delatour, Anne-Mie ne pouvait voir l'expression de son visage, mais la main robuste qui tenait la sienne était chaude et caressante. Anne-Mie devina sa pitié et le sang lui monta au visage. Incapable d'en supporter davantage, elle murmura un rapide bonsoir et s'enfuit dans le corridor pour aller s'enfermer dans sa chambre avec ses tristes pensées.

10

La dénonciation

La nuit s'achevait. L'aube grise traversa la fenêtre et vint éclairer le visage livide de Juliette de Marny assise devant sa table. À côté d'elle, une bougie achevait de se consumer en crépitant dans un flambeau.

Comme si elle n'attendait que l'apparition du jour pour exécuter le dessein formé au cours de sa longue veille de souffrances et de lutte, dès que les premiers rayons du soleil entrèrent dans sa chambre, Juliette se redressa, baigna ses paupières rougies par l'insomnie et, revenant à sa table, se mit en devoir d'écrire.

Dans un jardin proche les oiseaux commençaient à chanter, le soleil se levait radieux dans un ciel sans nuage. Juliette tira de son écritoire une feuille blanche et, s'appliquant pour ne pas trembler, traça ces quelques lignes :

Aux membres directeurs du Comité de salut public :

Le citoyen Paul Delatour, représentant du peuple à la Convention nationale, en qui vous avez confiance, complote contre la sûreté de la République. Hâtez-vous et vous trouverez dans ses papiers la preuve de sa trahison.

Puis, les lèvres serrées, le regard fixe, elle plia soigneusement la feuille et la glissa dans son corsage.

Rien ne remuait encore dans la maison lorsque Juliette de Marny, enveloppée dans un manteau sombre et la tête couverte d'un capuchon, tira sans bruit les gros verrous de la porte d'entrée et se glissa dans la rue. L'air vif du matin rafraîchit ses joues brûlantes ; elle frissonna légèrement et serra son manteau autour d'elle.

Au-dehors, la ville s'éveillait déjà. Pouvait-on dormir longtemps lorsqu'il y avait tant à faire pour le salut de la patrie envahie ? Juliette, qui avait pris la direction de la Seine, croisa des bandes de ces travailleurs que la France employait pour sa défense. Derrière elle, dans les jardins du Luxembourg, flambaient déjà les fournaises où l'on forgeait des canons pour les armées. Des femmes, des enfants, se hâtaient vers les Tuileries ; là, sous de vastes tentes, l'on confectionnait sans répit des uniformes pour les soldats que la levée en masse jetait aux frontières. À côté de la devise familière : *Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort,* de grandes affiches rappelaient aux passants que la patrie était en danger et que le peuple de France s'armait contre la tyrannie.

Sur les quais, devant l'Institut, des files de charrettes chargées de légumes se dirigent lentement vers le centre de la ville. Des patriotes, eux aussi, ces braves maraîchers qui, des environs, viennent chaque jour apporter à la population affamée de la capitale un trop maigre ravitaillement.

Juliette, qui marchait d'un pas rapide, sans regarder autour d'elle, avait maintenant traversé la Seine et arrivait devant le Louvre, à l'endroit même où elle était passée la veille, au retour de sa promenade. Ici, contre la muraille du palais qui abritait autrefois la majesté royale et les splendeurs de la cour, le gouvernement du peuple a placardé ses dernières instructions pour assurer la sûreté de la République Une et Indivisible. Sur une affiche fixée au mur se lit en gros caractères :

Loi concernant les suspects

Au-dessus de l'affiche une grande boîte en bois attend les dénonciations. Avec sa fente en forme de bouche, elle semble un monstre insatiable réclamant toujours de nouvelles proies.

Juliette ne lut même pas le texte de la loi D'un geste d'automate, elle tira la lettre de son corsage et la glissa dans l'étroite ouverture. Avec un bruit léger, le papier tomba dans la boîte sinistre. L'acte irrémédiable était accompli.

Deux petits enfants s'arrêtèrent, un doigt dans la bouche, pour considérer la belle demoiselle dont on apercevait le visage blême sous le capuchon relevé ; quelques ouvriers se rendant à leur travail avaient vu son geste. Une femme fit une plaisanterie que les autres accueillirent par un haussement d'épaules. Tous poursuivirent leur route, indifférents. Ceux qui passaient par là, d'ordinaire, étaient accoutumés à de tels spectacles.

Juliette avait fait volte-face et, de la même allure rapide, avait repris le chemin de la rue des Cordeliers.

La demeure de ses hôtes ne pouvait plus désormais être la sienne ; il lui fallait la quitter sans tarder, aujourd'hui même. Pouvait-elle toucher encore au pain de l'homme qu'elle venait de dénoncer ? Elle n'apparaîtrait point au déjeuner et, dès que Gertrude aurait rassemblé leurs vêtements, toutes deux quitteraient pour toujours la maison de la rue des Cordeliers.

Une brusque lassitude la saisit ; elle entra dans une boutique d'humble apparence et demanda un peu de pain et une tasse de lait. La femme qui la servit l'examina d'un air méfiant : cette citoyenne enveloppée dans son manteau à capuchon, avec son visage livide et son air étrange, lui faisait l'effet d'une aristocrate pourchassée par la police ; assurément elle ne souhaitait point de mal à cette pauvre fille, mais mieux valait ne pas se

compromettre avec des ci-devant. Aussi dès que Juliette eut terminé son frugal repas, elle la poussa doucement au-dehors.

Machinalement, l'esprit engourdi par la fatigue, Juliette se remit en marche.

11

La vengeance m'appartient

De retour rue des Cordeliers, Juliette de Marny eut tout juste la force de gagner sa chambre. Elle aurait voulu, sans tarder, commencer ses préparatifs de départ, mais brisée de fatigue, saturée d'émotion, elle dut s'étendre sur son lit et, bientôt, elle sombrait dans un lourd sommeil entrecoupé de songes pénibles.

Gertrude avait prévenu les Delatour que Mlle de Marny, un peu souffrante, ne paraîtrait pas au déjeuner. Effrayée par son visage ravagé, la dévouée créature se demandait ce qui avait bien pu arriver à sa jeune maîtresse, qu'elle se réjouissait d'avoir connue, la veille, si alerte et si gaie, pendant leur promenade. Elle avait accepté l'excuse d'une migraine donnée par Juliette, mais elle se glissait souvent, sur la pointe des pieds, dans la chambre où reposait la jeune fille, pour surveiller avec inquiétude son sommeil agité.

Anne-Mie, aussi, vint une fois, chargée d'un plateau, et déposa près du lit un peu de nourriture légère et quelques friandises que Mme Delatour envoyait à sa jeune amie. Juliette venait de se réveiller et reprenait douloureusement contact avec la réalité. La vue de la petite infirme lui apportant un nouveau témoignage de la sollicitude dont elle était l'objet dans cette hospitalière demeure lui fut un véritable supplice.

– Non, non, déclara-t-elle vivement, vous êtes trop bonne, mais je ne veux rien. Je n'ai besoin de rien.

Anne-Mie, Mme Delatour, comment songer sans angoisse à ces deux innocentes victimes de son impitoyable vengeance !

Mais, lui, Paul Delatour, ne s'était-il pas montré aussi impitoyable quand, pour une futile question d'honneur, sans doute, il avait tué son frère, un tout jeune homme, presque un enfant ? S'était-il soucié alors de la souffrance qu'il infligeait à des innocents ? Du reste, quelle pouvait être la sensibilité d'un homme qui siégeait dans une assemblée de régicides et qui venait d'accepter le poste de gouverneur de la Conciergerie ? L'ambition le dirigeait comme tant d'autres et c'est sans doute le désir du pouvoir qui l'avait poussé à ce complot mystérieux dont la découverte, avait déclaré Sir Percy, le mènerait droit à la guillotine.

La guillotine ! Juliette se sentit frissonner tout entière. Elle crut entendre les cris de la foule saluant la mort de celui qui avait été son favori et enfouit sa tête dans l'oreiller en essayant de ne plus penser. Ce fut en vain ; les visions se succédaient dans son esprit torturé : elle revoyait Paul Delatour au Tribunal révolutionnaire plaidant avec courage une cause perdue d'avance. Paul Delatour, encore, haranguant du seuil de sa maison la foule excitée à laquelle il venait de l'arracher. Paul Delatour se penchant avec compassion sur les maux du peuple de Paris. Paul Delatour avec sa physionomie droite, ses théories généreuses et son cœur plein de pitié pour les malheureux. Pour se venger de cet homme elle avait commis un acte de basse trahison, un acte abject et méprisable. Quelle étrange folie l'avait donc saisie ? Comment avait-elle pu croire que le doigt de Dieu lui indiquait son devoir ? C'était le Destin, le Destin implacable des païens dont elle s'était faite l'instrument coupable et insensé.

En proie à une angoisse insurmontable, elle ne put supporter davantage sa solitude. Chaque bruit qui résonnait dans la grande maison silencieuse la faisait tressaillir d'appréhension.

Elle appela Gertrude et lui ordonna de préparer leur petit bagage.

– Nous partons aujourd'hui pour l'Angleterre, expliqua-t-elle brièvement.

– Pour l'Angleterre, répéta avec stupéfaction la brave femme qui se sentait fort heureuse dans cette maison hospitalière et confortable. Déjà !

– Eh oui ! Nous en parlons depuis assez longtemps et nous ne pouvons rester ici éternellement. Mes cousins de Crécy sont à Londres, ainsi que ma tante de Coudremont. Nous y serons entourées d'amis… si nous avons la chance d'y arriver.

– Si nous avons la chance d'y arriver, répéta en soupirant la pauvre Gertrude. Nous avons bien peu d'argent, ma chérie, et pas de passeports. Avez-vous songé à demander à M. Delatour de vous en procurer ?

– Non, non, répondit brusquement Juliette. Je m'en occuperai moi-même. Sir Percy Blakeney, qui est anglais, me dira ce qu'il faut faire.

– Savez-vous où il habite, ma colombe ?

– Oui, il a dit devant moi à Mme Delatour qu'il logeait chez un homme nommé Brogard, à l'enseigne de la Cruche cassée. Je vais aller le trouver et je suis sûr qu'il m'aidera. Les Anglais sont des gens pratiques et pleins de ressources. Il nous procurera des passeports et nous donnera des conseils pour notre voyage. Reste ici et prépare notre départ. Je ne serai pas longtemps absente.

Elle jeta un manteau sur son bras et sortit de la chambre.

Juliette avait entendu Paul Delatour quitter la maison quelque temps auparavant et elle espérait qu'il ne serait pas encore rentré. Elle descendit l'escalier rapidement afin de sortir inaperçue.

De la cuisine située en arrière du vestibule, lui arriva la voix d'Anne-Mie qui chantait :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?

Juliette fit halte un instant. Une horrible souffrance lui étreignait le cœur. Ses yeux, sans qu'elle en eût conscience, se remplirent de larmes, tandis qu'ils erraient sur les murs de cette maison qui l'avait si généreusement accueillie.

Et maintenant, où allait-elle ? Comme la pauvre feuille de la chanson arrachée de son rameau, elle était abandonnée, sans foyer, sans amis, ayant rejeté la seule main qui se fût tendue vers elle avec bonté à l'heure du danger.

Je vais où va toute chose,
Où la feuille de rose
Et la feuille de laurier,

chanta Anne-Mie d'une voix plaintive.

Un sanglot s'échappa des lèvres de Juliette. Sans savoir ce qu'elle faisait, elle se laissa tomber à genoux sur le seuil de cette demeure dont elle avait trahi l'hospitalité et qu'elle allait quitter pour toujours. Le Destin avait placé sur ses jeunes épaules une charge trop lourde.

– Juliette !

Tout d'abord elle ne bougea point. La voix était celle de Delatour. Son timbre magique la fit vibrer comme le premier jour où elle l'avait entendue dans la salle du Palais de Justice. Sonore, tendre et frémissante, cette voix éveillait maintenant un écho dans son propre cœur. Juliette pensa que c'était un rêve et resta immobile de peur de le voir se dissiper.

Mais des pas résonnaient sur les dalles du vestibule. Elle se releva d'un bond et sécha ses yeux à la hâte ; elle se serait enfuie, si elle avait pu, mais il était trop tard. Delatour était sorti de son bureau. Il l'avait vue à genoux, tout en pleurs et accourait vers elle ; mais, dans sa délicatesse, il ne voulait point lui montrer qu'il avait été témoin de ses larmes.

– Vous sortez ? lui demanda-t-il de son ton courtois en la voyant qui s'enveloppait de son manteau et se dirigeait hâtivement vers la porte.

– Oui, oui, répondit-elle brièvement. J'ai une course pressante.

– Ne pourrais-je la faire pour vous ?

– Oh ! non, c'est impossible.

– Si, ajouta-t-il avec quelque embarras, votre course souffrait quelque délai, pourrais-je solliciter la faveur de votre présence quelques instants dans mon bureau ?

– Ce que j'ai à faire ne peut attendre, citoyen Delatour, dit-elle avec autant de calme qu'elle le put. Peut-être à mon retour…

– C'est que je m'en vais moi-même d'ici peu d'instants, mademoiselle, et j'aurais désiré vous faire mes adieux.

Et il se rangea pour qu'elle pût, à sa guise, sortir de la maison ou traverser le vestibule pour gagner son bureau.

Dans le ton de Delatour, il n'y avait pas le moindre reproche pour l'hôte qui était prête à le quitter sans un mot d'adieu. Juliette fit un signe d'assentiment presque imperceptible et le précéda silencieusement dans son cabinet de travail.

La pièce était sombre, les volets ayant été tirés pour la protéger de l'ardeur du soleil. Juliette, tout d'abord, ne put rien distinguer. Elle devinait seulement la présence de Delatour qui était entré derrière elle en refermant la porte du bureau.

– Vous êtes très bonne, mademoiselle, d'accéder à ma demande, dit-il avec un peu d'émotion. Peut-être était-elle présomptueuse, mais, vous le voyez, je suis sur le point de quitter cette maison et je n'ai pu résister au désir d'entendre votre voix me dire quelques mots d'adieu.

Petit à petit, les grands yeux fiévreux de Juliette perçaient la demi-obscurité qui l'entourait maintenant. Elle distinguait nettement Delatour debout auprès d'elle dans une attitude empreinte du respect le plus profond. L'aspect de son bureau net et bien rangé dénotait les habitudes d'ordre d'un homme d'action. Par terre se trouvait une valise déjà bouclée comme pour un voyage, sur laquelle était posé un volumineux portefeuille en peau de porc fermé par une petite serrure d'acier. À ce portefeuille les yeux de Juliette restèrent attachés, comme fascinés. Elle devinait, elle était sûre qu'il contenait les papiers compromettants de Delatour, ces documents secrets dont il parlait la veille avec son ami Sir Percy Blakeney, en fait la preuve dont elle-même avait signalé l'existence au Comité de salut public, à l'appui de sa dénonciation.

La requête exprimée, Paul Delatour attendait maintenant qu'elle parlât, mais il semblait à Juliette qu'une main de fer lui

étreignait la gorge, étouffant les paroles qu'elle aurait voulu prononcer.

– Ne me souhaitez-vous pas bonne chance ? répéta-t-il avec douceur.

Bonne chance ! Oh ! l'atroce ironie de ce mot ! Bonne chance devant le tribunal sans merci qui, après un simulacre de jugement, va le condamner à l'échafaud. Car c'est là ce qui l'attend, bien que, dans son ignorance, il essaye de prendre la main qui l'y a volontairement envoyé.

À la fin, d'une voix blanche, sans inflexion, elle parvint à murmurer :

– Vous ne partez pas pour longtemps ?

– Au temps où nous vivons, mademoiselle, n'importe quel adieu peut être le dernier. Mais je m'en vais actuellement pour un mois à la Conciergerie afin de prendre charge de l'infortunée prisonnière qui s'y trouve.

– Vous la plaignez ?

– Comment pourrais-je ne pas la plaindre ?

– Mais vous faites partie de cette horrible Convention qui s'apprête à la juger et à la mettre à mort, comme elle l'a déjà fait pour le roi !

– Je suis membre de la Convention, mais je ne condamnerai pas la reine et ne prendrai part à aucun autre crime. J'ai sollicité le poste de gouverneur de la Conciergerie pour me mettre à son service et la sauver si je le puis.

Une lumière subite éclaira l'esprit de Juliette. C'était donc là le mystérieux complot dont, la veille, elle avait surpris l'existence. Paul Delatour essayait de sauver la reine ! C'était à cette noble cause qu'il se dévouait, sourd aux conseils de prudence, bravant tous les dangers, prêt à donner sa vie s'il le fallait. Quel courage, quelle vaillance admirable ! Juliette sentit son cœur pénétré d'une sorte de joie douloureuse, son instinct ne l'avait pas trompée lorsqu'elle devinait en lui l'âme ardente et généreuse d'un chevalier. Mais, en même temps, un rapide retour sur elle-même lui fit voir dans un éclair l'horreur de l'acte qu'elle avait accompli le matin même. Pour tenir sa promesse elle avait sacrifié un héros, elle avait trahi la cause qu'il servait… Le remords qui n'avait cessé de la harceler depuis son réveil se fit si aigu qu'elle crut défaillir et fut obligée de s'appuyer à un meuble. Comme dans un rêve elle entendait la voix grave de Delatour continuer :

– C'est une entreprise, hélas, fort difficile, mais que j'espère cependant mener avec succès. J'ignore donc quand et sous quels cieux il me sera donné de vous revoir.

– Alors, citoyen Delatour, murmura Juliette à voix basse, l'adieu que je vais vous souhaiter ce soir sera sans doute de longue durée.

– Le temps passé sans vous voir me paraîtra un siècle, dit-il avec chaleur, mais…

Il lui jeta un long regard scrutateur. Il ne comprenait rien à son humeur présente, à cette expression d'agitation et de terreur peinte sur son visage, si différente du charme tranquille qui avait illuminé la demeure de ses hôtes pendant tout son séjour.

– Mais je ne puis espérer, acheva-t-il tout bas, que la même raison vous fasse trouver aussi longue notre séparation.

Elle se détourna en pâlissant encore davantage. Son regard fit le tour de la pièce comme celui d'une bête prise au piège qui cherche à s'échapper.

– Vous avez tous ici été très bons pour moi, citoyen Delatour, dit-elle précipitamment, mais moi et Gertrude ne pouvons abuser plus longtemps de votre hospitalité. Nous avons des amis en Angleterre ; à Paris, malheureusement, beaucoup d'ennemis.

– Je sais, interrompit-il avec calme. Ce serait même de ma part la marque d'un monstrueux égoïsme que de souhaiter vous voir demeurer ici une heure de plus qu'il n'est nécessaire. D'ailleurs, je crains qu'à partir d'aujourd'hui mon toit ne soit plus pour vous un abri sûr, mais permettez-moi de pourvoir à votre sécurité comme je l'ai fait pour ma mère et Anne-Mie. Mon ami Sir Percy Blakeney a, au large de la côte normande, un yacht prêt à lever l'ancre. Lui-même, ou l'un de ses compagnons, se charge de vous y conduire, et j'ai autant de confiance en lui qu'en moi-même. Je me suis déjà occupé de vos passeports, en ce qui concerne le trajet à travers la France, mon nom vous est une garantie suffisante pour que vous ne soyez pas molestée en route et, si vous voulez bien, vous voyagerez en compagnie de ma mère et d'Anne-Mie.

– Je vous en supplie, ne continuez pas, citoyen Delatour, interrompit Juliette bouleversée. Excusez-moi, mais je ne puis vous permettre de prendre toutes ces dispositions en ma faveur. Gertrude et moi nous arrangerons de notre mieux ! Tout votre temps et votre peine doivent être employés à vous occuper de celles qui ont un véritable titre à votre intérêt. Tandis que moi…

– Vos paroles me peinent, mademoiselle. Il n'est pas question de titre, mais…

– Et, continua-t-elle avec une agitation croissante, en retirant vivement sa main qu'il avait essayé de saisir, vous n'avez pas le droit de penser…

– Ah ! pardon, interrompit-il avec chaleur, ici je vous arrête. J'ai le droit de penser à vous, de prendre soin de votre personne. J'en ai le droit que me confère mon grand, mon immense amour pour vous.

– Citoyen Delatour !

– Oui, Juliette. Je me rends compte de ma folie et de ma présomption. Je sais l'orgueil de votre race et combien vous devez mépriser le représentant de la plèbe de France ; mais ai-je dit que j'aspirais à gagner votre amour ? Je ne crois pas l'avoir jamais rêvé. À mes yeux, Juliette, vous êtes un ange du ciel, quelque chose de pur, d'éthéré, d'intangible. Cependant, tout en reconnaissant ma folie, je m'en fais gloire et je ne voulais pas vous laisser sortir de ma vie sans vous parler de ce qui a transformé les heures que j'ai vécues auprès de vous en un véritable paradis : mon amour pour vous, Juliette.

Sa voix pénétrante avait des accents doux et suppliants que Juliette de Marny lui avait entendu prendre lorsqu'il cherchait à attendrir les juges de Charlotte Corday. En ce moment il ne plaidait pas pour lui-même, pour obtenir un bonheur qu'il jugeait inaccessible ; il plaidait simplement pour son amour, afin que, le connaissant, Juliette éprouvât pour lui quelque pitié et lui permît de la servir jusqu'au bout.

Pendant quelques instants il demeura silencieux. Il avait saisi la main que Juliette ne retirait plus, ne résistant pas à la douceur de sentir les doigts virils de Delatour se refermer en tremblant sur les siens. Il appuya les lèvres sur cette main, sur la paume douce et le poignet mince, ses baisers brûlants laissant

deviner la passion tumultueuse qui l'agitait et que, seul, son ardent respect pour la jeune fille réussissait à contenir.

Juliette tenta de se dégager pour s'enfuir, mais Delatour la retint.

– Ne partez pas encore, supplia-t-il. Songez que je puis ne plus vous revoir. Lorsque vous serez en Angleterre, loin de moi, essaierez-vous parfois de penser avec un peu de bienveillance à celui qui vous aime si follement et par-dessus tout ?

Juliette aurait voulu calmer les battements désordonnés de son cœur. Tous les mots que Paul Delatour prononçait trouvaient un écho dans son âme ; mais à la pensée de l'abîme qui les séparait, elle tentait désespérément de fermer l'oreille à l'appel émouvant d'une tendresse dont elle n'était plus digne, de ne plus voir l'homme que, dans un moment de folle exaltation, elle avait cru haïr, mais qu'elle était certaine à présent d'aimer mieux que sa vie, son honneur, ses traditions et son serment.

La phrase de l'apôtre lui revint à l'esprit : « La vengeance m'appartient, et c'est moi qui l'exercerai », dit le Seigneur.

12

L’épée de Damoclès

– Ouvrez, au nom de la République !

Perdu dans sa félicité présente, Delatour n’avait point entendu ce qui se passait dans la maison depuis quelques instants.

En entendant un coup de sonnette impérieux retentir à la porte d’entrée, Anne-Mie, toujours occupée dans la cuisine, n’avait pas ressenti d’émotion et elle avait pris le temps d’abaisser ses manches sur ses poignets minces et d’effacer les plis de son tablier avant de courir à la porte. Mais, dès qu’elle eut ouvert, elle comprit.

Cinq hommes étaient devant elle, dont quatre portaient l’uniforme de la garde nationale. Le cinquième était ceint de l’écharpe tricolore frangée d’or à laquelle on reconnaissait les membres de la Convention nationale. Cet homme, qui dirigeait le petit groupe, entra rapidement dans le vestibule suivant ses compagnons. Sur un signe de leur chef, ceux-ci entourèrent Anne-Mie, l’empêchant ainsi de courir au bureau de Delatour, comme elle en avait eu d’abord l’idée, pour le prévenir du danger qui le menaçait. Qu’il y eût pour lui danger grave, danger mortel, elle n’en pouvait douter. Un regard à ces cinq hommes suffisait pour l’en assurer. Leur attitude, leur voix brève, l’air d’autorité avec lequel ils étaient entrés, tout annonçait le but de leur visite : opérer une perquisition dans la maison du citoyen-député Delatour.

Anne-Mie faillit pousser un cri, mais son bon sens lui dit qu'il fallait à tout prix cacher sa terreur, et elle se contint en pensant que Paul Delatour, s'il était là, souhaiterait la voir demeurer calme et sereine extérieurement.

Le citoyen à l'écharpe tricolore avait déjà traversé le vestibule et s'était arrêté devant la porte du bureau. C'était son impérieuse sommation qui avait tiré Delatour de l'extase où il était plongé.

– Au nom de la République, ouvrez !

Delatour ne laissa pas tout de suite retomber la petite main qu'il tenait entre les siennes. Une fois encore, très doucement, il la porta jusqu'à ses lèvres, s'attardant à cette dernière caresse comme s'il s'agissait d'un éternel adieu. Puis, se redressant de toute sa taille, il se tourna vers la porte.

– Au nom de la République, ouvrez !

À cet instant les yeux de Delatour se portèrent vers l'épais portefeuille posé sur la valise et le péril de sa situation lui apparut brusquement.

Les plans pour l'évasion de la reine, les passeports patiemment rassemblés, en un mot tous les papiers compromettants dont Sir Percy Blakeney l'avait supplié de se défaire, étaient dans cette enveloppe de cuir posée en pleine vue, au milieu de la pièce.

Dans un éclair, il entrevit tout ce qui suivrait leur découverte : l'accusation de trahison portée contre lui, le verdict facile à prévoir, puis le long trajet à travers Paris dans la charrette des condamnés, accompagné par les cris et les insultes de la populace. À cette vision une révolte le saisit ; le désir violent, instinctif d'échapper au danger immense qui le menaçait, et il esquissa

un geste pour saisir le portefeuille et le cacher sur lui ; mais celui-ci était trop volumineux et n'aurait pu se dissimuler dans ses vêtements.

Tout ceci n'avait duré qu'une seconde pendant laquelle la conscience du péril et l'impétueuse envie de s'y soustraire avaient aboli chez Delatour toute autre pensée. Mais, au plus fort de son angoisse, ses yeux rencontrèrent ceux de Juliette fixés sur lui avec une expression si ardente, qu'il eut, à cet instant la révélation de son amour pour lui. Aussitôt il retrouva tout son sang-froid et redevint l'homme calme et énergique, habitué à faire hardiment face au danger. Avec un léger haussement d'épaules qui semblait dire « advienne que pourra », il se dirigea vers la porte. Celle-ci, au même instant, s'ouvrait violemment du dehors, et Delatour se trouva en face des quatre soldats et de leur chef.

– Ah ! c'est toi, citoyen Merlin, dit-il tranquillement en reconnaissant le citoyen à l'écharpe frangée d'or.

– Lui-même, citoyen Delatour, pour te servir, répondit l'autre d'un air railleur.

Au fond du vestibule, Anne-Mie, qui avait entendu, se sentit défaillir. Merlin, l'auteur de la loi infâme qui établissait en France le régime de la délation, faisait régner la méfiance et la haine entre les citoyens d'une même patrie !

Il existe de Merlin, au musée Carnavalet, un croquis où l'artiste a su rendre à merveille l'aspect lourd et disgracieux de sa personne et l'expression mauvaise de son visage étroit au menton fuyant et au regard de reptile. À l'exemple de Marat, son idéal et son modèle, Merlin affectait une tenue malpropre et débraillée. Le sans-culottisme le plus pur, le désir d'abaisser ses semblables jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, animaient toutes ses actions. Delatour lui-même, dont l'âme était

remplie d'une pitié si large pour toutes les faiblesses humaines, reculait de dégoût à la vue de cet homme, véritable incarnation de l'esprit de bassesse et d'avilissement qui avait succédé aux nobles et utopiques aspirations des premiers artisans de la Révolution. Depuis qu'ils étaient collègues à la Convention, Merlin avait toujours détesté Delatour. Maintenant, cette aversion était devenue de la haine pour celui qui avait osé combattre à la tribune l'adoption de la loi des suspects. Sa loi ! Merlin, atteint dans son amour-propre de législateur, travaillait depuis lors à créer autour du député de Paris une atmosphère de défiance et de suspicion.

Mais Delatour avait la faveur du peuple. Personne comme lui ne savait manier la foule parisienne, et la Convention nationale, toujours effrayée du volcan qu'elle avait allumé, pensait qu'un membre aussi populaire de l'assemblée pouvait être plus utile en liberté que sous les verrous.

Cependant la haine de Merlin allait pouvoir s'assouvir. Une dénonciation anonyme était parvenue ce matin même au Comité de salut public, et une enquête s'imposait. Grâce à son intimité avec l'accusateur public, Fouquier-Tinville, Merlin avait obtenu facilement d'en être chargé et la pensée de voir son ennemi aux abois le remplissait de joie.

Il considéra un instant Delatour en appréciant toute la saveur de la situation. La grande lumière du vestibule éclairait en plein la personne vigoureuse du député, son brun visage à l'expression énergique où le regard brillait vif et dominateur. Derrière lui, le bureau aux persiennes closes semblait plongé dans une obscurité complète.

– En vérité, déclara Merlin en se tournant vers ses hommes, à la façon dont on nous fait poser, on ne semble pas comprendre que nous sommes ici au nom de la République. Citoyen-député, tu connais sans doute le proverbe qui dit : *Tant*

va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Depuis longtemps tu conspires contre la liberté. La justice se réveille enfin et le Comité de salut public m'a donné la mission de découvrir les preuves de ta trahison.

– Accomplis ta mission, citoyen-député, répondit simplement Delatour en se reculant pour laisser passer Merlin et ses hommes.

Toute résistance était inutile, et Delatour, avec sa nature énergique et déterminée, savait estimer quand il valait mieux se soumettre.

Juliette, pendant ce temps, était demeurée aussi muette et immobile qu'une statue. Quelques instants seulement s'étaient écoulés depuis que la première sommation avait retenti comme un glas dans la maison silencieuse. Les baisers de Delatour étaient encore brûlants sur sa main, l'aveu de son amour résonnait encore à ses oreilles.

Et voilà que le péril affreux, le péril mortel qu'elle-même avait déchaîné venait de s'abattre sur l'homme qu'elle aimait. S'il est vrai qu'une âme peut, dans un moment d'angoisse, expier toute une vie de péchés, alors, certes, Juliette expia, durant cette terrible seconde, son crime d'un instant. Sa conscience, son cœur, son être tout entier se révoltèrent contre la vengeance impitoyable que lui avait dictée son serment.

Mais hélas, maintenant il était trop tard. Delatour était en présence de son implacable ennemi. Déjà Merlin donnait des ordres à ses hommes pour procéder à la visite de la maison et là, sur la valise, visible à tous les regards, reposait l'enveloppe de cuir renfermant les papiers accusateurs dont la découverte équivalait à une sentence de mort. Ils étaient là, Juliette n'en doutait plus depuis qu'elle avait surpris le coup d'œil anxieux jeté par Delatour vers le portefeuille au moment où avait retenti

la sommation brutale. Une seconde elle demeura immobile, comme paralysée par la terreur, mais recouvrant aussitôt son sang-froid, d'un geste vif, elle saisit le portefeuille et le jeta sur le canapé ; puis s'asseyant à côté elle le recouvrit des plis de son ample jupe.

Merlin, dans le vestibule, avait ordonné à ses hommes d'encadrer Delatour et de le suivre dans le bureau. Il y entrait lui-même à cet instant et ses petits yeux cherchaient à percer la demi-obscurité qui paraissait encore plus sombre après la grande clarté du vestibule. Il n'avait pas vu le geste de Juliette, mais avait entendu le bruissement de ses jupes, comme elle s'asseyait sur le canapé.

– Tu n'es pas seul, citoyen-député, à ce que je vois, remarqua-t-il d'un air railleur lorsque ses yeux distinguèrent la jeune fille.

– L'hôte de ma mère, citoyen Merlin, répondit Delatour en s'efforçant de garder son calme. Je sais qu'il est inutile, dans ces circonstances, de réclamer des égards particuliers pour une femme, mais je me permets de te rappeler que notre titre de Français nous oblige tous à la même courtoisie envers nos mères, nos sœurs et nos hôtes.

Merlin fit entendre un petit ricanement moqueur et considéra Juliette un instant d'un air ironique. Il avait tenu, ce matin même, entre ses doigts crochus, la mince feuille de papier sur laquelle une main, certainement féminine, avait écrit la dénonciation du citoyen Delatour. Un rapprochement se faisait dans son esprit entre ce bout de papier et la personne qu'on donnait comme l'hôte de la famille Delatour et, dans sa grossièreté, il en vint à cette conclusion : « Une maîtresse abandonnée ; ils viennent sans doute d'avoir une scène. Il s'est lassé d'elle et, pour se venger, elle l'a dénoncé. »

Satisfait par cette supposition, il se sentit plein de sympathie pour Juliette. En outre, il venait d'apercevoir la valise et il avait l'impression que le regard de la jeune fille avait guidé le sien dans cette direction.

– Ouvrez les volets, commanda-t-il. Il fait noir comme dans un four ici.

L'un des hommes obéit et le soleil pénétra à flots dans la pièce. Merlin se tourna de nouveau vers Delatour :

– Citoyen Delatour, une accusation a été déposée contre toi par une personne anonyme qui déclare que tu as ici des papiers prouvant que tu conspires contre la Nation. Le Comité de salut public m'a chargé de saisir ces papiers et de te rendre responsable de leur présence dans ta demeure.

Pendant un bref instant, Delatour hésita. À peine avait-on ouvert les volets qu'il avait constaté la disparition du portefeuille, et, par l'attitude de Juliette sur le canapé, il devinait que c'était elle qui le dissimulait. De là son hésitation. Son cœur était rempli d'une reconnaissance infinie à la vue du noble effort que sa bien-aimée tentait pour le sauver, mais, en même temps, il éprouvait une vive anxiété à son sujet. Les terroristes ne respectaient personne ; une visite domiciliaire conférait pleins pouvoirs à ceux qui en étaient chargés et, à tout instant, Juliette pouvait recevoir l'ordre péremptoire de se lever. Son acte la rendait solidaire de son hôte. Si le portefeuille était découvert sous les plis de sa jupe, elle serait accusée de complicité avec lui, ou, ce qui n'est pas moins grave, de vouloir dérober un traître à la justice du peuple.

– Eh bien ! citoyen-député, railla Merlin, tu ne réponds rien, il me semble.

– Ton accusation ne mérite pas de réponse, citoyen, répliqua tranquillement Delatour. Mon dévouement à la République est connu de tous. J'aurais cru que le Comité de salut public dédaignerait une dénonciation anonyme contre un fidèle serviteur du peuple.

– Le Comité de salut public sait ce qu'il doit faire, répliqua Merlin d'un air rogue. Si l'accusation se trouve être une calomnie, tant mieux pour toi. Je pense, ajouta-t-il avec ironie, que tu ne t'opposeras point à ce que je visite ta maison avec l'aide de ces citoyens.

Pour toute réponse, Delatour tendit un trousseau de clefs à l'homme qui était à côté de lui. La discussion, comme la résistance, était inutile.

Sur l'ordre de Merlin, la valise et le bureau furent ouverts et deux hommes en répandirent le contenu sur le plancher. Le bureau contenait seulement quelques comptes personnels et des notes pour les discours que Delatour avait prononcés à différentes reprises à l'assemblée de la Convention. Un brouillon au crayon des principaux points de son témoignage en faveur de Charlotte Corday attira l'attention de Merlin et ses mains grises, pareilles à des serres, se refermèrent avidement sur cette feuille de papier, comme sur un butin précieux.

Mais de documents vraiment intéressants, les tiroirs n'en recelaient aucun. Malgré sa nature ardente et enthousiaste, Delatour n'avait rien de l'imprudence d'un fanatique. S'il avait conservé les papiers contenus dans le portefeuille en dépit du risque qu'ils lui faisaient courir, c'est qu'il les jugeait indispensables à la réussite de ses projets ; mais ces papiers étaient le seul témoignage que l'on pût invoquer contre lui.

La valise, elle-même, ne renfermait que les objets qui lui étaient nécessaires pour un séjour de quelque durée hors de

chez lui, et c'est en vain que les soldats retournaient les poches et palpaient la doublure des vêtements qu'ils en avaient retirés.

Merlin était tout déconcerté. De temps à autre ses petits yeux se tournaient vers Juliette comme pour solliciter son aide. Celle-ci devinant, sans en comprendre la raison, qu'il s'imaginait voir en elle une alliée, était entrée dans son rôle avec une intelligence et un sang-froid remarquables. D'un coup d'œil, ici ou là, elle semblait guider les hommes dans leurs recherches et Merlin, qui s'était jeté dans un des grands fauteuils de cuir pendant que ses hommes achevaient de fouiller la bibliothèque, n'arrivait pas à dissimuler l'amer désappointement que lui causait l'insuccès de sa mission.

Le citoyen-député Delatour n'était pas un personnage qu'on pût traiter légèrement. Un simple soupçon, une dénonciation anonyme ne suffisaient point pour le faire traduire devant le Tribunal révolutionnaire. À moins qu'il n'existât des preuves positives, irréfutables, de sa trahison, jamais Fouquier-Tinville n'oserait établir un acte d'accusation contre lui ; le peuple de Paris se soulèverait plutôt pour défendre son représentant. Cette popularité était la force de Delatour. Les humbles gens de la capitale n'avaient pas encore perdu le souvenir des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui, des dons généreux faits aux hôpitaux, des secours en argent et en vêtements qu'avaient reçus les familles dont le chef était aux armées.

Le jour où ils auraient oublié tout cela, sans grief et sans preuves, l'on pourrait s'attaquer à Delatour.

Mais, Merlin ne l'ignorait pas, ce jour-là n'était pas encore venu.

Les hommes avaient fini de mettre à sac le bureau et une litière d'objets divers couvrait le sol. Certains papiers avaient été

remis pour être examinés à loisir, mais à première vue aucun ne semblait présenter le moindre intérêt.

Merlin, étouffant de rage, sauta sur ses pieds.

– Fouillez-le, ordonna-t-il.

Delatour ne fit entendre aucune protestation. Il serra les mâchoires et fit appel à toute sa force d'âme pour se soumettre à cette nouvelle indignité. Comme Merlin proférait une basse plaisanterie, il enfonça ses ongles dans la paume de ses mains pour ne pas frapper au visage la brute grossière et resta impassible pendant que les mains rudes des soldats retournaient les poches de ses vêtements et se livraient sur sa personne à une recherche aussi infructueuse que les précédentes.

Merlin regarda Juliette avec une question muette dans ses yeux de serpent. Elle haussa les épaules et fit un geste vers la porte comme pour dire : « Il y a d'autres pièces dans cette maison. Allez-y voir. Les preuves sont ici, mais c'est à vous de les découvrir. »

Merlin étant entre elle et Delatour, ce dernier ne vit point ce dialogue muet.

– Tu es très fort, citoyen, dit Merlin en se retournant vers lui. Nul doute que tu n'aies pris beaucoup de peine pour dissimuler les preuves de ta trahison, mais tu dois comprendre que nous ne pouvons nous contenter de l'examen de ton bureau. J'espère, ajouta-t-il avec une politesse ironique, que tu ne verras pas d'objection à ce que ces citoyens aillent visiter les autres pièces de ta maison.

– Comme il te plaira, répondit Delatour d'un ton sec.

– Veuille donc nous accompagner, citoyen-député, commanda l'autre brièvement. Conduis-nous à ta chambre.

Les quatre gardes nationaux se rangèrent de chaque côté de la porte, Merlin fit passer Delatour entre eux et lui-même allait sortir à leur suite lorsque, sur le pas de la porte, il se retourna vers Juliette :

– Quant à toi, citoyenne, dit-il avec colère, si tu nous as dérangés pour rien, sois persuadée qu'il t'en cuira. Ne bouge pas d'ici. J'aurai peut-être quelques questions à te poser tout à l'heure.

13

La piste s’embrouille

Juliette attendit quelques secondes que les pas des six hommes eussent cessé de se faire entendre dans l’escalier de chêne. Pour la première fois depuis qu’était tombée l’épée de Damoclès, elle se retrouvait seule avec elle-même.

Ce répit ne pouvait être long. Il lui fallait mettre vite à profit ce bref instant pour trouver une issue hors des mailles tissées par elle autour de l’homme qu’elle aimait. Merlin et ses hommes allaient bientôt reparaître. La même comédie ne pourrait se jouer une seconde fois, et, tant que des papiers compromettants restaient dans son bureau particulier, Delatour demeurait entre les mains de son ennemi et sous la menace du même péril.

Juliette eut un instant l’idée de cacher le portefeuille sur elle pour en assumer la responsabilité en cas de découverte, mais une seconde de réflexion lui démontra l’impossibilité de cette tentative. Ces papiers, elle ignorait ce qu’ils contenaient ; peut-être certains d’entre eux étaient-ils de la main de Delatour et constituaient en eux-mêmes une preuve suffisante de sa trahison. Dès lors, que Merlin furieux de ne rien découvrir ordonnât de la fouiller, – Juliette frissonnait à cette pensée, – les documents seraient aussitôt découverts, examinés, et décèleraient immanquablement leur origine.

Non, la première chose qu’il fallait faire, c’était les emporter hors de la pièce, n’en pas laisser trace afin que Delatour ne donnât nulle prise à la suspicion. Elle se leva du canapé pour aller glisser un coup d’œil par la porte entrebâillée. Le vestibule

d'entrée était désert ainsi que l'escalier. Du premier ; étage parvenaient distinctement le bruit de piétinement, de meubles qu'on roule et, de temps à autre, le ricanement brutal de Merlin. Juliette resta un moment aux aguets, essayant de comprendre ce qui se passait. Assurément Merlin et ses hommes étaient dans la chambre de Delatour, située à l'extrémité gauche du palier. Peut-être aurait-elle le temps d'exécuter le dessein qu'elle venait de concevoir. C'était risquer le tout pour le tout : si elle était arrêtée par un des hommes en haut de l'escalier, rien ne pourrait sauver Delatour pas plus qu'elle-même. D'autre part, en demeurant où elle était, sans agir, elle ne faisait que retarder l'inévitable moment de la découverte.

Elle décida de tenter la chance.

Dissimulant du mieux possible la volumineuse enveloppe de cuir dans les plis de sa jupe, elle se faufila sans bruit hors du bureau et monta l'escalier comme une ombre. Merlin et ses hommes, tout à leurs recherches dans la chambre à coucher de Delatour, ne prenaient pas garde à ce qui se passait derrière eux. Juliette atteignit le palier sans encombre et, tournant vivement à sa droite, se mit à courir le long du corridor dont l'épais tapis amortissait le bruit de ses pas.

Tout ceci s'était passé en moins d'une minute. À peine était-elle entrée dans sa chambre qu'elle entendit la voix de Merlin commander à un sectionnaire de se mettre en faction en haut de l'escalier. Elle ferma sa porte sans bruit.

Gertrude qui avait passé l'après-midi à faire les préparatifs de départ s'était endormie dans un fauteuil. Sans se douter des graves événements qui se succédaient en cet instant dans la maison, la brave femme ronflait paisiblement, les bras croisés sur sa vaste poitrine.

Juliette ne fit pas attention à elle. Aussitôt entrée, elle avait saisi des ciseaux et s'efforçait avec le plus de dextérité possible de fendre l'épaisse enveloppe de cuir. Bientôt le portefeuille laissa échapper son contenu sur la table. Un coup d'œil suffit pour la convaincre que la plupart de ces papiers, ainsi que l'avait dit Sir Percy Blakeney, étaient de nature à perdre sans retour leur possesseur. Beaucoup de ces pièces étaient de l'écriture du citoyen-député. Juliette, naturellement, n'avait pas le temps de les examiner plus attentivement ; elle se hâta d'en déchirer et d'en froisser quelques-unes et de jeter le tout pêle-mêle dans le cendrier du poêle qui était dans une encoignure de la chambre.

Il était regrettable pour Juliette qu'on fût à la belle saison. Sa tâche eût été beaucoup plus facile si l'on s'était trouvé au cœur de l'hiver avec un bon feu brûlant dans le poêle. Mais sa résolution était prise, et la force qui la faisait agir était le stimulant le plus puissant qui ait jamais poussé l'humanité à l'héroïsme. Sans souci des conséquences qui pourraient en résulter pour elle-même, elle n'avait plus qu'un objet en vue : sauver Delatour, le sauver à tout prix !

En face du lit, au-dessus d'un prie-Dieu de velours bleu, il y avait, attaché au mur, un bénitier d'argent représentant la Vierge et l'Enfant. Devant la statuette brûlait une petite lampe à l'huile. Juliette la prit avec précaution, de peur que la flamme ténue ne vînt à s'éteindre ; elle commença par répandre l'huile sur les fragments de papier, puis avec la mèche allumée y mit le feu.

La flamme jaillit et se propagea rapidement, l'huile aidant à la combustion. L'odeur âcre qui se dégageait du feu et les allées et venues de Juliette autour d'elle finirent par tirer Gertrude de son sommeil.

– Ce n'est rien, Gertrude, assura tranquillement Juliette à sa servante qui la regardait avec des yeux intrigués. Je me débarrasse de quelques vieilles lettres en les brûlant. Mais j'aimerais maintenant être seule un instant. Veux-tu descendre à la cuisine jusqu'à ce que je t'appelle ?

Accoutumée à faire tout ce que voulait sa jeune maîtresse, Gertrude se leva docilement.

– J'ai achevé de serrer vos affaires, mon trésor, dit-elle. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas demandé de brûler ces papiers ! Voilà vos jolies mains toutes noircies, à présent…

– Chut ! Chut ! Gertrude, fit Juliette avec impatience en poussant doucement vers la porte la loquace servante. Cours maintenant à la cuisine et n'en reviens que quand je te le dirai. Ah ! un instant, ma bonne, ajouta-t-elle en la retenant, tu rencontreras peut-être des soldats dans la maison.

– Des soldats ici ! Seigneur, ayez pitié de nous !

– Du calme, Gertrude ! Ne t'effraye pas ainsi. Ils te poseront sans doute des questions.

– Des questions, à moi !… lesquelles ?

– Oh ! je ne sais pas au juste. Sur moi, par exemple…

– Mon enfant chérie, s'écria la pauvre femme tout alarmée, est-ce que ces démons sauraient qui vous êtes ?

– Non, non. Ils n'en savent rien. Mais tu n'ignores pas qu'au temps où nous sommes, le danger existe partout.

– Mon Dieu ! Douce Vierge Marie ! qu'allons-nous devenir…

– Il n'arrivera rien si tu essayes de garder ton calme et de faire exactement ce que je te dis. Va à la cuisine et attends que je t'appelle. Si les soldats entrent et t'interrogent, réponds ce que nous avions déjà convenu de dire en cas de visite domiciliaire. S'ils essayent de te faire peur, rappelle-toi que nous n'avons rien à craindre des hommes et que nos vies sont sous la garde de Dieu.

Tout en parlant, Juliette surveillait la masse incandescente qui se réduisait en cendres. Elle essayait d'aviver les restes de la flamme, car les fragments d'une feuille plus épaisse avaient résisté à la combustion.

Gertrude, avec soumission, se mit en devoir de quitter la pièce, émue par l'expression étrange et lointaine de sa maîtresse. Les souffrances par lesquelles venait de passer Juliette donnaient à son pâle visage une beauté immatérielle ; ses yeux brillaient comme s'ils contemplaient une vision de l'au-delà, tandis que sa chevelure blonde mettait comme une auréole de sainte au-dessus de son front blanc et pur.

Gertrude se signa avant de sortir de la chambre.

Quand elle ouvrit la porte, un courant d'air vint souffler la dernière flamme qui léchait les quelques bouts de papier que le feu n'avait pas consumés. Juliette se hâta de les tourner et de les retourner : sur aucun l'écriture ne demeurait visible. En somme, tout ce qui pouvait trahir Delatour était réduit en poussière. La petite lampe s'était éteinte, faute d'huile et il n'y avait pas d'autre moyen de refaire du feu pour achever la destruction des derniers débris des documents accusateurs. Impossible à détruire, le portefeuille était resté béant sur la table. Juliette, après une seconde d'hésitation, l'enfonça dans la valise ouverte, au milieu de ses vêtements. Puis, ne voyant rien d'autre à faire, elle sortit à son tour de la chambre.

14

Un instant de bonheur

Dans la chambre de Delatour aussi bien que dans le bureau, les recherches étaient restées infructueuses, et Merlin commençait à se demander si le dénonciateur anonyme ne s'était pas moqué des représentants de la justice. Aussi son attitude à l'égard de Delatour se modifiait et perdait tant soit peu de son insolence.

Il était sûr d'être blâmé sévèrement en haut lieu, s'il revenait en avouant qu'il s'était fourvoyé. Que Delatour, usant de sa popularité, voulût prendre sa revanche, la situation risquait de devenir pour lui, Merlin, tout à fait mauvaise. En ce glorieux an II de la République, entre le blâme et l'acte d'accusation, il n'y avait qu'un pas. Merlin le savait. C'est pourquoi, bien qu'il n'eût point perdu tout espoir de découvrir des preuves contre Delatour, – l'attitude de ce dernier l'avait convaincu que de telles preuves existaient, – il cherchait ce qu'il pourrait bien offrir comme compensation au Comité de salut public pour couvrir son échec.

Changeant de tactique, il autorisa Delatour à rejoindre sa mère au salon tandis que lui-même se dirigeait vers la cuisine à la recherche d'Anne-Mie qu'il avait entrevue au moment où il pénétrait dans la maison et qu'il comptait bien faire parler. Il la trouva en compagnie de Gertrude, qu'il se plut à épouvanter, mais à laquelle il lui fut impossible d'arracher le moindre renseignement. Ces deux femmes étaient, l'une trop stupide, l'autre trop méfiante pour qu'on pût rien en tirer. Pendant ce temps, ses hommes fouillaient et retournaient la cuisine de fond en

comble, avec l'idée qu'un conspirateur habile choisit toujours les cachettes les plus invraisemblables pour dissimuler des pièces compromettantes.

Au salon, Delatour commença par essayer de rassurer sa mère ; celle-ci, de son côté, faisait tous ses efforts pour montrer de la fermeté et ne pas révéler à son fils, par ses larmes, les angoisses qu'elle éprouvait à son sujet. Puis, se voyant libéré de la surveillance des gardes nationaux, il s'était hâté de retourner à son bureau pour s'assurer que Juliette n'avait pas été inquiétée. Mais la pièce était vide et le portefeuille avait disparu. Ne sachant que penser, tremblant pour la sûreté de celle qu'il aimait, il se demandait s'il n'irait pas la chercher dans sa chambre lorsque Juliette elle-même apparut à la porte du salon.

En le voyant s'élancer à sa rencontre, elle mit un doigt sur ses lèvres et murmura :

– Chut ! chut ! les papiers sont détruits, brûlés…

– Et c'est vous qui m'avez sauvé !

Il avait dit cela de toute son âme, le cœur débordant d'une gratitude infinie, joyeux et fier qu'elle eût pris soin elle-même d'assurer sa sécurité.

Mais à ces mots, la pâleur du jeune visage s'accentua et les yeux sombres et dilatés se posèrent sur Delatour avec une fixité qui l'effraya. Il crut que les émotions de cette dernière demi-heure avaient été trop vives pour Juliette et qu'elle allait se trouver mal. Il lui prit la main et l'entraîna dans le salon.

Accablée, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Et lui, oubliant le danger qui le menaçait, oubliant l'univers et tout ce qui n'était pas elle, s'agenouilla à ses pieds et prit sa main dans les siennes.

Tout d'abord, il sembla qu'il ne pouvait se rassasier de la contempler. Il avait le sentiment que jamais sa beauté ne lui était aussi pleinement apparue. Pourtant, depuis le jour où il avait entraîné Juliette, à demi évanouie, à l'abri de son toit, elle réalisait à ses yeux ses rêves les plus magnifiques. Elle avait jeté sur lui l'enchantement magique de ses traits harmonieux, de sa grâce délicate, et ce parfum de jeunesse et d'innocence qui exerce un charme si vif sur un cœur ardent. Dès le premier jour, il lui avait voué un amour profond et silencieux. Il l'avait aimée sans essayer de la comprendre. Il lui aurait paru presque sacrilège de sonder le mystère de son âme et de chercher à découvrir ce qui la rendait parfois silencieuse, et jetait un voile de mélancolie sur sa beauté juvénile.

Son amour, tout en croissant de jour en jour, avait gardé le même caractère élevé, presque mystique : c'était le culte d'un mortel pour une créature céleste. Sir Percy Blakeney avait qualifié son ami d'idéaliste. Idéaliste, il l'était, certes, dans toute la force du terme, et c'était son idéal le plus beau que Juliette incarnait à ses yeux.

Au premier baiser qu'il avait mis sur sa main, il avait senti se précipiter les battements de son cœur. Maintenant montait en lui le désir ardent de l'attirer à lui, de la prendre dans ses bras, de sentir son cœur battre sur le sien.

– Juliette ! murmura-t-il enfin avec un accent passionné, tandis que son âme tout entière s'élançait vers elle et frémissait de l'espoir du premier baiser.

Un frisson parcourut la jeune fille ; ses lèvres pâlirent. Et lui, ce chevalier modeste, se méprit : il crut qu'il l'avait effrayée par la vivacité de sa passion. Mais ce qui bouleversait Juliette, c'était la pensée que l'homme qu'elle aimait aurait été perdu

sans retour si le sort n'était venu l'aider à écarter le péril qu'elle avait attiré sur lui.

Delatour, confus de s'être laissé entraîner par la chaleur de ses sentiments, s'efforça de retrouver son sang-froid ; inclinant de nouveau sa tête brune, il baisa les doigts de Juliette avec respect. Quand il releva son regard, il vit que le visage de la jeune fille s'était détendu et que deux larmes roulaient le long de ses joues pâles.

– Pardonnez-moi, bien-aimée, dit-il à voix basse. Pardonnez à un homme ébloui par une vision splendide… Non, ne me retirez pas vos mains. Je suis calme à présent et je vous parlerai comme on parle aux anges.

À l'autre bout du salon, Mme Delatour égrenait silencieusement son chapelet.

Paul Delatour et Juliette de Marny étaient seuls dans cet univers magnifique où l'amour transfigure toute chose et dérobe à ses élus les tristesses et les laideurs du monde réel. Et Juliette, oubliant tout ce qui les séparait, trouvait qu'il était bon de vivre, bon d'aimer et de voir à ses genoux celui à qui elle avait voué la tendresse la plus vive et l'admiration la plus fervente.

Qu'importait les paroles qu'il lui murmurait ? Elle les écoutait et souriait ; et lui, en la voyant sourire, éprouvait un bonheur infini.

15

Prise au piège

Le bruit d'une porte qui s'ouvre les tira tous deux de leur extase.

Anne-Mie, pâle, tremblante, le regard terrifié, venait de se glisser dans le salon. Delatour se releva vivement. Tout de suite il oubliait son bonheur présent à la vue de la souffrance peinte sur les traits de la pauvre enfant. Il alla rapidement à sa rencontre mais Anne-Mie, qui paraissait en proie à un trouble inexprimable, se précipita vers Mme Delatour.

– Anne-Mie, lui dit-il avec inquiétude, qu'y a-t-il ? Est-ce que ces gredins auraient osé… ?

Rappelé brusquement à la réalité, il s'adressait à lui-même d'amers reproches pour avoir oublié, dans un moment de joie égoïste, celles qui attendaient de lui aide et protection. Il connaissait la grossièreté des soldats employés aux besognes de police, il connaissait l'âme basse de Merlin et la brutalité de ses propos.

Mais Anne-Mie le rassura aussitôt :

– Non, Paul, ils ne m'ont rien fait, répondit-elle en essayant de dominer son émotion : Gertrude était avec moi dans la cuisine. Ils nous ont obligées à ouvrir les buffets, les armoires, à sortir la vaisselle pendant qu'ils examinaient tout. Il a même fallu vider tout le pain de la huche et tout le bois du coffre. Puis,

voyant qu'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait, le citoyen Merlin nous a interrogées longuement.

– Interrogées ? Sur quoi ?

– Sur vous, Paul, répondit Anne-Mie, sur votre mère. Il m'a demandé aussi quelle était la citoyenne qui est en visite chez nous.

Étonné du ton étrange de sa cousine, Delatour la regarda plus attentivement.

– Anne-Mie, dit-il avec beaucoup de douceur, tu as l'air bouleversé comme si une catastrophe venait de se produire. Qu'as-tu donc dans ta main, mon enfant ?

Anne-Mie abaissa son regard sur le papier qu'elle tenait. Il était visible qu'elle faisait des efforts inouïs pour reprendre son sang-froid.

– Quel est donc ce papier ? Veux-tu me le montrer, Anne-Mie ? répéta Delatour.

– Le citoyen Merlin vient de me le donner, commença Anne-Mie avec plus de calme. Il était courroucé de n'avoir rien trouvé jusque-là contre vous et avait l'air d'une bête furieuse qui a manqué sa proie.

– Vraiment ?

– Je ne sais pas ce qu'il espérait tirer de moi, mais je lui ai déclaré tout de suite que vous ne parliez jamais de vos affaires politiques devant votre mère ni devant moi et que je n'avais pas l'habitude d'écouter aux portes.

– Bien. Et alors ?

– Alors, il a essayé de se renseigner sur… sur notre visiteuse ; mais, là encore, je ne lui ai rien dit. J'ai compris par ses paroles qu'une dénonciation était parvenue ce matin même au Comité de salut public, une simple lettre anonyme, vous accusant de trahison, qui avait été déposée dans la boîte publique des dénonciations.

– Comme c'est étrange, observa Delatour qui écoutait attentivement. J'aurais donc un ennemi caché… Je ne vois pas qui cela peut être et je me demande si je saurai jamais d'où vient cette dénonciation.

– C'est justement ce que j'ai dit au citoyen Merlin.

– Comment ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Que je me demandais si nous pourrions découvrir un jour quel était votre ennemi.

– Tu as eu tort, petite fille, de parler si librement avec une brute pareille.

– Ne craignez rien, Paul. Je sais être prudente. Mais le citoyen Merlin paraissait disposé à parler et je tenais à ne pas perdre cette occasion de m'éclairer.

– T'a-t-il appris quelque chose ?

– Il a commencé par me demander si j'avais vraiment envie de savoir qui vous a dénoncé.

– J'espère que tu as dit que non, Anne-Mie.

– En vérité, c'est oui que j'ai répondu, répliqua-t-elle avec une énergie soudaine, les yeux fixés maintenant sur Juliette qui,

silencieuse et immobile, suivait ce dialogue avec angoisse. Pouvais-je ne pas souhaiter savoir qui vous a trahi ? savoir quelle est la créature assez vile, assez perfide pour tenter de vous livrer aux mains de ces monstres ? Vous Paul, qui n'avez jamais fait que du bien autour de vous…

– Allons, allons, Anne-Mie, tu t'excites beaucoup trop, dit Delatour, souriant malgré lui de la véhémence avec laquelle la jeune fille traitait cette question, après tout secondaire, de la découverte du dénonciateur.

– Je vous demande pardon, Paul. Mais comment ne serais-je pas émue, dit Anne-Mie d'une voix tremblante, quand je pense à la basse trahison que le citoyen Merlin semble soupçonner ?

– Ah ! Merlin t'a fait part de ses soupçons ? fit Delatour avec étonnement.

– Il a fait plus, murmura-t-elle tout bas. Il m'a donné ce papier, la dénonciation même, arrivée ce matin au Comité de salut public. Il pense que l'un de nous pourrait peut-être reconnaître l'écriture.

Elle s'arrêta et tendit à Delatour le papier chiffonné qu'elle avait gardé jusque-là. Delatour s'avançait pour le prendre lorsque Juliette se dressa, le visage empourpré, et, instinctivement, s'élança vers Anne-Mie.

Ce ne fut qu'un geste, suivi d'un silence de mort. Mais, durant l'espace d'un éclair, Delatour avait lu l'aveu de sa culpabilité dans le regard de Juliette. Révélation atroce, inattendue. Il lui sembla que la foudre venait de s'abattre, consumant dans ses flammes son idéal et son bonheur. Sa bien-aimée n'était plus… Il ne voyait à présent devant lui qu'une femme séduisante aux pieds de laquelle il avait mis les trésors accumulés de son

amour, une femme qu'il avait secourue, abritée, protégée, et qui le payait de retour par une trahison.

Elle s'était introduite chez lui, l'avait surveillé, espionné, elle lui avait menti… Le choc était trop violent, trop rude, pour qu'il pensât même à chercher les motifs qui avaient pu pousser Juliette à le livrer. À ce moment, le passé, le présent, l'avenir, tout s'effaçait devant l'écroulement de son rêve le plus cher.

Juliette n'essayait même pas de démentir son aveu involontaire, et, d'un regard suppliant, semblait prier Delatour de lui épargner une honte plus complète. Elle savait que chez lui la pitié dominait tous les sentiments. C'est à sa pitié qu'elle faisait un suprême appel afin de ne pas être écrasée par l'humiliation devant Mme Delatour et Anne-Mie.

Sa prière silencieuse fut comprise. Après avoir fermé les yeux une seconde comme pour repousser à jamais la vision de la bien-aimée disparue, Delatour se ressaisit, et, se tournant vers sa cousine :

– Donne-moi ce billet, Anne-Mie, dit-il froidement. Peut-être reconnaîtrai-je la main qui l'a écrit.

– Ce n'est plus nécessaire, maintenant, répliqua lentement Anne-Mie sans quitter des yeux le visage de Juliette où elle avait lu, elle aussi, ce qu'elle souhaitait découvrir.

Et elle laissa tomber la feuille.

Delatour se pencha pour la ramasser, la défroissa, l'ouvrit, et s'aperçut alors qu'elle était toute blanche.

– Il n'y a rien d'écrit sur ce papier, observa-t-il avec étonnement.

– Rien d’autre, dit Anne-Mie, que l’aveu d’une trahison.

– Anne-Mie, ce que tu viens de faire est mal.

– Peut-être. Mais j’avais deviné la vérité et je voulais m’assurer que je ne m’étais pas méprise. Dieu m’a donné le moyen de m’éclairer, et de vous éclairer en même temps.

– Moins tu parleras de Dieu en ce moment, Anne-Mie, mieux cela vaudra. Veuille t’occuper de ma mère qui me paraît avoir besoin de tes soins.

Docile au désir de son cousin, Anne-Mie s’empressa autour de la vieille dame que ces émotions successives avaient brisée.

Elle-même ressentait déjà le contrecoup de son acte. Un moment auparavant, elle avait éprouvé une joie farouche, primitive et très humaine à l’idée de détrôner l’idole qui lui avait volé l’amour de son cousin. La jalousie lui avait inspiré le moyen d’arriver à ce but, et maintenant que sa révélation avait produit les effets qu’elle en attendait, maintenant que Paul était désabusé et Juliette confondue, elle aurait dû se réjouir. Cependant, elle ne retirait de sa victoire qu’une profonde détresse. De gros sanglots la secouaient toute, car il lui avait suffi de regarder son cousin pour voir qu’en l’éclairant, elle lui avait brisé le cœur.

Le maintien ferme et l’expression de vivante énergie qui caractérisaient Delatour avaient disparu. Nulle flamme ne brillait plus dans ses yeux noirs. Muet et le regard perdu dans le vague, il semblait avoir subitement vieilli, tandis que d’un geste machinal il tournait et retournait ce morceau de papier blanc qui avait réduit son rêve à néant.

– Comme il l’aimait ! soupira Anne-Mie pendant qu’elle posait un châle sur les épaules de Mme Delatour.

Juliette n’avait pas proféré une parole. Le cœur mort, l’esprit engourdi, elle était comme pétrifiée. Il n’y avait de vivant en elle que le regard qu’elle gardait fixé sur Delatour. Elle vit ainsi passer successivement sur son visage tous les reflets de l’agonie de son âme : la surprise de la découverte, la détresse causée par le coup fatal, et, maintenant, cette affreuse torpeur qui ressemblait à l’immobilité de la mort.

Pas un instant, elle ne lut en lui l’horreur ou le mépris.

Quant à elle, son âme n’était plus qu’un morne désert.

Puis, peu à peu, elle vit cet homme énergique se ressaisir et lutter contre le désespoir qui l’avait envahi. Le mouvement des doigts se fit plus ferme, son corps se redressa. Le souvenir d’autres inquiétudes, d’autres préoccupations que les siennes venait l’aider à soulever le fardeau accablant de son chagrin.

Il se rappela le portefeuille et se demanda dans quel but Juliette l’avait dissimulé, retardant ainsi le moment inévitable de la découverte. L’idée qu’un changement s’était opéré en elle et que maintenant elle voulait le sauver ne s’offrit point à son esprit.

Non, il ne pouvait croire qu’une chose, c’est que Juliette s’était jouée de lui quand elle s’était mise sous sa protection, quand elle avait écouté l’aveu de son amour, et surtout lorsque, un moment auparavant, le voyant emporté par sa passion, elle avait paru y répondre elle-même.

Quand le souvenir de ce moment d’exquise folie revint dans son cerveau douloureux, il leva enfin les yeux et regarda Juliette avec une expression de reproche si navrante qu’Anne-Mie sentit son cœur se briser de pitié.

Juliette avait aussi vu ce regard. Sa rigidité disparut en même temps qu'elle reprenait enfin conscience du présent. Peu à peu ses genoux se plièrent et elle tomba prosternée devant Delatour, sa tête dorée courbée sous le poids de sa faute et de son repentir.

16

L’arrestation de Delatour

Delatour n’avait fait aucun mouvement vers Juliette.

Comme les pas lourds de Merlin et de ses hommes se faisaient entendre de nouveau sur le palier, elle se releva lentement.

Elle avait accompli devant tous son acte d’humiliation et de repentir. En même temps, elle adressait dans son cœur un éternel adieu à l’amour puissant, sincère et magnanime qu’elle avait inspiré et qui venait d’être brisé pour jamais. Maintenant elle était prête pour l’expiation.

Avec ses allures de matamore, Merlin entra dans le salon. Ses longues recherches infructueuses à travers la maison n’avaient pas amélioré son humeur non plus que son aspect. De grandes traînées de poussière poudraient ses vêtements, et son front étroit disparaissait sous les mèches désordonnées de sa chevelure, dans laquelle il ne cessait de fourrager nerveusement.

Faute de preuves, il ne pouvait consommer la perte de Delatour, mais il se vengerait de sa déconvenue sur la dénonciatrice.

Un regard sur lui avait suffi à Juliette pour apprendre ce qu’elle voulait savoir : il avait fouillé sa chambre et trouvé les restes de papier brûlé, abandonnés dans le cendrier. Qu’allait-il faire, maintenant ? Au coup d’œil méprisant et railleur qu’il lui

lança en entrant, elle comprit tout de suite qu'il avait décidé son arrestation.

Delatour, lui, ressentit un véritable soulagement lorsque Merlin et ses hommes reparurent. La tension qu'il subissait depuis un moment était devenue intolérable. Le cœur déchiré, il ne pouvait plus voir si près de lui celle qu'il avait tant aimée. La présence de cette forme blanche agenouillée à ses pieds lui causait une souffrance indicible. Oui, le retour de Merlin, le retour des soldats grossiers fut pour lui le bienvenu.

Lorsqu'il se tourna vers Delatour, Merlin n'avait plus l'attitude provocante du début. Il s'efforça même de prendre un ton d'aménité pour dire :

– Citoyen-député, je dois te faire part d'une heureuse nouvelle. Nous n'avons trouvé dans ta maison rien qui puisse faire suspecter en quoi que ce soit ta fidélité à la République. Mes ordres, cependant, portent que je dois t'amener devant le Comité de salut public, qu'il y ait ou non des preuves à charge contre toi. Comme il n'y en a point, tu en seras quitte pour une visite à nos collègues du Comité.

Merlin s'arrêta. Il observait attentivement Delatour, dans l'espoir qu'à la dernière minute il saisirait un signe capable de le mettre sur la piste des preuves cherchées. Une lueur de joie dans le regard, une expression de soulagement suffirait à le convaincre de la culpabilité de l'homme qu'il haïssait.

Mais celui-ci ne laissa percer ni surprise ni satisfaction. Le drame intime par lequel il venait de passer le rendait incapable de ressentir quoi que ce fût avec vivacité. S'il éprouvait un certain soulagement, c'était à cause de sa mère et d'Anne-Mie qu'il avait craint de laisser seules et sans défense. Sans doute était-il étonné que son portefeuille n'eût pas été découvert. Juliette l'avait donc réellement fait disparaître ?... Pourquoi ?... Il ne

s'appesantit pas sur ce nouveau problème. De ce qui avait rapport à Mlle de Marny, rien ne lui importait plus désormais.

Il embrassa tendrement sa mère, pressa d'une chaude étreinte la petite main fiévreuse d'Anne-Mie, dit ce qu'il put pour les rassurer et leur rendre confiance, puis se déclara prêt à suivre Merlin.

Comme il passait devant Juliette, il s'inclina et murmura à voix basse :

– Adieu.

Elle entendit le murmure, mais demeura muette. Son regard seul répondit à l'adieu éternel qui lui était adressé.

L'écho des pas s'éloigna dans l'escalier, puis on entendit le bruit sourd d'une porte qui retombe ; en même temps, par la fenêtre ouverte montèrent de la rue des acclamations bruyantes saluant l'apparition du populaire député.

Demeuré avec deux hommes en haut du perron, Merlin commanda aux deux autres d'escorter Delatour jusqu'aux Tuileries où les membres du Comité de salut public tenaient séance. Lui-même n'avait point l'intention d'accompagner son prisonnier. Sa tâche n'était pas terminée. Il lui restait encore une affaire d'importance à régler dans la maison qu'il venait de fouiller et il voulait simplement s'assurer du départ de Delatour avant de remonter l'escalier.

Un rassemblement inusité de femmes s'était formé aux abords de la maison depuis que la nouvelle s'était répandue dans le quartier que Merlin de Douai lui-même, l'illustre jacobin, était arrivé avec quatre sans-culottes pour opérer une descente dans la maison de Delatour.

Une indignité pareille s'adressant au membre de la Convention qui inspirait tant de confiance avait causé une vive irritation. Des femmes apostrophèrent les gardes nationaux dès qu'ils apparurent, et Merlin se prit à craindre une intervention populaire.

– À la lanterne, scélérat ! cria une femme en brandissant dans sa direction un poing menaçant.

– Tu n'as qu'un mot à dire, citoyen Delatour, reprit une autre, et on lui fera son affaire.

– À la lanterne ! À la lanterne ! scandèrent en chœur de nombreuses voix.

Avec quelques paroles, Delatour aurait pu provoquer une émeute. Mais si Merlin en eut la crainte, c'est qu'il connaissait bien mal celui vers qui montaient les acclamations.

Delatour n'avait pas conquis son ascendant sur le peuple par une vaine adulation de ses passions. Une popularité qui s'obtient de la sorte peut être brillante ; elle est toujours éphémère. La violence de la foule se retourne tôt ou tard contre celui qui l'a soulevée. Danton fut mené à la guillotine par ceux-là même qui avaient appris de lui à regarder cet instrument de mort comme le meilleur argument politique, et Robespierre succomba aux orgies sanglantes qu'il avait voulues et ordonnées.

Delatour, au contraire, gardait son ascendant sur ces pauvres cœurs mal dirigés en s'efforçant d'y maintenir un dernier vestige d'humanité.

Il redoutait trop les excès auxquels peut se livrer une foule déchaînée, pour vouloir, même en cet instant, tourner à son profit le mécontentement populaire.

Loin d'user de son éloquente parole pour en appeler à ses partisans, ainsi que le craignait Merlin, il préféra ne rien dire et fit même un geste d'apaisement en réponse aux menaces lancées aux gardes nationaux.

Merlin rassuré, donna le signal du départ et se hâta de battre en retraite dans la maison, suivi des imprécations des femmes.

– À la lanterne ! coquin, bandit !... À la lanterne ! continuaient-elles à vociférer alors qu'il avait déjà disparu.

Quelques-unes se mirent même à frapper avec leurs poings la porte massive.

Cependant Delatour s'éloignait avec son escorte et le bruit se propageait de groupe en groupe qu'il allait comparaître devant le Comité de salut public. Un remous agita la foule. Était-il possible de laisser ce bon citoyen dévoué au peuple parcourir ignominieusement les rues de Paris comme un prisonnier, comme un ci-devant convaincu de trahison ? Non, non ! Il fallait veiller sur lui, montrer qu'il avait des amis prêts à le défendre au besoin...

Nul ne pensait plus à Merlin. Mus par un même élan, tous ceux qui étaient là, hommes, femmes, enfants, emboîtèrent le pas au petit groupe. Et c'est suivi de ce singulier cortège d'honneur que le député Delatour traversa Paris pour aller se présenter devant ses collègues du Comité de salut public.

17

L'expiation commence

Merlin attendit un instant dans le vestibule que les clameurs de la foule se fussent perdues dans le lointain, puis, avec un grognement de satisfaction, il remonta au premier étage.

Tout ceci n'avait pris que quelques secondes pendant lesquelles Mme Delatour et Anne-Mie, inquiètes des bruits qui montaient de la rue, ne s'étaient plus occupées de Juliette. Elles n'avaient pas osé cependant sortir sur le balcon pour voir ce qui se passait au-dehors et s'imaginaient que l'envoyé du Comité de salut public et ses acolytes avaient définitivement quitté la maison.

Soudain, en entendant le pas lourd de Merlin dans l'escalier, Anne-Mie se retourna toute tremblante.

– Ce sont, je pense, les soldats qui reviennent me chercher, dit Juliette avec calme.

– Vous chercher !

– Oui, ils n'ont sans doute pas voulu m'arrêter devant M. Delatour, de peur que…

Elle n'eut pas le temps d'achever ; Merlin rentrait dans la chambre. Il avait dans une main l'enveloppe de cuir et dans l'autre quelques débris de papier à demi consumés. Il marcha droit sur Juliette et lui mit le tout sous les yeux.

– Ceci t'appartient ? lui dit-il brutalement.

– Oui.

– Je suppose que tu sais où je l'ai trouvé ? Juliette fit un signe de tête affirmatif.

– Quels étaient ces papiers que tu as brûlés ?

– Des lettres personnelles.

– C'est faux.

Elle haussa les épaules.

– Si vous préférez ne pas me croire.

– Quels étaient ces papiers ? répéta-t-il avec un ignoble juron qui n'eut cependant pas le pouvoir de troubler le calme de la jeune fille.

– Je vous l'ai déjà dit, une correspondance personnelle que je ne voulais pas conserver.

– Des lettres de ton amoureux ?

Comme elle ne répondait pas, Merlin indiqua la rue où des cris de « Vive Delatour » se faisaient encore entendre dans le lointain.

– Les lettres étaient de lui ? demanda-t-il.

– Non.

– Tu avais plus d'un amoureux alors ?

Il eut un rire sardonique accompagné d'une œillade qui ajoutèrent encore à la laideur de son masque repoussant. Puis il approcha son visage tout contre celui de Juliette qui, pleine d'horreur, ferma les yeux en détournant la tête. D'un geste brutal il lui saisit le menton et la força à le regarder.

– Alors tu as plus d'un amoureux, fit-il, et tu voulais envoyer l'un des deux en prison pour faire place à l'autre. C'est bien cela ? C'est bien cela ? répéta-t-il en lui saisissant le poignet si brusquement qu'elle faillit pousser un cri de douleur.

– Oui, répondit Juliette d'un ton ferme.

– Et tu sais que tu nous as fait faire une corvée, dit-il avec fureur. Le citoyen-député Delatour ne peut être emprisonné sur un simple soupçon. Le savais-tu quand tu as écrit ta dénonciation ?

– Non, je ne le savais pas.

– Tu croyais que cette dénonciation suffirait pour le faire arrêter.

– Je le croyais.

– Et pourquoi brûlais-tu ces lettres ?

– J'avais peur qu'elles ne fussent découvertes et portées à la connaissance du citoyen Delatour.

– Remarquable combinaison, ma foi, dit Merlin avec un nouveau juron.

Et il se tourna vers les deux autres femmes qui se tenaient pâles et terrifiées dans un coin de la pièce, sans rien comprendre à ce qui se passait.

Paul Delatour ne les avait pas mises au courant de ses projets concernant l'évasion de la reine et elles ignoraient ce que pouvait contenir le portefeuille, mais elles sentaient confusément que cette jeune fille au regard fier et droit qui affrontait l'odieux terroriste avec tant de calme ne pouvait être la créature légère pour laquelle elle essayait de se faire passer. Pourquoi jouait-elle donc ce rôle ?

– Que saviez-vous de tout cela, vous autres ? leur demanda Merlin.

– Rien, répondit la tremblante Anne-Mie.

– Personne ici n'était au courant de mes affaires ou de ma correspondance personnelle, intervint froidement Juliette. Comme vous le dites, cette combinaison m'avait paru bonne et j'avais cru qu'elle réussirait.

– Mais tu ignores, ma belle aristocrate, ricana Merlin qu'il n'est point sage de se moquer du Comité de salut public, ni de dénoncer sans motif un représentant du peuple ?

– Je sais, répliqua Juliette avec calme, que vous avez résolu de faire payer votre dérangement à quelqu'un. Ne pouvant vous attaquer au député Delatour vous êtes donc obligé de vous contenter de ma personne.

– Assez de bavardages, coupa Merlin. Je n'ai pas le temps de faire la conversation avec des aristos. Tu vas suivre mes hommes sans te faire prier. La résistance ne ferait qu'aggraver ton cas.

– Je suis prête à les suivre, mais puis-je dire un mot à mes amis avant de m'en aller ?

– Non.

– Je puis ne plus les revoir.

– J'ai dit non, c'est non. Et maintenant, en route. J'ai déjà perdu trop de temps ici.

La fierté de Juliette l'empêchait d'insister davantage. Elle aurait voulu, par quelques paroles, essayer d'adoucir les sentiments de Mme Delatour et d'Anne-Mie. Les deux femmes avaient-elles cru au pitoyable mensonge qu'elle avait conté à Merlin ? En tout cas, elles savaient maintenant qui avait dénoncé Paul Delatour. Comme suprême expiation, Juliette devait quitter cette maison pour toujours sans doute, sans avoir pu dissiper le nuage d'infamie qui planait au-dessus d'elle.

Avec un soupir, elle se retourna et se dirigea vers la porte où les deux gardes l'attendaient déjà.

Alors, une inspiration du Ciel guida soudain Anne-Mie. Déjà quelque chose dans l'expression du visage de Juliette l'avait troublée et fait amèrement regretter sa conduite envers elle. Maintenant que Juliette était sur le point de partir pour subir les tortures du Tribunal révolutionnaire, le cœur compatissant d'Anne-Mie se fondait pour elle en une pitié sans bornes.

Avant que Merlin ou ses hommes eussent pu l'en empêcher, elle courut jusqu'à elle et se jeta dans ses bras.

Juliette parut sortir d'un rêve. Elle abaissa sur la petite infirme un regard rempli d'espoir.

– C'était un serment, lui dit-elle tout bas. Mon père m'avait fait jurer de venger la mort de mon frère. Dites-le-lui…

Anne-Mie que les larmes suffoquaient fit un signe d'assentiment.

– Mais j'expierai avec ma vie. Dites-le-lui aussi, murmura Juliette.

– Eh ! la bossue, hurla Merlin. Ôte-toi de là, à moins que tu ne veuilles qu'on t'emmène aussi.

– Pardonnez-moi, sanglota Anne-Mie en baisant la main de Juliette.

Les hommes la jetèrent brutalement de côté. À la porte, Juliette se retourna encore une fois pour dire :

– Gertrude… je vous la confie.

Et d'un pas ferme elle suivit les gardes hors de la pièce.

On entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis se refermer bruyamment, et tout dans la maison retomba dans le silence.

18

À la prison du Luxembourg

C'est au Luxembourg, l'ancien palais de Marie de Médicis, hier encore résidence du comte de Provence, qu'on venait de transformer en maison nationale de sûreté, que Juliette de Marny avait été conduite.

Elle avait fait le chemin à pied, suivie par une multitude hostile et railleuse qui avait tout de suite reconnu dans cette jeune femme à la physionomie fine et aristocratique, une de ces « ci-devant », ennemies de la République que le Comité de sûreté générale savait si bien dépister, quelle que fût la profondeur de leur retraite ou l'ingéniosité de leur déguisement, pour les envoyer rendre compte de leur manque de civisme devant le Tribunal révolutionnaire.

Escortée par les deux gardes nationaux, Juliette, sur tout le parcours entre la rue des Cordeliers et la rue de Vaugirard, avait été huée, bafouée, insultée. Un adolescent avait ramassé une poignée de boue dans le ruisseau et l'avait jetée sur sa robe blanche. Une jeune femme qui cherchait à l'approcher avait dit au pâle avorton qu'elle traînait par la main :

– Tiens, crache sur l'aristo !

Ceci avait fait rire les soldats, mais Juliette n'avait pas entendu.

Elle était retournée dans l'univers de rêve qu'elle habitait seule avec l'homme qu'elle aimait. Les faces haineuses, les in-

sultes, les malédictions, rien de tout cela n'existait pour elle. Au lieu des tristes maisons grises, elle voyait autour d'elle de grands arbres, des buissons de roses et de lauriers embaumant l'air de leur parfum. Une exquise musique enchantait ce paradis terrestre que recouvrait un ciel lumineux.

Juliette était heureuse, parfaitement, suprêmement heureuse. Elle avait sauvé Delatour des conséquences de sa dénonciation et, pour que sa sécurité fût plus complète, elle allait donner pour lui son existence. Paul Delatour ne connaîtrait jamais son amour, – en ce moment il ne connaissait que sa trahison, – mais quand Juliette de Marny serait traduite devant le Tribunal et confrontée avec un portefeuille lacéré, il comprendrait qu'elle s'était accusée elle-même et voulait mourir à sa place.

Voilà pourquoi les brefs instants de bonheur qu'elle avait goûtés lui appartenaient pleinement. Elle avait le droit de revivre les minutes pendant lesquelles Delatour lui avait dit qu'il l'aimait. Ce souvenir lui causait une joie pure, éthérée, qui n'avait presque plus rien d'humain, mais que personne ne pouvait lui ravir. Ce que Paul Delatour avait aimé en elle était bien sa véritable personnalité. Le rôle odieux qu'elle avait joué lui avait été imposé par son serment, et c'est une conception erronée de son devoir filial qui l'avait poussée à s'arroger ce droit de la vengeance qui appartient non à l'homme, mais à Dieu.

Qu'à travers cette épreuve, elle eût pu connaître la joie et la douceur d'être aimée, c'était plus qu'elle ne méritait, et le souvenir des baisers brûlants que Delatour avait posés sur sa main était une compensation ineffable pour tout ce qu'elle aurait à souffrir.

Et c'est perdue dans ces pensées que Juliette s'était laissé emmener sans prêter attention aux manifestations hostiles de la foule.

Il était six heures du soir, et l'ombre commençait à descendre sur cette journée tragique, lorsqu'elle arriva au ci-devant Palais du Luxembourg. Un guichetier ouvrit la lourde porte et conduisit Juliette et son escorte au concierge de la prison.

Dans cette galerie de sombres visages de révolutionnaires, la physionomie de ce vieillard nommé Benoît, qui sut se faire aimer des détenus qu'il considérait « comme ses enfants », met une note originale et reposante. Pour l'instant, le chiffre des arrestations était considérable, le nombre de ses pensionnaires allait toujours croissant et il ne savait plus où donner de la tête.

– Citoyen-concierge, le citoyen-député Merlin nous a chargés de te remettre la citoyenne ici présente, en te priant de la tenir à l'œil jusqu'à nouvel ordre.

– Voilà qui est facile à dire, bougonna Benoît. Qu'on envoie moins de prisonniers si l'on veut qu'on puisse les surveiller. Elle n'a pas l'air bien dangereuse, ta citoyenne, ajouta-t-il en enveloppant Juliette d'un regard de pitié.

– Sans doute que si, répliqua le garde national qui portait la parole, et voici le mot d'écrit que le citoyen-député nous a chargés de te remettre en même temps que la prisonnière.

Le concierge mit ses besicles pour prendre connaissance du billet qui lui était tendu.

– *Une extrême surveillance, aucune visite permise,* lut-il à mi-voix. C'est bien, tu pourras dire au citoyen-député que ses ordres seront obéis.

Juliette avait entendu cet échange de paroles qui lui donnait une idée du régime auquel elle serait soumise. Aucun visiteur ne serait admis. Eh bien ! peut-être cela valait-il mieux.

Elle aurait craint en revoyant Delatour de lire dans son regard l'anéantissement de son amour pour elle. Et cela seul pouvait lui enlever son bonheur présent.

Juliette maintenant était seule – seule autant qu'on peut l'être dans une prison que les nombreuses arrestations opérées en quelques jours venaient de remplir subitement. Il y avait alors douze prisons dans Paris, et toutes les douze regorgeaient pareillement. Il n'était donc pas question de donner à chaque détenu une cellule particulière pour attendre le jour plus ou moins proche de sa mise en jugement. La petite chambre sous les combles où Benoît avait fait conduire Juliette était déjà occupée par deux prisonnières, deux femmes d'un certain âge, d'aspect distingué, qui partageaient leur temps entre la prière, la lecture et le raccommodage de leurs vêtements. Leur discrète compagnie ne gênerait point les méditations de la jeune fille.

Un souvenir lumineux et d'une douceur indicible allait occuper toutes les pensées de Juliette de Marny. Ce souvenir consistait en quelques paroles, un baiser sur sa main et le murmure passionné qui s'était échappé des lèvres de Paul Delatour agenouillé devant elle : « Juliette ! »

19

Douloureuses incertitudes

Après avoir subi un bref interrogatoire au Comité de salut public, le député Delatour avait été remis en liberté.

Cette procédure rapide avait eu un caractère tout à fait secret. Il valait mieux que le peuple de Paris ignorât que son représentant favori était tenu en suspicion par le gouvernement révolutionnaire.

Merlin, arrivé peu après Delatour aux Tuileries, ayant fait son rapport sur la visite domiciliaire de la demeure du citoyen-député, ce dernier s'était entendu dire brièvement par Robespierre que, pour l'instant, la République n'avait pas de grief contre lui.

– Mais après des événements comme ceux d'aujourd'hui, qui peuvent, malgré notre discrétion, transpirer au-dehors, avait ajouté l'Incorruptible de sa voix froide et coupante, tu comprendras, citoyen-député, que nous ne puissions plus te confier le poste de gouverneur de la Conciergerie pour lequel tu avais été désigné. L'homme chargé d'une responsabilité aussi pesante, doit, à l'instar de la femme de César, n'être même pas soupçonné.

Delatour ne s'y était pas trompé. Auprès des comités tout-puissants qui, jusque-là, n'avaient montré à son égard que de l'indifférence, c'était le commencement de la défaveur. À partir de maintenant, il allait être considéré comme suspect, tenu à l'œil, épié comme la souris l'est par le chat. Des yeux perçants

guetteraient jalousement le déclin de cette popularité qui était sa plus grande force et sa meilleure protection, jusqu'au jour, reconnu propice, où l'on fondrait sur lui pour l'abattre définitivement.

Or Delatour, avec sa connaissance des hommes, savait combien les engouements de la foule, sont fragiles et éphémères et il n'ignorait pas que, tôt ou tard, le déclin souhaité par ses ennemis se produirait.

Il importait donc de mettre à profit le court répit qui lui était accordé pour assurer la sécurité des siens, et son devoir le plus urgent était de faire partir de France immédiatement sa mère et Anne-Mie.

Et aussi…

Oui, il pensait encore à « elle » et cherchait à comprendre ce qui était arrivé ; tandis que, d'un pas rapide, il regagnait la rue des Cordeliers, il retournait fiévreusement dans son esprit les événements qui venaient de se dérouler en si peu d'heures.

Son cœur débordait d'amertume à la pensée de la trahison de Juliette. Venant d'elle la vilenie d'une telle action paraissait incompréhensible. À quel mobile avait-elle pu obéir ? Quelle raison pouvait-elle avoir de le perdre, lui qui l'avait secourue, accueillie sous son toit, et entourée de sa protection ? Le souvenir du duel lui revint alors à la mémoire avec celui de la scène dans les bois, le jour précédent. Il se rappela l'aveu loyal qu'il avait fait à Juliette, le trouble de la jeune fille, sa révolte, puis son silence – et il crut comprendre.

Elle avait été saisie pour lui d'une horreur soudaine et, sans se laisser attendrir par l'amour respectueux et muet dont il l'avait entourée, elle avait voulu le punir du meurtre involon-

taire commis cinq années auparavant. C'était par haine, haine aveugle, haine farouche, qu'elle l'avait livré.

… Et lui, comme il l'avait aimée !

Cet amour appartenait maintenant au passé. Celle qu'il s'était plu à élever sur un piédestal était tombée trop bas, et, de son rêve, c'est en vain qu'il s'efforçait de rassembler les fragments.

À la porte de chez lui, il fut accueilli par Anne-Mie, tout en pleurs.

– Elle est partie, murmura-t-elle, et il me semble l'avoir envoyée moi-même à la mort.

– Partie ? Qui donc ? questionna fiévreusement Delatour, le cœur glacé par un sentiment de terreur.

– Juliette, expliqua Anne-Mie, ces horribles brutes l'ont emmenée.

– Quand ?

– Aussitôt après votre départ. L'homme, ce Merlin, a trouvé un peu de cendre et des débris de papiers dans une cheminée.

– De la cendre ?

– Oui, et une enveloppe de cuir déchirée.

– Grand Dieu !

– Elle a dit que c'était une correspondance sentimentale qu'elle avait brûlée de peur qu'elle ne tombât sous vos yeux.

– Elle a dit cela ? Oh ! Anne-Mie, tu es bien sûre ?

Ce qu'il entendait était vraiment trop horrible et Paul Delatour n'arrivait pas à bien comprendre. Son cerveau, d'ordinaire si actif, lui semblait comme paralysé.

– Oui, tout à fait sûre, répondit Anne-Mie au milieu de ses larmes, et cet abominable Merlin, poursuivit-elle, a prononcé des paroles ignobles. Mais Juliette a persisté à déclarer qu'elle avait un amant. Oh ! Paul, je suis sûre que ce n'est pas vrai. Je la détestais parce que… parce que… vous l'aimiez tant, et je me défiais d'elle, mais je ne puis croire qu'elle soit une créature aussi vile.

– Non, non, petite, dit-il d'une pauvre voix brisée, elle n'est certainement pas aussi vile. Dis-moi, qu'a-t-elle encore dit ?

– Peu de choses. Merlin lui a demandé si elle vous avait dénoncé pour se débarrasser de vous, il a suggéré que… que…

– Que j'étais aussi son amant ?

– Oui, murmura Anne-Mie, sans oser regarder le visage énergique que la souffrance durcissait.

– Et elle l'a laissé dire cela ? dit enfin Delatour.

– Oui, et elle s'est laissé emmener sans une protestation lorsque Merlin a dit qu'elle aurait à répondre devant le tribunal d'avoir essayé, par une fausse dénonciation, d'égarer la justice de la Nation.

– Elle en répondra avec sa vie, murmura Delatour. Et avec la mienne aussi, ajouta-t-il à voix basse.

Mais Anne-Mie n'entendit point ces derniers mots.

– Avant qu'on ne l'emmenât, continua-t-elle en posant sa main frêle sur le bras de Delatour, j'ai couru jusqu'à elle pour lui dire adieu. Les soldats m'ont repoussée rudement, mais j'ai pu tout de même l'embrasser et elle a murmuré quelques mots à mon oreille.

– Lesquels, dis vite, Anne-Mie ?

– « Dites-lui que c'était un serment. Mon père m'avait fait jurer de venger la mort de mon frère », répéta Anne-Mie lentement.

Un serment !...

À présent il comprenait, et comme il plaignait Juliette ! Comme il devinait la souffrance qui avait dû torturer cette âme noble et droite au moment de prendre la fatale détermination ! Si elle s'était rendue coupable de cette trahison, c'était pour accomplir un engagement jugé impérieux, inéluctable, et maintenant que sa conscience réveillée lui en faisait voir le caractère monstrueux, il lui restait pour partage le remords et l'expiation. Car elle avait voulu racheter sa faute, et bientôt elle allait être traduite devant un tribunal qui la condamnerait inévitablement. Quel cauchemar que cette perspective !

Mais ce qui causait à Paul Delatour sa souffrance la plus vive c'était la pensée que, pas un instant, Juliette ne l'avait aimé. Cette blessure effaçait toutes les autres. La trahison de celle qu'il aimait, la ruine de son idéal lui étaient moins douloureuses.

Jamais, jusqu'à cet instant où il sentait qu'il avait irrémédiablement perdu Juliette, il n'avait compris à quel point l'espoir avait pu s'enraciner en lui. Il se rappelait avec quelle ardeur il guettait un regard de ses yeux, une parole de ses lèvres

qui pût lui faire espérer qu'un jour sa déesse inaccessible descendrait sur la terre et répondrait à son amour. Quand, de temps à autre, le charmant visage s'éclairait à sa vue, quand il était accueilli par un sourire à son retour de l'assemblée, alors, sans se l'avouer, il laissait l'espoir grandir en lui et il se mettait à rêver.

Or, tout cela n'était que vaine apparence. Juliette de Marny ne l'aimait pas. Elle ne l'avait jamais aimé. L'aurait-elle trahi sans cela ? Il ne pouvait comprendre les éternelles contradictions dont est fait un cœur de femme. Juliette l'avait sacrifié à ce qu'elle croyait être son devoir, donc elle ne l'aimait pas.

L'acte d'ultime générosité par lequel elle avait tenté de le sauver, il le mettait sur le compte du désir de réparer le crime commis dans un moment d'aberration. Peut-être s'était-elle aussi sacrifiée par pitié pour sa mère et Anne-Mie.

Alors, que lui importait la vie maintenant ? Qu'il réussît ou non à la sauver, Juliette de Marny était perdue pour lui, et il avait bien peu d'espoir de la sauver, mais il ne voulait pas lui devoir l'existence.

Anne-Mie, le voyant plongé dans ses pensées, s'était discrètement retirée. Son bon sens lui disait que le premier soin de Delatour allait être de mettre sa mère à l'abri en lui faisant quitter Paris pendant qu'il en était encore temps. Aussi, sans attendre ses ordres elle se mit immédiatement à ranger dans une malle ses vêtements et ceux de Mme Delatour.

De son âme, toute trace de haine contre Juliette avait disparu. Ce que Delatour ne pouvait comprendre, Anne-Mie l'avait déjà deviné. Émue à la pensée du sacrifice volontaire de Juliette, elle avait senti sa jalousie se fondre et une grande tendresse envahir son cœur pour la femme qu'elle avait regardée d'abord comme une rivale et comme une ennemie.

En ces quelques heures, elle aussi avait appris qu'à Dieu seul appartient la vengeance.

20

Le Cheval-Borgne

Il était tout près de minuit. La chaleur se faisait suffocante dans la salle où des relents de gros tabac, de graillon et d'eau-de-vie flottaient dans l'air enfumé.

Cette pièce, la plus vaste de l'auberge du Cheval-Borgne, servait depuis trois ans de lieu de réunion à un groupe révolutionnaire composé des représentants du sans-culottisme le plus pur.

La maison elle-même était située dans une de ces rues sordides du quartier Saint-Séverin, véritable coupe-gorge bordé de maisons dont les étages en saillie se rejoignaient presque à la hauteur des toits, privant ainsi leurs malheureux habitants d'air, de soleil et de lumière. Le Cheval-Borgne était une des demeures les moins engageantes de cette rue mal famée. Le crépi de la façade se lézardait ; les murs, penchés en avant, semblaient se préparer à l'écroulement final ; les plafonds bas, soutenus par des poutres, étaient noircis par l'âge et la fumée.

Jadis, au temps du Grand Roi, l'auberge du Cheval-Borgne avait été célèbre par ses vastes celliers qui contenaient des vins rares et fameux, et souvent de jeunes et élégants gentilhommes quittaient les salons de bonne compagnie pour venir s'y offrir une joyeuse beuverie.

Il n'en était plus de même en l'an 1793. L'auberge avait perdu son renom de jadis ; dans les sous-sols abandonnés les rats se donnaient libre carrière parmi les vieilles futailles pous-

siéreuses, tandis qu'à l'étage au-dessus se tenaient de louches conciliabules.

C'était le club dit « de la Fraternité » qui tenait ses assises au Cheval-Borgne. À condition qu'un membre de la société témoignât de son civisme, tout patriote avait la liberté d'entrer et de prendre part aux discussions. Le but que poursuivait le club était l'épuration de la République en général, et la suppression sommaire des ennemis du sans-culottisme en particulier. Les moyens employés pour y parvenir étaient principalement la délation, l'espionnage et la dénonciation.

Les amis de la « Fraternité » ne perdaient pas leur temps et pouvaient se vanter d'avoir travaillé puissamment à garnir les prisons. Ils étaient deux ou trois douzaines qui se rencontraient régulièrement au Cheval-Borgne pour tenir conseil. Ils invoquaient sans cesse la liberté et déclamaient contre les tyrans et les oppresseurs du peuple, alors que leur domination se révélait cent fois plus oppressive que celle du tyran le plus exécrable.

C'était pour eux le temple de la liberté, cette salle sombre et humide que n'arrivaient point à aérer de petites fenêtres aux carreaux fendus. Sur le plancher, une épaisse couche de poussière amortissait le bruit des pas. Le mobilier se composait de chaises plus ou moins branlantes et de quelques tables faites avec des planches posées sur des tréteaux. Des tonneaux vides rangés le long du mur servaient de sièges, à l'occasion, lorsque la réunion était nombreuse.

La fumée de tabac et celle des chandelles de suif avaient mis partout une patine d'un gris jaunâtre. Sous le superbe bonnet phrygien d'un vermillon cru qui décorait le mur du fond, une main pieuse et malhabile avait charbonné quelques phrases célèbres de Marat, sous les auspices duquel le club s'était fondé.

Ce soir-là, une dizaine de membres à peine étaient réunis pour chercher quelles nouvelles proies il conviendrait de dépister afin d'en faire l'offrande à madame Guillotine.

Depuis la mort de Marat, Merlin avait pris la direction du club avec son vieil ami Fouquier-Tinville, l'accusateur public au Tribunal révolutionnaire.

Amis, sans doute, – des haines communes les rapprochaient, – mais de ces amis qui se guettent, qui s'épient, et dont chacun travaille dans l'ombre à saper la popularité de l'autre.

Actuellement, Fouquier-Tinville avait l'avantage, car Merlin venait de subir un humiliant échec.

Depuis plusieurs semaines, le conventionnel cherchait le moyen de perdre son collègue Delatour, auquel il ne pouvait pardonner son opposition à la loi des suspects, non plus que sa noble éloquence et son prestige auprès du peuple. Merlin avait discuté plusieurs fois les projets que lui inspirait sa haine avec les affiliés du club de la Fraternité. Rien n'était encore résolu lorsque, d'elle-même, la situation était devenue brusquement intéressante : une dénonciation anonyme avait été déposée contre Delatour, autorisant tous les espoirs.

« Des papiers compromettants… », « une conspiration contre la République… ». Quoi de plus vraisemblable que ce modéré, ce tiède toujours opposé aux mesures énergiques et aux répressions vigoureuses, eût pactisé secrètement avec les ennemis de la Nation ? Lui qui avait voulu sauver la meurtrière Charlotte Corday n'allait-il pas tenter d'arracher à leur supplice la veuve Capet, Manon Roland ou les infâmes girondins ?

Merlin, exultant, avait été chargé de diriger la visite domiciliaire ordonnée par le Comité de sûreté générale pour trouver

les preuves de la trahison de Delatour. Et Merlin était revenu les mains vides…

L’insuccès de son entreprise était mal compensé par une maigre capture, celle d’une aristocrate, maîtresse présumée de Delatour et vraisemblablement sa dénonciatrice. Mais le vrai but était manqué.

Lorsque Merlin eut gagné, ce soir-là, la salle basse et obscure du Cheval-Borgne, il se rendit compte qu’une atmosphère d’hostilité régnait autour de lui.

Fouquier-Tinville, installé sur l’une des rares chaises solides de l’auberge, trônait au milieu de ses partisans. Parmi ceux-ci, les uns portaient la tenue correcte des petits bourgeois de l’ancien régime ; d’autres avaient la mise négligée des sans-culottes : pantalon rayé, carmagnole déboutonnée sur une chemise douteuse, bonnet rouge à cocarde tricolore.

Sur les tables boiteuses, des bouteilles d’eau-de-vie étaient disposées pour permettre aux membres de l’assemblée de réchauffer de temps à autre par une bonne rasade leur ardeur patriotique.

Après avoir grommelé en entrant un bonsoir maussade, Merlin était allé s’asseoir dans le coin le plus éloigné de la salle. Son salut avait été accueilli froidement. Fouquier-Tinville lui-même s’était incliné avec un air moqueur et un regard de mauvais augure. Puis il avait affecté un ton d’ironie condescendante chaque fois qu’il lui adressait la parole.

Ceux qui étaient rassemblés autour de l’accusateur public se rendaient compte que son étoile grandissait et prenaient déjà position de satellites.

Un fort gaillard, espèce de géant que ses larges épaules et ses poings massifs faisaient classer à première vue dans la corporation des charbonniers ou des portefaix, avait roulé un des tonneaux vides contre la table où était Merlin et s'était installé en face du conventionnel.

– Prends garde, citoyen Lenoir, lança Fouquier-Tinville avec un mauvais rire. Le citoyen-député ici présent va peut-être t'arrêter à la place du député Delatour qui vient de lui filer entre les doigts.

– Peuh ! Je n'ai aucune crainte, répliqua Lenoir avec un juron. Le citoyen Merlin est trop aristocrate pour jamais faire de mal à personne. Ses mains sont trop blanches, et quand il s'agit d'affermir la République, il aime mieux laisser la grosse besogne à d'autres. N'est-ce pas, monsieur Merlin ? ajouta le colosse avec un salut railleur et en appuyant sur l'appellation tombée en désuétude à cette époque d'égalité.

– Mon patriotisme est trop notoire, gronda Merlin, pour que je craigne les attaques des jaloux. En ce qui concerne Delatour, on avait prétendu que cette perquisition me fournirait des preuves contre lui. C'était faux. Je n'ai rien trouvé.

Lenoir cracha par terre, croisa ses bras velus sur la table et déclara solennellement :

– Le vrai patriotisme, celui que pratiquent les sans-culottes éprouvés, sait trouver les preuves nécessaires et n'abandonne rien au hasard.

Un chœur de grognements approbateurs accueillit la harangue du colosse.

Encouragé par l'attitude sympathique de la galerie Lenoir laissa libre cours à sa faconde et sembla s'attribuer la direction

du groupe des mécontents que la déconfiture de Merlin paraissait consoler un peu du coup manqué contre Delatour.

– Tu n'es qu'un sot, Merlin, dit Lenoir avec une lenteur significative, si tu ne t'es pas aperçu que cette fille faisait le jeu de Delatour.

Merlin devint blême. Devant le géant hirsute planté en face de lui qui le jugeait avec tant d'assurance, il croyait se voir déjà en présence de ce tribunal impitoyable auquel il destinait lui-même tant d'innocents. Retranché derrière sa table au fond de la salle, il se faisait l'effet d'un accusé à la barre.

– Pourquoi l'aurais-je pensé ? fit-il avec aigreur. Cette fille l'avait dénoncé…

Quelques quolibets méprisants saluèrent cette piètre défense.

– D'après ta loi, citoyen Merlin, commenta ironiquement Fouquier-Tinville, n'est-ce pas un crime contre la République ? Mais il est évident que faire les lois et les appliquer sont deux choses fort différentes !

– Que pouvais-je faire ?

– Écoutez-moi cet innocent ! s'exclama Lenoir en ricanant. Qu'auriez-vous fait, vous patriotes, mes frères ? je vous le demande ; qu'auriez-vous fait à sa place ?

Ayant repoussé du pied le tonneau qui alla rouler plus loin, le colosse s'était dressé de toute sa hauteur. Il dominait Merlin de son mépris ; il dénonçait avec énergie une incapacité qui frisait la trahison.

– Je vous le demande, répéta-t-il, qu'aurait fait un bon patriote, qu'aurions-nous fait nous-mêmes dans la maison d'un homme que tous nous savons prêt à trahir la cause de la République ? Mes amis, le citoyen Merlin a trouvé un morceau de papier brûlé dans une cheminée, il a trouvé un portefeuille déchiré qui avait évidemment contenu des papiers importants, et il vient nous demander ce qu'il pouvait faire ?…

– Sans preuves formelles, on ne peut faire passer en jugement un homme de l'importance de Delatour. La foule se dresserait contre nous pour avoir eu l'audace de porter la main sur sa personne sacro-sainte.

– Sans preuves ? Qui a dit qu'il n'y avait pas de preuves ?

– J'ai trouvé des papiers brûlés et un portefeuille déchiré, c'est vrai. Mais c'était dans la chambre de la femme à qui j'ai fait avouer qu'elle venait de brûler les lettres d'un autre amant et qu'elle avait dénoncé Delatour à seule fin de se débarrasser de lui.

– Laisse-moi te dire, citoyen Merlin, qu'un vrai patriote aurait trouvé ces papiers dans la chambre de Delatour, et non dans une autre, et que parmi les cendres il aurait su découvrir une lettre adressée à la veuve Capet, à Condé, à Pitt, à qui tu voudras… enfin une lettre qui aurait prouvé définitivement et surabondamment que le député Delatour est un traître. Voilà ce qu'aurait fait un serviteur fidèle de la République ; voilà ce que j'aurais fait. Parbleu ! Puisque Delatour est un homme si éminent, puisqu'il faut enfiler des gants pour poser la main sur lui, choisissons alors d'autres armes. Sommes-nous donc des aristos pour hésiter à jouer le rôle du loup contre ce renard rusé ? Citoyen Merlin, es-tu le fils d'un ci-devant comte ou duc pour ne pas oser forger le document qui conduirait un traître à son juste châtiment ? Non, mes amis, la République n'a que faire des chiens bâtards ; elle qualifie de traître tout individu qui, par sa

lâcheté, assure aux ennemis de la Nation l'impunité de leurs crimes.

Un tonnerre d'applaudissements suivit cette péroraison qu'avaient accompagnée une débauche de gestes et un choix d'épithètes énergiques que la plume du chroniqueur ne saurait reproduire. La voix de l'orateur, rude et mordante, avait un fort accent provincial très différent de l'intonation particulière aux Parisiens et dont il eût été difficile de préciser l'origine. L'ardeur qui agitait Lenoir le rendait saisissant à regarder. Dans sa tenue débraillée, il personnifiait la horde abjecte qui poussait vers l'échafaud l'élite de la Nation pour faire place à tous les vices et à toutes les turpitudes.

21

Un orateur de club

Pendant la brillante apostrophe de Lenoir, Fouquier-Tinville avait gardé le silence. C'était maintenant à son tour d'être mécontent. Renversé sur sa chaise, les bras croisés, les sourcils froncés, il regardait sans tendresse l'orateur enthousiaste qui avait si bien accaparé l'attention générale. Fouquier-Tinville ne souffrait qu'une popularité : la sienne.

– Il est toujours facile de parler, citoyen… hem !… citoyen Lenoir, je crois ? Or, tu n'es guère connu ici, citoyen Lenoir, et tu ne nous as pas encore prouvé que tu fusses capable de faire autre chose que des discours.

– Si personne ne parlait, citoyen… Fouquier-Tinville, c'est bien là ton nom ? répliqua Lenoir d'un air moqueur ; si personne ne parlait, rien ne se ferait. Vous êtes tous à blâmer le citoyen Merlin de s'être laissé gruger, – et j'ajoute qu'en cela je suis des vôtres, – mais…

– Parbleu, dis-nous ce que signifie ton « mais », dit Fouquier-Tinville, car le charbonnier s'était interrompu comme pour mieux rassembler ses idées.

Il avait pris place à la table principale et, assis à califourchon sur une chaise, faisait face à l'accusateur public et à ses satellites.

La chandelle de suif qui grésillait derrière lui découpait sa silhouette hardie, sa tête carrée couronnée du bonnet phrygien

et ses épaules puissantes. Ses longues mains, revêtues d'une couche noire, s'agitaient dans l'air d'une manière emphatique, faisant le geste de saisir à la gorge des ennemis invisibles.

– Nous estimons tous que le député Delatour est un traître, n'est-ce pas ? dit-il en s'adressant à toute la société.

– Oui, oui ! fut la réponse unanime.

– Alors aux voix ! Que ceux qui veulent la mort du traître lèvent la main.

Douze mains se dressèrent vers le plafond, tandis que des voix enrouées proféraient :

– Oui, à mort, Delatour ! À mort !

– Bon. Voilà qui est net, prononça posément Lenoir. À présent, il s'agit de voir quelle est la meilleure marche à suivre pour arriver à nos fins.

Merlin, agréablement surpris de voir l'attention générale se détourner de lui, perdait peu à peu son attitude renfrognée. Il finit par s'approcher de la table et se joindre aux autres.

– J'imagine, citoyen Lenoir, dit Fouquier-Tinville qui supportait mal qu'un autre que lui se mît au premier plan, j'imagine que tu es en mesure de fournir la preuve des crimes commis par Delatour ?

– Si je te fournis cette preuve, citoyen Fouquier-Tinville, riposta l'autre, es-tu prêt à faire l'acte d'accusation ?

– C'est mon devoir de magistrat de dénoncer aux juges ceux qui mettent la République en péril.

– Et toi, citoyen Merlin, interrogea Lenoir en se tournant vers le représentant du peuple, feras-tu tout ton possible pour nous aider à purger la Nation de ce traître ?

– Les services que j'ai déjà rendus à la grande cause de la Révolution sont trop connus,…, commença Merlin.

– Parbleu ! on n'en doute pas de tes services, interrompit Lenoir. Mais à l'heure qu'il est, ce n'est pas de la rhétorique qu'il nous faut. Nous savons tous que tu t'es fourvoyé aujourd'hui, et nous savons aussi que la République se désintéresse de ceux qui la servent avec maladresse. Mais tandis que tu es encore un personnage influent, le peuple de France a besoin de toi pour envoyer d'autres traîtres à l'échafaud.

Lenoir parlait lentement en appuyant sur certains mots d'une manière significative afin d'en faire pénétrer tout le sens dans l'esprit de Merlin.

– Que nous proposes-tu donc, citoyen Lenoir ?

Décidément, ce charbonnier sorti de sa province obscure prenait par sa faconde, ses allures décidées et surtout sa haine violente pour Delatour, une place prépondérante dans le petit groupe. Merlin, ébranlé par son récent échec, était prêt à accueillir les suggestions d'un autre. Fouquier-Tinville les attendait avec curiosité. Tous unis dans la même ardeur de destruction sentaient qu'une haine aussi acharnée devait inspirer à Lenoir les meilleurs moyens à employer pour abattre Delatour.

– Que nous proposes-tu ? avait demandé Merlin.

Et chacun attendait avec une attention soutenue ce qui allait suivre.

– Nous sommes tous d'avis, commença Lenoir avec calme, qu'il serait imprudent, sans preuves précises d'amener le citoyen Delatour devant le Tribunal. Ses partisans ne seraient pas longs à se tourner contre ceux qui essayeraient de renverser leur idole. Le citoyen Merlin n'a pas réussi à se procurer les preuves nécessaires. À l'heure qu'il est, Delatour est donc un homme libre, et j'imagine, un homme prudent. D'ici deux jours, il aura décampé de la capitale, sachant bien que s'il y reste assez longtemps pour voir tomber sa popularité, il peut se préparer à faire ses adieux à cette terre.

– Bravo ! bravo ! approuvèrent quelques hommes, tandis que d'autres partaient d'un gros rire.

– En foi de quoi je propose, continua Lenoir après une courte pause, que ce soit le citoyen Delatour lui-même qui fournisse au peuple les preuves de sa trahison envers la République.

Des interrogations avides se croisaient, provoquées par l'étrange proposition du colosse.

– Hein !... Quoi !... Comment !...

– Comment ? Par les moyens les plus simples, répondit Lenoir avec une placidité imperturbable. Un proverbe aimé de nos grand-mères ne dit-il pas que si l'on donne à un homme un bout de corde assez grand, il ne manquera pas de se pendre ! Dans le cas présent, nous en donnerons une bonne longueur à notre aristocratique député, je vous le garantis, pourvu que le représentant du peuple ici présent (d'un signe de tête il désigna Merlin) nous accorde son concours pour la petite comédie que nous allons jouer.

– Bien sûr, bien sûr, fit Merlin très agité. Continue.

– La femme qui a dénoncé Delatour, voilà notre principal atout, reprit Lenoir qui s'échauffait à mesure qu'il exposait ses plans. Elle était sa maîtresse et elle l'a dénoncé : donc elle désirait se débarrasser de lui. Pour quelle raison ? Ce n'est point, comme le suppose le citoyen Merlin, parce que Delatour ne voulait plus d'elle. Non, non ; c'est autre chose. Cette jeune fille avait un autre amant – elle l'a avoué elle-même. C'est pour laisser à l'autre le champ libre qu'elle a voulu faire disparaître Delatour qui la gênait. Il la gênait, donc il l'aimait. Voilà ce qu'il fallait démontrer.

– Et après, qu'est-ce que cela prouve ? s'enquit Fouquier-Tinville d'un ton froid et sarcastique.

– Cela prouve que Delatour, s'il est fou de cette femme, fera n'importe quoi pour la sauver de la guillotine.

– Évidemment.

– Parbleu ! Et alors nous n'avons plus qu'à le laisser faire ; voilà ce que je dis, moi, conclut tranquillement Lenoir. Présentons-lui la corde avec laquelle il se pendra.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il veut dire ? demandèrent deux ou trois hommes qui n'avaient pas encore saisi la signification de ce plan ingénieux.

– Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, citoyens ? Vous croyez que je plaisante ou que je divague ? Eh bien ! écoutez-moi cinq minutes encore. Supposons que nous soyons arrivés au moment où cette femme, – comment s'appelle-t-elle donc ?… ah oui, Juliette Marny, – au moment où Juliette Marny comparaît au Palais de Justice. Le citoyen Fouquier-Tinville, un de nos plus zélés patriotes, lit les charges relevées contre elle : *le mystérieux portefeuille trouvé dans sa chambre, les papiers brûlés en cachette dans sa cheminée…* Si l'acte d'accusation

présente ces pièces à conviction comme les vestiges d'une correspondance coupable avec les ennemis de la République, la condamnation s'ensuit immédiatement, puis l'exécution le jour même. Aucune défense ; aucun répit. L'article IX de la nouvelle loi n'accorde pas d'avocat aux inculpés de trahison politique. Mais, continua le géant avec une lenteur et un calme destinés à faire impression, il n'en est pas de même dans le cas de délits de droit commun, d'offenses contre la moralité publique, ou d'affaires ressortissant du code pénal. Accusez Juliette Marny de trahison, elle sera expédiée en quelques minutes par le Tribunal avec une fournée d'autres traîtres et exécutée deux heures après place de la Révolution avant que Delatour ait rien pu tenter pour la sauver. Par contre, supposez qu'elle soit inculpée d'un délit de droit commun, et toute l'affaire se trouve changée. Voici la fille Marny accusée de mauvaises mœurs avec preuves à l'appui : primo, les lettres brûlées qu'elle avoue être celles d'un amant ; secundo, la dénonciation sans motif qu'elle a faite pour se débarrasser d'un amoureux encombrant. Alors, le président du Tribunal l'autorise à choisir un avocat. Croyez-vous que Delatour, à qui nous ne laisserons pas ignorer le jour du jugement, ne va pas se précipiter pour défendre sa maîtresse avec toute la ferveur de son éloquence ? N'entendez-vous pas à l'avance les accents passionnés de sa plaidoirie ? Moi, je vois la scène d'ici. La voilà donc, la corde, la fameuse corde toute prête à pendre celui dont nous avons décidé la perte. Ce sera l'affaire de notre habile accusateur d'amener l'avocat à se compromettre pour mieux disculper l'accusée, et j'ose dire qu'il saura parfaitement s'acquitter de ce rôle.

Lenoir s'arrêta enfin, à bout de souffle. Il s'épongea le front à plusieurs reprises et avala deux ou trois gorgées d'eau-de-vie pour humecter son palais desséché.

Un chœur enthousiaste accueillit la conclusion de cette longue harangue. Acharnés à détruire tout ce qui les dépassait, ces patriotes adoptaient sans hésitation le plan machiavélique

dont la conception dénotait chez son auteur une connaissance subtile de la nature humaine et des ressorts cachés d'un cœur noble comme celui de Delatour.

Fouquier-Tinville lui-même avait quitté son expression de sèche ironie, et ses joues maigres s'enflammaient à la pensée des magnifiques débats qui se préparaient.

Depuis quelques jours, les séances du Tribunal révolutionnaire n'offraient que peu d'intérêt ; l'on ne jugeait guère que du menu fretin. Mais maintenant, avec ce procès en perspective, il y avait vraiment de quoi reprendre goût au métier. Un beau piège à tendre pour un gibier de choix, – on ne juge pas tous les jours un membre de la Convention ! – le spectacle d'un ennemi qui fait, de lui-même, le premier pas vers l'abîme ; oui, en vérité, la séance promettait d'être intéressante.

Lenoir se taisait à présent, mais tous les autres, excités par la perspective de la victoire, parlaient, buvaient et se grisaient de haine. On eût dit une bande de chacals prêts à déchirer leur proie.

Le conciliabule se prolongea tard dans la nuit. Chacun avait à commenter le plan de Lenoir, à suggérer un détail nouveau.

Lenoir fut le premier à se retirer. Il souhaita une bonne nuit à ses compagnons et s'enfonça dans l'obscurité de la nuit.

Après son départ, il y eut quelques minutes de silence dans la salle sombre où les passions humaines les plus repoussantes se donnaient carrière. Les pas pesants du charbonnier se firent entendre un instant sur le pavé inégal de la rue, puis s'éteignirent peu à peu dans le lointain.

À la fin Fouquier-Tinville reprit la parole :

– Qui donc est ce citoyen ? demanda-t-il au groupe de sans-culottes.

La plupart ne connaissaient pas Lenoir.

Un homme répondit :

– C'est un Flamand, boucher, à Calais, je crois, que Brognard, un bon patriote, a présenté au club l'hiver dernier. Il a l'air de venir souvent à Paris, et, il y a quelques mois, il était même fort assidu à nos réunions. Cependant, c'est la première fois que je le revois depuis la mort de Marat.

Un à un, les membres du club de la Fraternité se levaient, jetaient un bonsoir bref à la compagnie et quittaient le Cheval-Borgne pour regagner leurs logis respectifs.

Fouquier-Tinville resta l'un des derniers. Lui et Merlin paraissaient avoir passé l'éponge sur le différend qui menaçait un moment auparavant de détruire la bonne harmonie entre ces deux vieux camarades. Deux ou trois des membres les plus ardents entouraient encore l'accusateur public et l'auteur de la loi des suspects.

– Qu'est-ce que vous dites de cela ? dit à la fin Fouquier-Tinville d'un ton froid. Ce nommé Lenoir me semble avoir la langue bien pendue, eh ?…

– C'est un homme dangereux, prononça Merlin pendant que les autres approuvaient de la tête.

– Mais son plan est fameux, observa l'un des hommes.

– Aussi nous en servirons-nous, reprit Fouquier-Tinville ; mais après…

Il s'interrompit et tous manifestèrent silencieusement leur approbation.

– Oui, reprit-il, Merlin a raison, c'est un homme dangereux. Nous le laisserons tranquille pendant ces deux jours, mais après…

Et il passa sa main sur son cou en un geste significatif.

Une expression mauvaise se lisait sur sa figure – le rictus d'un monstre jaloux, féroce et avide de sang. Le rire des autres manifestait un hideux contentement. Merlin grogna une aigre approbation. Il n'avait aucune raison d'apprécier le grand Flamand qui avait élevé contre lui sa voix rauque.

Alors, les complices, satisfaits du travail de la nuit, se dispersèrent dans les ténèbres.

22

Recherches

Peu après son retour, rue des Cordeliers, Delatour était ressorti pour se mettre à la recherche de son ami, Sir Percy Blakeney. L'ayant trouvé dans son hôtellerie de la rue de l'Arbre-sec, tous deux avaient arrêté ensemble les dispositions finales pour éloigner de Paris au plus vite Mme Delatour et Anne-Mie.

Malgré son optimisme naturel, Delatour n'avait pas attendu jusque-là pour se préoccuper de leur sécurité. En voyant le despotisme de la Terreur s'installer en maître sur tout le pays, il avait prévu le cas où sa mère et sa cousine seraient obligées de chercher refuge hors de France. Depuis plusieurs mois déjà, au temps où il jouissait de la faveur et de la confiance générales, il avait pris soin de réunir les passeports indispensables et de prendre avec Sir Percy les dispositions capables d'assurer leur passage en Angleterre. Il ne restait plus qu'à mettre ces mesures à exécution sans tarder.

Le lendemain même de la visite domiciliaire, dès la pointe du jour, Mme Delatour et sa jeune parente quittaient la rue des Cordeliers. Elles étaient censées aller rendre visite à une cousine malade, en province, et n'emportaient que peu de bagages dans leur grande berline de voyage. Malgré la sérénité qu'affectait Paul Delatour, les adieux avaient été pénibles, et c'est le cœur plein d'angoisse que Mme Delatour se sépara de son fils. Quand leur serait-il donné de se revoir ?

La mère du citoyen Delatour, représentant du peuple, pouvait voyager sans crainte d'être molestée, et la sortie de Paris

s'opéra facilement. La voiture prit la route de Rouen où Mme Delatour et Anne-Mie devaient retrouver deux des plus habiles lieutenants du Mouron Rouge, qui étaient chargés de les escorter jusqu'à la côte et de les embarquer à bord du *Day Dream*.

De ce côté, Delatour était donc libre de toute préoccupation. Restait la vieille Gertrude.

L'arrestation de sa jeune maîtresse avait rendu la malheureuse femme presque folle de désespoir. Delatour lui avait offert de partir avec sa mère et sa cousine, mais naturellement, rien n'avait pu la décider à quitter Paris sans Juliette.

– Si mon cher agneau doit périr, répétait-elle au milieu de ses larmes, je n'ai plus de raison de vivre et les monstres peuvent m'emmener aussi. Mais si mon enfant chérie doit être remise en liberté, il faut qu'elle me retrouve près d'elle. Que feraitelle sans moi dans cet affreux Paris ? Nous n'avons jamais été séparées l'une de l'autre. Qui lui préparerait ses repas et repasserait ses fichus, je vous le demande ?

La raison et le bon sens étaient naturellement impuissants devant ce dévouement naïf et sublime. Qui aurait eu le cœur de dire à la pauvre femme que la Terreur, telle un dogue féroce, desserrait rarement ses mâchoires une fois qu'elle les avait refermées sur une victime.

Tout ce que Delatour put faire pour Gertrude fut de la conduire à son ancienne demeure de la rue des Petits-Champs et de lui remettre une généreuse somme d'argent capable d'assurer ses besoins pendant longtemps. Obscure et insignifiante, elle ne courait guère de risques d'être inquiétée dans sa retraite.

En retrouvant son cadre familier, la digne créature se rasséréna un peu. Elle se mit aussitôt à ranger et frotter le petit intérieur en se berçant de l'illusion qu'elle préparait l'humble logis pour le retour prochain de sa jeune maîtresse.

Enfin, Delatour pouvait se consacrer à la tâche qui pour lui primait tout : retrouver Juliette.

Fort du prestige que lui conférait son titre de député, il comptait que la recherche serait relativement facile.

Il commença par se rendre au Palais de Justice dans l'espoir d'être admis à consulter la liste des détenus mis en état d'arrestation dans les différentes sections de Paris au cours de la journée précédente. Mais, soit que la consigne fût devenue plus sévère, soit que la liste de la veille n'eût réellement point été remise au Palais de Justice ainsi qu'un greffier l'en assura, Delatour ne put rien apprendre. Quelques mots de ce sous-ordre lui avaient d'ailleurs donné à entendre que ces listes étaient incomplètes, qu'elles fournissaient souvent des indications erronées quant au lieu de détention des citoyens arrêtés, et que le plus sûr moyen de retrouver la piste d'un détenu était de consulter les livres d'écrou de chaque prison.

La tâche se faisait plus ardue. Paris, alors, était riche en prisons, maisons de détention ou maisons nationales de sûreté, et c'était par milliers que les malheureux entassés derrière leurs lourdes portes verrouillées attendaient d'être traduits devant le Tribunal. Dans laquelle de ces geôles Juliette avait-elle été enfermée ?

La première chose à faire était de s'assurer que la jeune fille ne se trouvait pas à la Conciergerie. En général, c'était là qu'étaient écroués les prévenus que le Tribunal voulait juger sans tarder.

Delatour eut un serrement de cœur lorsqu'il descendit de la cour de Mai dans la petite cour en contrebas dominée par des murailles grises, qui donnait accès à la sinistre prison. Le concierge Richard ne se trouvant point dans la salle d'entrée, Delatour, dirigé par un guichetier, partit à sa recherche à travers un dédale de petites pièces, de couloirs, de passages à demi souterrains barrés de loin en loin par des grilles, à peine éclairés par un jour sépulcral.

Dans une des premières salles, il vit un spectacle qui le fit frémir : deux hommes, évidemment les condamnés du matin, étaient entre les mains des valets de Sanson qui manœuvraient silencieusement de grands ciseaux pour leur couper les cheveux et tailler le col de leur habit.

Détournant les yeux de ce lugubre spectacle, il pénétra dans le parloir clos de grilles où s'entendaient les conversations animées et les rires de quelques détenus et de leurs visiteurs. Les prisonniers vivaient à l'ombre de la mort sans paraître s'occuper d'elle. Tous ceux qui passaient à la Conciergerie – rares étaient ceux qui y séjournaient, plus rares encore ceux qui en sortaient libres – avaient à cœur de ne manifester ni crainte ni émotion amollissante. Ensemble, ils soupaient, riaient, chantaient, plaisantaient ; puis le lendemain apprenaient que leurs compagnons de la veille étaient partis au supplice en leur envoyant leurs compliments.

Delatour vit en passant jusqu'où pouvait aller ce sang-froid déconcertant en présence de la mort si proche et cette gaieté incompréhensible que des témoins ont qualifiée de féroce.

Dans une galerie, quelques prisonniers et prisonnières s'étaient réunis pour jouer la scène dont quelque jour, ils seraient eux-mêmes les véritables acteurs. L'un d'eux était censé représenter Sanson et se tenait à côté de la machine de mort figurée par deux chaises posées l'une sur l'autre. Tour à tour,

des dames de haute noblesse, des filles de ducs et de comtes, les cheveux relevés et massés au sommet de la tête, venaient s'agenouiller devant ce semblant de guillotine et introduire leur cou blanc entre les barreaux tandis que de jeunes gentilshommes adressaient des discours à une foule imaginaire. Il régnait là une gaieté bruyante, des rires fusaient, des mots d'esprit jaillissaient…

Delatour frissonna… Dieu soit loué, il ne voyait pas Juliette parmi les acteurs de cette effroyable comédie.

Un peu plus loin, dans la cour des femmes, un spectacle tout autre s'offrit à son regard. Quelques détenues vêtues avec dignité et même une certaine recherche, respiraient l'air tiède automnal. Les unes, réunies autour de la fontaine, lavaient un fichu, un bonnet, ou quelque objet de lingerie ; d'autres se promenaient par petits groupes et s'entretenaient d'un air grave et paisible ; l'une d'elles tenait à la main un livre de prières usé qu'elle venait de fermer, sa lecture terminée. Celles-là aussi se préparaient à la mort, mais d'une autre façon.

Enfin, on trouva Richard. À la question posée par Delatour, il répondit de l'air d'un fonctionnaire qui connaît à fond son affaire :

– La citoyenne Marny ? Inconnue. D'ailleurs, depuis deux jours, je n'ai reçu ici que des hommes.

Inconnue… Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Delatour. Juliette n'était pas à la Conciergerie ; elle n'était pas dans cette antichambre de la mort.

Où aller maintenant ? Il se dirigea vers la prison la plus proche, la Force. Là, le concierge fut aussi formel :

– Point de citoyenne Marny ici.

À l'Abbaye, même réponse ; aux Carmes également.

Delatour continua sa revue par le Luxembourg avec un léger espoir que c'était à cette prison, la plus proche de la rue des Cordeliers, que Merlin avait fait conduire Juliette.

Mais, là encore, nouvelle déconvenue : le concierge Benoît parcourut du regard la dernière page de son livre d'écrou et Delatour entendit encore une fois la phrase fatidique :

– Juliette de Marny ? Inconnue.

Mais dans la façon dont Benoît l'avait prononcée, une oreille attentive pouvait percevoir un soupçon d'hésitation. Mis en éveil, Delatour demanda :

– M'autorises-tu, citoyen-concierge, à visiter ton établissement que j'ai le désir de connaître ?

– Parfaitement, citoyen-député, répondit Benoît avec empressement. Ton titre de représentant du peuple t'en donne le droit.

Delatour passa de longs moments à parcourir en tous sens l'ancien palais. Il suivit de vastes galeries, monta de grands escaliers de pierre, parcourut d'interminables corridors sur lesquels donnaient les pièces occupées par les détenus, jetant à droite et à gauche des regards rapides sur ceux qu'ils rencontraient.

Certes, la recherche était malaisée, étant donné l'animation qui régnait de tous côtés. Les nombreux ci-devant que la loi des suspects venait de jeter là se réunissaient par petits groupes pour échanger les nouvelles, vraies ou fausses, introduites du dehors par les fournisseurs. Des perruquiers, des tailleurs

d'habits, des commissionnaires allaient et venaient, ainsi que les domestiques des détenus, autorisés à apporter à leurs maîtres des objets de mobilier ou de literie.

Dans la grande galerie, des jeunes gens à qui manquaient les exercices de plein air et les longues chevauchées jouaient au ballon pour se détendre.

Delatour avait beau regarder, nulle part il n'aperçut les boucles blondes et la silhouette élancée qu'il cherchait. Après avoir parcouru l'immense palais, il ressortit découragé, sans deviner que là-haut, sous les combles, dans une aile écartée, une petite chambre renfermait sa bien-aimée.

Ne s'avouant pas encore vaincu, il se rendit du Luxembourg à Port-Royal, de Port-Royal au collège Duplessis, à Sainte-Pélagie, à Saint-Lazare, pour recevoir partout la même réponse négative.

Désespéré, il entendit sonner le couvre-feu. À cette heure tardive, l'accès des prisons n'était plus possible. Il comprit qu'il ne pouvait pousser plus loin ce soir-là son infructueuse enquête. Mais la pensée de rentrer dans sa demeure déserte pour y chercher un repos impossible lui était odieuse. Aussi erra-t-il longtemps dans les rues sombres et tortueuses du centre de Paris. Il ressentait une extrême lassitude et une détresse infinie. Une seule chose l'aidait à garder la lucidité de sa pensée et l'activité de son esprit ; l'espoir de sauver Juliette. La lune éclairait d'un rayon pâle les rives de la Seine qu'il longeait maintenant lorsque, soudain, il sentit une main se poser sur son bras.

– Venez donc jusqu'à mon taudis, mon cher, dit à son oreille une voix sympathique et traînante tandis qu'une étreinte affectueuse semblait vouloir l'arracher à la contemplation du fleuve sombre et maussade. C'est un sale trou, mais au moins nous pourrons y causer en paix.

Delatour, tiré de ses méditations, leva les yeux et reconnut Sir Percy Blakeney. Grand, élégant, de bonne mine, celui-ci, par sa simple présence, parut dissiper l'atmosphère morbide qui pesait sur son ami.

Delatour suivit docilement Sir Percy, par un dédale de petites rues du vieux quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, jusqu'à la rue de l'Arbre-Sec, devant la porte largement ouverte d'une petite hôtellerie.

– Le patron n'a rien à craindre des larrons et des voleurs, expliqua Blakeney comme il faisait franchir à son ami le seuil étroit et le précédait dans l'escalier branlant. Il laisse la porte ouverte à tout venant, mais l'intérieur de la maison est si peu engageant que personne n'est tenté d'entrer.

– Je me demande pourquoi vous tenez à vous loger ici, remarqua Delatour avec un sourire fugitif en pénétrant dans une petite chambre du premier étage, tandis qu'il comparait l'élégance raffinée de son ami avec la malpropreté de son indésirable entourage.

Sir Percy carra sa vaste personne dans les profondeurs d'un vieux fauteuil vermoulu, étendit ses longues jambes devant lui et répondit tranquillement :

– Je n'attends pour quitter ce damné trou que le moment où je pourrai vous faire sortir de cette ville d'assassins.

Delatour secoua la tête :

– Alors, vous ferez mieux de retourner tout de suite en Angleterre, car je ne quitterai point Paris maintenant.

– Tout au moins sans Juliette de Marny, dirons-nous, rectifia Sir Percy avec placidité.

– Je crains bien qu'elle ne soit hors de notre portée, dit Delatour d'un air sombre.

– Vous savez qu'elle est au Luxembourg ? demanda soudain Sir Percy.

Une lueur brilla dans les yeux de Delatour :

– En êtes-vous sûr ? Je le supposais, d'après la façon dont le concierge m'avait répondu, mais j'ai eu beau parcourir tout le bâtiment, je ne l'ai point vue.

– Vous ignorez alors qu'elle doit être jugée demain ?

– Ils ne l'auront pas fait languir longtemps, remarqua Delatour amèrement. Cela ne m'étonne pas.

– Que vous proposez-vous de faire ? :

– La défendre jusqu'à mon dernier souffle.

– Vous l'aimez donc toujours ?

– Toujours.

Le regard, l'accent, la détresse infinie d'une passion sans espoir contenue dans ce seul mot apprirent à Blakeney ce qu'il voulait savoir.

– Elle vous a trahi, cependant, insinua-t-il.

– Et pour expier cette faute, – commise pour remplir un serment fait à son père, – elle est prête à donner sa vie.

– Et vous, vous êtes prêt à lui pardonner ?

– Comprendre, c'est pardonner, répliqua simplement Delatour ; et je l'aime.

– Votre ange du ciel…, fit Sir Percy avec un léger sourire.

– Non, la femme que j'aime avec toutes ses faiblesses, toutes ses fautes. Pour la conquérir, je donnerais mon âme ; pour la sauver, je donnerais ma vie.

– Et elle ?

– Elle ?… Elle ne m'aime pas. Autrement, m'aurait-elle dénoncé ?

Il s'accouda à la table et ensevelit sa tête dans ses mains. Même à un ami il ne voulait pas montrer combien il souffrait, combien était profonde la blessure de son cœur.

Sir Percy garda le silence. Un sourire singulier se jouait au coin de sa bouche expressive. Dans son esprit se dressait l'image de la jolie Marguerite Blakeney qui l'aimait d'un amour si ardent et qui, cependant, avait failli le perdre. Delatour apprendrait, lui aussi, à connaître les contradictions qui se livrent un perpétuel combat dans les replis secrets du cœur féminin.

Il fit un mouvement comme s'il allait parler, communiquer quelque chose d'important à son ami, mais il se ravisa, et secoua ses épaules avec l'air de dire : « Laissons faire le temps et les circonstances. »

Quand Paul Delatour releva la tête, Sir Percy était assis tranquillement dans son fauteuil, le visage dépourvu de toute expression.

– À présent que vous savez combien je l'aime, mon ami, reprit Delatour dès qu'il fut maître de son émotion, voulez-vous la prendre sous votre protection, une fois qu'ils m'auront condamné, et la sauver en souvenir de l'amitié fidèle qui nous a toujours unis ?

Un sourire étrange et énigmatique éclaira la physionomie de Sir Percy.

– La sauver… Nous attribuez-vous, à moi et à ma ligue, un pouvoir surnaturel ?

– À vous, oui, je crois ! répondit Delatour avec gravité.

Une fois de plus Sir Percy parut sur le point de révéler quelque chose à son ami ; une fois de plus il se contint. Le Mouron Rouge n'était pas un être impulsif, mais un homme d'action clairvoyant et rempli de prudence. Delatour, avec ses yeux brillants et ses mouvements fiévreux, ne lui paraissait pas être dans un état propice pour recevoir la confidence de plans dont le succès ne tenait qu'à un fil.

C'est pourquoi Sir Percy se contenta de sourire et de dire paisiblement :

– Eh bien ! je ferai de mon mieux !

23

Au Palais de Justice

Au Tribunal, la journée avait été particulièrement remplie. Trente-cinq prévenus tirés des différentes prisons de Paris avaient été jugés en l'espace de sept heures – une moyenne de cinq par heure. Douze minutes pour envoyer une créature humaine pleine de vie et de santé résoudre la grande énigme de l'au-delà !

L'accusateur public, le citoyen Fouquier-Tinville, s'était en quelque sorte surpassé. Il paraissait infatigable.

Les trente-cinq accusés étaient inculpés de trahison envers la République ou entente coupable avec ses ennemis, et tous avaient vu produire, devant le jury, des preuves accablantes de leurs forfaits. C'était tantôt des lettres adressées à un parent ou à un émigré qui avaient été saisies à la frontière, tantôt des paroles rapportées par la délation : un jugement sévère sur le gouvernement terroriste ou une expression d'horreur à la vue des massacres légaux effectués place de la Révolution. Tout cela constituait des preuves irréfutables de trahison. Ou bien encore c'était une paire de pistolets, une antique épée familiale découverte chez un paisible citoyen qui témoignait, sans doute possible, des dispositions hostiles et belliqueuses dudit citoyen à l'égard du régime existant.

Ah ! des preuves de ce genre se trouvaient à foison !

Sur les trente-cinq accusations, Fouquier-Tinville avait réussi à obtenir trente condamnations. Aussi entendait-il ses amis

déclarer que tout l'honneur du jour lui revenait. Était-ce la tiédeur de la température ou l'ardeur qu'il venait de déployer dans ses fonctions qui faisait perler la sueur sur son front grêlé ? Toujours est-il qu'à la fin de la séance il retira son vaste chapeau orné de plumes noires pour s'éponger le front, puis il se leva, rangea avec un soin méticuleux les objets disposés sur sa table et sortit du prétoire pour aller réparer ses forces durant cet instant de répit.

Le travail du jour, en effet, n'était pas encore terminé.

Lorsque le Tribunal rentra en séance, la lumière commençait à baisser et les ombres du soir envahissaient la vaste salle dite « Salle de la Liberté », où allait de nouveau s'exercer la justice du peuple.

Les juges reprirent place sur l'estrade élevée au fond du prétoire sous la protection de Brutus, Marat et Lepelletier de Saint-Fargeau, dont les bustes dressés contre le mur formaient trois taches blanches dans la pénombre.

Le président Hermann, encadré par les juges, comme eux vêtu de noir et le chapeau empanaché de plumets tricolores, s'assit à la table centrale d'où il allait diriger les débats. Il avait l'air rogue d'un homme surchargé de besogne et qui souhaite en finir rapidement après une journée fatigante.

Par contre, Fouquier-Tinville, déjà installé à son bureau, en avant de l'estrade, paraissait parfaitement frais et dispos et prêt à siéger tant qu'il faudrait pour confondre les ennemis de la Nation. Il s'occupait à mettre en ordre et à classer ses dossiers, tandis qu'à une autre table deux greffiers, absorbés dans leur travail, écrivaient les comptes rendus judiciaires destinés à être publiés dans le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire*.

À la gauche du président, les jurés étaient assis sur des bancs disposés le long des fenêtres. À sa droite, et faisant face au jury, de hauts gradins vides attendaient les accusés.

Sur chaque bureau crépitait une chandelle de suif, et les flammes dansantes projetaient des reflets fantastiques sur les bustes de pierre blanche qui semblaient présider les débats.

Le silence régnait, et l'on n'entendait que le grincement des plumes d'oie sur le papier.

Cependant, l'heure s'avançait, voici quelques silhouettes qui apparaissaient dans la partie de la salle réservée au public. Au premier rang, séparé seulement du prétoire par une balustrade, est le banc réservé aux députés désireux d'assister aux audiences du Tribunal révolutionnaire. Déjà Merlin s'y est installé, tout au bout à gauche. À côté de lui se trouve Billaud-Varennes, le teint jaune et l'air sombre. Un peu plus tard arrivera Robespierre dont le temps est tellement partagé entre la Convention, les jacobins et le Comité de salut public qu'il assiste rarement aux séances du Tribunal. Il se contente d'y envoyer ses amis et ses ennemis, les uns comme jurés, les autres comme accusés… D'autres figures connues sont là également, mais difficiles à distinguer dans l'obscurité grandissante. Mais les quinquets s'allument un à un et l'on reconnaît maintenant le député Delatour à l'autre extrémité du banc des représentants du peuple. La lumière d'une lampe tombe sur sa tête brune et éclaire sa physionomie fière où, sous les sourcils droits, les yeux ardents brillent d'un feu sombre.

Le président agite sa sonnette. Une porte s'ouvre et le public fait bruyamment irruption.

Quel public, juste ciel ! À part quelques curieux d'occasion, l'assistance est composée principalement par l'écume de la population parisienne. Le seul aspect de ces figures farouches,

coiffées de bonnets rouges, suffit à inspirer l'effroi. Il y a là d'anciens repris de justice, des massacreurs de Septembre, des voleuses, des femmes du ruisseau, et aussi de malheureuses créatures aigries par le besoin et la misère, égarées par le tourbillon de folie qui passe sur la France.

Ce n'est pas seulement la curiosité, la haine, la joie malsaine du spectacle qui les attire sur les bancs du tribunal révolutionnaire. Non, cette racaille est à la solde des agitateurs. Elle gagne consciencieusement son argent à passer des tribunes de la Convention au Palais de Justice, du Palais de Justice à la place de la Révolution, remplissant partout son rôle qui consiste à épouvanter les honnêtes gens et à faire croire que le régime de la Terreur est soutenu par des légions de partisans. Pour l'instant, ils attendent l'ouverture de la séance en promenant leurs regards sur les magistrats empanachés, les secrétaires à la plume infatigable, les membres du jury qui savourent la joie de gagner dix-huit francs par jour à écouter les discours et envoyer des inconnus à l'échafaud.

Soudain, une fillette, petit être chétif qu'on n'a pas eu honte d'amener à un tel spectacle, aperçoit Delatour au banc des députés et s'écrie, en le montrant du doigt :

– Tiens ! Voilà le citoyen de l'hôpital !

C'est une pauvre petite fille qui a été soignée dans l'hospice offert par Delatour à la Nation et qui se rappelle l'avoir vu plusieurs fois, distribuant des gâteaux et des bonbons aux petits êtres souffrants dont sa générosité soulageait un peu la misère.

Ceux qui entourent l'enfant suivent la direction de son doigt et de son regard, et, pendant une courte seconde, l'expression de ces figures marquées par le vice s'adoucit à la vue de l'homme qui s'est montré compatissant pour les malheureux et dont l'éloquence les a si souvent enflammés. Parmi les

femmes, un murmure s'élève, expression d'un bon sentiment que, peut-être, l'ange de la justice divine recueille avec joie.

Fouquier-Tinville dissimule un ricanement et le président Hermann agite de nouveau sa sonnette avec impatience.

– Amenez les accusés, commande-t-il d'une voix de stentor.

Ici, un mouvement de satisfaction se dessine parmi la foule. Et l'ange de Dieu doit se voiler la face de ses ailes.

24

Juliette devant le tribunal

Tout le récit du jugement est consigné à la date du 6 Vendémiaire, an II, dans le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire* que chacun peut consulter aux archives de la Bibliothèque nationale.

Un par un, les accusés avaient été amenés par deux gendarmes jusqu'aux gradins élevés d'où ils étaient visibles de toute l'assistance, et ils avaient écouté la lecture de l'acte d'accusation dressé contre eux par Fouquier-Tinville.

C'étaient des charges bénignes pour la plupart, larcins, fraudes, abus de confiance. Un homme, pourtant un voleur de grands chemins, était traduit pour meurtre dans une affaire de brigandage. Celui-ci fut condamné à mort, les autres envoyés pêle-mêle aux galères, le faussaire avec le maraudeur, l'incendiaire avec le caissier infidèle. Trois femmes qui allaient être enfermées au pénitencier de la Salpêtrière sortirent de la salle en protestant très haut de leur innocence, poursuivies par les plaisanteries grossières des spectateurs.

Puis le silence se fit : la dernière accusée venait d'être introduite, vêtue d'une toilette grise très simple, complétée par un fichu de mousseline blanche croisé sur la poitrine, la tête couverte d'un bonnet blanc, sous lequel on apercevait les boucles dorées de son admirable chevelure. Juliette de Marny était calme, et si son visage ovale, au charme un peu enfantin, était très pâle, on n'y lisait cependant ni trouble, ni appréhension.

Elle semblait indifférente à ce qui l'entourait, indifférente aux centaines d'yeux braqués sur elle et monta d'un pas ferme sur la plate-forme du prétoire sans regarder autour d'elle. C'est pourquoi elle ne vit pas Delatour.

Un sentiment de souffrance, si vif qu'il touchait à la douleur physique, saisit ce dernier, quand il entendit le président interroger d'une voix forte :

– Accusée, vos noms, prénoms et qualités.

Depuis le matin, il attendait cette minute terrible, oubliant sa propre détresse dans la pensée de ce que Juliette allait souffrir lorsque, pour la première fois, elle comprendrait l'infamie de la charge déposée contre elle.

Pourtant, si l'on considérait ses chances de salut, il valait mieux pour elle qu'il en fût ainsi. Traduite devant le Tribunal sous l'inculpation de conspiration contre la République, elle aurait pu être jugée, condamnée et exécutée avant que lui-même eût pu faire la moindre tentative pour intervenir en sa faveur. De cette façon, au contraire, la loi lui permettait d'avoir un défenseur.

Un amour immense, irrésistible, remplissait en cet instant l'âme de Delatour pour celle qui lui avait fait tant de mal, mais qui essayait si noblement de le sauver. Tout son être se tendait vers elle avec une ardeur douloureuse. Elle n'était plus à ses yeux la sainte qu'on vénère à distance et sa beauté le faisait frémir du désir passionné et presque voluptueux d'offrir sa vie pour elle.

Juliette avait répondu d'une voix ferme au président et l'accusateur public prit la parole.

L'acte d'accusation de Juliette de Marny est devenu document historique. Lu le 6 Vendémiaire, à 7 heures du soir, par Fouquier-Tinville, *il fut écouté par l'accusée,* nous rapporte le *Bulletin, avec un calme parfait et sous les dehors de l'indifférence.*

Delatour, lui aussi, entendit la lecture de l'infâme document avec toute l'impassibilité extérieure que sa force de volonté lui permettait de faire paraître. S'il n'avait écouté que son indignation, il aurait bondi sur Fouquier-Tinville pour lui faire rentrer dans la gorge ses paroles mensongères. Mais, dans l'intérêt même de Juliette, il fallait agir sans passion, selon les formes de la procédure. C'est pourquoi il écouta sans un mouvement la lecture du réquisitoire.

– Juliette de Marny, vous êtes accusée d'avoir, par une dénonciation fausse et malveillante, calomnié la personne d'un représentant du peuple. Par cet acte malicieux vous avez amené le Comité de salut public à déposer une charge de trahison contre ledit représentant du peuple, et ordonner une visite domiciliaire de sa maison, faisant ainsi perdre aux membres du gouvernement et à leurs subalternes un temps précieux appartenant au service de la République, et ceci vous l'avez fait, non par interprétation erronée de votre devoir envers la Nation, mais par esprit de libertinage, afin de vous débarrasser de l'homme qui avait à cœur votre propre intérêt et voulait vous soustraire à une vie de débauche devenue un scandale public.

« Juliette Marny, vous êtes traduite devant cette cour de justice pour répondre à la double accusation de diffamation et de corruption des mœurs ; en preuve de quoi, je place devant le jury l'aveu que vous avez fait vous-même, lors de votre arrestation : 1° que votre dénonciation était fausse et sans fondement ; 2° que plus d'un citoyen avait été entraîné par vous dans la voie de l'immoralité, ce dont fait foi la coupable correspondance que vous avez vainement tenté d'anéantir.

« Au nom du peuple de France dont je suis l'interprète, je demande que vous soyez conduite place de la Révolution, vêtue d'une robe blanche, souillée, emblème de votre impureté, pour y être publiquement marquée au fer par le citoyen Sanson, exécuteur des hautes œuvres ; après quoi vous serez menée à la prison de la Salpêtrière et y resterez à la disposition du Comité de salut public.

« Et maintenant, Juliette Marny, que vous avez entendu l'accusation portée contre vous et la sentence à laquelle je réclame que vous soyez soumise, avez-vous quelque chose à dire ?

Les quolibets, les injures et les imprécations saluèrent la fin de la lecture du réquisitoire.

Le fait de voir cette jeune fille d'une beauté si fine et presque éthérée, éclaboussée de la boue la plus vile, mettait en joie la foule des sans-culottes et des tricoteuses qui composaient l'assistance. Les femmes hurlèrent leur approbation et les hommes montrèrent par leurs jurons sonores combien ils appréciaient l'éloquence de Fouquier-Tinville.

Quant à Delatour, le supplice qu'il endurait dépassait toutes les tortures que les démons réservent aux damnés. Ses muscles se crispaient dans l'effort désespéré qu'il était obligé de faire pour se maîtriser et il enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains afin d'étouffer sous la douleur physique la souffrance de son esprit. Il crut sentir vaciller sa raison. Certainement il allait devenir fou s'il entendait un mot de plus de cette infamie. Les huées et les hurlements de l'assistance retentissaient à son oreille comme des cris de réprouvés montant du fond de l'enfer. Une haine immense lui gonfla le cœur pour cette hideuse Révolution, pour le peuple qu'elle prétendait libérer et qu'elle ne faisait qu'avilir. Toute la pitié qu'il ressentait naguère pour la masse, son amour de l'humanité et son dévouement en-

vers les malheureux avaient disparu pour faire place à un désir sauvage, désordonné, de voir toutes ces brutes souffrir mille tortures et mille morts. Certes, en cet instant, la passion de haine qui possédait son âme pouvait s'égaler à la leur.

Juliette, pendant ce temps, était restée impassible. Elle avait compris l'accusation ainsi que l'odieuse sentence, car ses joues blanches étaient devenues peu à peu d'une pâleur de cendre, mais pas un instant elle n'abandonna l'attitude fière et distante qui semblait l'isoler de l'assistance. Pas une fois elle ne tourna la tête vers le peuple qui l'insultait. Le *Bulletin du Tribunal* nous dit qu'elle prit son mouchoir et essuya la sueur qui perlait sur son front, La température de la salle était devenue suffocante. L'air chaud faisait vaciller la flamme des chandelles de suif qui projetait sur le visage du président et des greffiers des reflets jaunâtres.

La lampe à huile placée au-dessus de la tête de l'accusée se mit à fumer : une fumée noire s'échappa du verre qui se fendit avec un bruit sec. Cette diversion amena un instant de silence dont le président profita pour répéter la question de l'accusateur public :

– Vous avez entendu la charge déposée contre vous. Accusée, qu'avez-vous à répondre ?

La fumée noire de la lampe retombait en petits flocons charbonneux. Avec calme, Juliette de Marny, du bout de ses doigts minces, secoua un fumeron qui s'était posé sur sa manche, puis elle répondit :

– Non. Je n'ai rien à dire.

– Avez-vous confié à un avocat le soin de votre défense ainsi que la loi vous y autorise ?

Déjà Juliette ouvrait la bouche pour répondre négativement. Mais l'heure de Delatour avait enfin sonné.

Dans l'attente de cet instant, il avait souffert et rongé son frein en silence durant les deux mortelles journées qui s'étaient écoulées depuis l'arrestation de Juliette.

D'un bond il fut sur ses pieds et il se dressa devant le Tribunal dans l'attitude résolue qui lui était habituelle.

– La citoyenne Juliette Marny m'a confié le soin de sa défense, dit-il avant que Juliette eût pu répondre. Je suis prêt à réfuter les charges alléguées contre elle et je réclame l'acquittement pour l'accusée.

25

Le plaidoyer de Paul Delatour

Un tonnerre d'applaudissements salua cette déclaration. Des cris de : « Hardi ! Vas-y, Delatour ! » partirent des bancs où se pressait l'assistance. Tous, hommes et femmes, lassés par la monotonie des jugements précédents, se réjouissaient du tour imprévu que prenaient les débats.

Si Delatour s'en mêlait, l'affaire allait devenir intéressante. Voilà un citoyen qui savait parler ! Et chacun se cala sur son siège avec la perspective de passer un agréable quart d'heure.

Les députés présents, que la chaleur et la longueur de la séance commençaient à endormir, sortirent de leur torpeur et se penchèrent pour considérer leur collègue avec curiosité. Un sourire se dessinait sur les lèvres minces de Robespierre dont le regard cherchait Merlin pour voir l'impression que lui causait cette scène. L'aversion de Merlin pour Delatour n'était un mystère pour personne et Robespierre nota avec amusement la lueur de triomphe qui brillait dans ses yeux.

Assis tout au fond de la salle, le citoyen Lenoir, l'organisateur de ce spectacle passionnant, contemplait avec une évidente satisfaction la scène qu'il avait annoncée d'avance aux membres du club de la Fraternité.

Merlin, de ses yeux perçants, avait essayé à plusieurs reprises de distinguer, parmi la foule des spectateurs, la vaste personne et la tête massive du boucher flamand, mais l'obscurité régnait dans la partie de la salle réservée au public. Par contre,

la lumière du prétoire éclairait en plein le brun visage de Delatour et le regard ardent qu'il fixait sur l'infâme accusateur de Juliette.

De la jeune fille, le public ne s'occupait plus, tout l'intérêt s'étant concentré sur Delatour, et personne ne remarqua la vive rougeur qui avait envahi ses joues pâles dès les premières paroles de son défenseur.

Fouquier-Tinville attendit un instant que l'agitation se fût apaisée. L'intérêt de ce qui allait suivre ramena bientôt le silence dans la salle.

Fouquier-Tinville reprit alors :

– Eh bien ! citoyen Delatour, qu'as-tu à dire pour la défense de l'accusée ?

– Je déclare, répondit Delatour d'une voix forte, qu'elle est innocente de toutes les charges déposées contre elle.

– Et comment prouves-tu cette affirmation ?

– De la façon la plus simple, citoyen-accusateur. Les papiers auxquels tu as fait allusion, en les qualifiant de correspondance immorale, n'étaient pas la propriété de l'accusée, mais la mienne. Ils consistaient en divers messages que je voulais faire parvenir à la reine Marie-Antoinette lorsque j'aurais pris mes fonctions de gouverneur à la Conciergerie. En me dénonçant, la citoyenne Juliette Marny servait donc la République, car ces messages avaient trait à mon désir de voir la reine quitter la France pour se réfugier dans son pays natal.

À mesure que Delatour prononçait ces paroles d'une voix calme et ferme, un murmure, semblable au grondement lointain de la mer, s'élevait du public massé dans le fond de la salle. Ce

murmure allait grandissant, et les derniers mots de Delatour furent étouffés par une tempête de cris d'horreur et d'indignation.

Comment ! Lui, Delatour, en qui le peuple de Paris avait mis sa confiance, s'accusait lui-même de comploter pour délivrer l'infâme Marie-Antoinette, l'Autrichienne qui avait travaillé à la ruine de la France ! Lui, Delatour, un traître !

En une seconde, l'amour brutal et primitif que nourrissaient pour lui ces cœurs frustes se changea en une haine aussi spontanée et aussi irresponsable. Cet homme – ce Judas – les avait joués. C'était pour acheter leur confiance qu'il avait secouru les pauvres et nourri leurs petits. Comment le pain de ce traître n'avait-il pas étouffé leurs enfants ! Et maintenant, sur le point d'être découvert, il jugeait préférable de tout avouer, comptant, sans doute, sur la reconnaissance du peuple pour le sauver du juste châtiment qu'il méritait. Allons donc ! comme si des patriotes pouvaient pardonner un tel crime !

Cette explosion d'indignation remplit de joie les ennemis de Delatour. Merlin poussa un soupir de soulagement et une fugitive expression de satisfaction passa sur les traits durs et impassibles de Fouquier-Tinville.

Pas bête vraiment, ce gars des Flandres ! Tout s'était passé exactement comme il l'avait prédit. On avait présenté la corde à Delatour et lui-même se l'était passée autour du cou. La foule – ce qu'il y a dans l'univers de plus inconstant – s'était retournée d'un seul coup contre son favori. Le reste, maintenant, n'était plus qu'une question d'heures. Demain aurait lieu l'exécution, et la populace parisienne qui, hier encore, aurait mis en pièces quiconque se serait avisé de toucher à Delatour, l'accompagnerait avec des huées et des cris de haine jusqu'à l'échafaud. Le fragile piédestal que la faveur populaire lui avait fait s'était effondré. Ses ennemis, en le voyant, exultaient déjà.

Delatour, lui aussi, le voyait, et, la tête haute, gardait son air de noble et calme défi.

Quant à Juliette, elle était demeurée frappée de stupeur. Le sang s'était de nouveau retiré de ses joues et sa détresse semblait infinie. Paul Delatour refusait son sacrifice. Il n'accepterait pas de lui devoir l'existence. Son amour pour elle était donc mort.

Ainsi ces deux êtres, mis face à face à ce moment suprême, ne pouvaient se comprendre, et il semblait que la mort voulût les séparer, sans que leur mutuel amour leur eût été révélé.

Fouquier-Tinville avait attendu que le vacarme se fût un peu apaisé. Quand sa voix put dominer le bruit, il reprit :

– Le Tribunal doit-il comprendre, citoyen Delatour, que vous avez essayé de brûler vous-même ces papiers compromettants ainsi que le portefeuille qui les contenait ?

– Ces papiers m'appartenaient. C'est moi qui les ai détruits.

– Mais l'accusée a reconnu elle-même qu'elle avait essayé de brûler une correspondance dont la révélation aurait mis en lumière les relations coupables qu'elle entretenait à votre insu avec un autre citoyen, fit remarquer Fouquier-Tinville d'un ton suave.

La corde n'était peut-être pas assez longue, il fallait en offrir à Delatour tout ce qui était nécessaire avant que cette mémorable séance fût terminée.

Delatour, au lieu de répondre directement, se tourna vers la foule pressée des spectateurs :

– Citoyens, mes amis, mes frères, dit-il d'une voix vibrante, l'accusée est une jeune fille, presque une enfant. Elle est pure et ignore le mal. Vous avez tous une mère, des filles et des sœurs. N'avez-vous point remarqué chez elles ces mouvements divers, ces impulsions soudaines, parfois généreuses et sublimes qui déroutent les plans et les calculs de l'homme ? Voyez l'accusée, citoyens, c'est une patriote. Elle me soupçonnait, moi, représentant du peuple, de conspirer contre la patrie, notre mère. Son premier mouvement fut de m'arrêter avant que j'eusse commis ce crime. Peut-être voulait-elle simplement m'avertir – une enfant connaît-elle la portée de son acte, citoyens ? Elle obéit aux ordres, dictés par son cœur, puis, lorsque l'acte est accompli, parfois vient un autre mouvement, dicté, celui-là, par la pitié et devant lequel nous devons tous nous incliner. L'accusée voulait s'opposer à ce qu'elle croyait une trahison ; mais, en me voyant en péril, l'amitié sincère qu'elle me portait a repris le dessus. Elle aimait ma mère qui risquait de perdre son fils unique ; elle aimait la jeune parente infirme dont je suis le tuteur, aussi, obéissant à un mouvement de compassion, elle a tenté de me sauver des conséquences de sa dénonciation.

« Citoyens, lorsque vous souffrez, vos mères, vos sœurs ou vos épouses vous soignent avec dévouement, et si elles vous voyaient en danger, elles donneraient jusqu'à leur sang pour vous sauver. Aux heures sombres de votre existence, quand votre âme plie sous le poids d'une douleur ou d'un remords, c'est encore la voix douce d'une femme qui sait le mieux murmurer à votre oreille des paroles apaisantes. Citoyens, il en est de même pour l'accusée ; ayant vu un crime, elle a désiré le punir, mais troublée par la douleur de celles qui lui avaient, à une heure difficile, témoigné de la bonté, elle a voulu soulager leur peine en prenant ma faute sur ses épaules. Pour avoir fait ce noble mensonge, elle a souffert comme peu de femmes ont souffert avant elle. Aussi pure et innocente qu'un de vos jeunes enfants, la voici traduite sur ce banc d'infamie, prête à souffrir la mort pour détourner de moi les rigueurs de la justice. Citoyens de France,

vous êtes par-dessus tout nobles, sincères et chevaleresques. Vous ne permettrez pas que la généreuse folie d'une enfant soit punie du châtiment de la félonie.

« Et vous, citoyennes de France, j'en appelle à vos sentiments de femmes et de mères. Au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, au nom de vos enfants, tendez les bras vers cette jeune fille, ouvrez-lui votre cœur. Elle en est digne par son innocence, plus digne encore par les souffrances qu'elle a subies injustement…

La voix prenante de l'orateur montait jusqu'aux voûtes mornes du Palais de Justice. L'enthousiasme dont elle vibrait fit frémir les auditeurs. Son appel à leur honneur et à leur pitié réveilla ce qu'il y avait de meilleur en eux. Leur haine subsistait pour Delatour, mais son éloquence magique avait tourné leur cœur vers Juliette.

Delatour avait été écouté sans interruption. Lorsqu'il s'arrêta enfin, les applaudissements et les exclamations de l'assistance témoignèrent du revirement complet du sentiment général en faveur de l'accusée. Si, en cet instant, le sort de Juliette avait été décidé par un plébiscite de l'assistance, elle eût certainement été acquittée à l'unanimité.

Tandis que Delatour parlait, Merlin avait essayé à plusieurs reprises de déchiffrer l'expression énigmatique de Fouquier-Tinville. Mais l'accusateur public était demeuré impassible pendant toute la plaidoirie de Delatour. Assis devant sa table aux pieds sculptés en forme de griffons, le menton dans la main, il regardait devant lui avec une expression d'indifférence, presque d'ennui.

Lorsque l'explosion d'enthousiasme qui avait salué la péroraison de Delatour se fut un peu calmée, il se leva lentement et dit avec calme :

– Alors, citoyen Delatour, vous maintenez que l'accusation d'immoralité déposée contre l'accusée est injuste ?

– Je le maintiens, protesta Delatour avec force.

– Et voudriez-vous expliquer au Tribunal la raison pour laquelle vous venez, bénévolement, vous accuser devant tous de trahison envers la République, alors que vous savez les conséquences de cet aveu ?

– Quel est le Français qui accepterait de sauver sa vie aux dépens de l'honneur d'une femme ? répondit Delatour fièrement.

Un murmure d'approbation salua ces nobles paroles, et Tinville remarqua avec onction :

– C'est certain, et nous rendons hommage à votre esprit chevaleresque, citoyen Delatour. Le même esprit vous fait maintenir, sans doute, que l'accusée n'avait pas connaissance des papiers que vous affirmez avoir brûlés vous-même ?

– Elle ignorait leur existence. Je les ai brûlés, mais je ne savais pas qu'on en avait trouvé les cendres. À mon retour chez moi, j'ai appris que la citoyenne Juliette Marny s'était faussement accusée d'avoir détruit des papiers en cachette.

– L'accusée a déclaré que c'étaient les lettres d'un de ses amants.

– C'est faux.

– Si c'est faux, citoyen Delatour, continua l'autre avec la même douceur onctueuse, comment se fait-il que des papiers d'un caractère aussi compromettant, et que vous souhaitiez cer-

tainement garder secrets, aient été cachés dans la chambre de cette pure jeune fille ? C'est là, du moins, qu'on en a découvert les cendres et les débris encore fumants, tandis que le portefeuille, qui avait dû les contenir, était trouvé dissimulé parmi les robes de l'accusée, dans une valise.

– C'est faux.

– Le citoyen Merlin, qui a dirigé la perquisition faite chez vous, est témoin de ce que j'avance.

– C'est la vérité, prononça Juliette avec calme.

Sa voix résonna claire et presque triomphante, au milieu du silence dans lequel le public haletant avait écouté cet échange de demandes et de réponses. Delatour se taisait maintenant. Que dire ? Anne-Mie, en lui racontant l'arrestation de Juliette, avait omis de lui dire que les débris de papiers brûlés avaient été trouvés dans sa chambre et il avait supposé que Juliette avait détruit le contenu du portefeuille dans le bureau où elle était restée seule après le départ de Merlin et de ses hommes. La chose eût été facile, un briquet étant toujours posé sur le bureau de Delatour pour l'usage des fumeurs.

L'erreur commise allait changer toute la situation. Fouquier-Tinville n'eut qu'à lancer une exclamation indignée :

– Patriotes de France, voyez comme on essaye de vous berner !

Puis se tournant une fois de plus vers Delatour :

– Citoyen-député…, commença-t-il.

Mais, dans le tumulte qui éclata, il lui fut impossible d'entendre le son de sa propre voix. La rage populaire éclatait

avec violence, s'exhalant par des hurlements et des clameurs qui ôtaient au Tribunal toute possibilité de poursuivre les débats.

Avec la même rapidité qu'ils s'étaient laissé emporter par la pitié, ces cœurs primitifs se remplissaient de nouveau de haine et d'exécration. Delatour et cette pâle aristocrate s'étaient joués d'eux. Depuis des semaines, des mois, peut-être, ils conspiraient ensemble contre la grande Révolution, œuvre d'un peuple assoiffé de liberté. Tout en complotant la fuite de l'Autrichienne, Delatour, ce faux frère, avait osé parler aux patriotes, et ceux-ci, naïfs, s'étaient laissé prendre à son éloquence mensongère. Feignant pour eux un intérêt hypocrite, il les avait flattés, il les avait cajolés, comme il venait de le faire un instant auparavant. Ah ! le misérable !

Le bruit et l'agitation allaient toujours croissant. Si Fouquier-Tinville et Merlin avaient souhaité déchaîner la populace, ils y avaient réussi au-delà de leurs désirs. La foule, hors d'elle-même, faisait mine de se précipiter sur Delatour, qui debout, les bras croisés, faisait fièrement face à la tempête.

Le président agitait fiévreusement sa sonnette, cherchant en vain à dominer le vacarme.

– Évacuez la salle. Faites sortir le public, hurlait-il de toutes ses forces. Mais pas plus les « braves sans-culottes » que les « furies de la guillotine » ne voulaient se laisser mettre dehors, et tous continuaient à vociférer :

– À la lanterne, les traîtres ! Mort à Delatour ! À la lanterne, l'aristo ! Au milieu du groupe le plus bruyant, on apercevait le buste puissant du citoyen Lenoir qui dominait tous les autres. Il avait commencé par exciter la fureur de la foule et l'on pouvait distinguer sa voix sonore à l'accent provincial, dans le concert d'injures adressé aux accusés.

Mais au moment où le vacarme était à son comble et où le président venait de faire signe aux gendarmes de mettre baïonnette au fusil pour défendre l'enceinte du Tribunal que la populace menaçait d'envahir, Lenoir changea de tactique.

– Tiens, nous sommes trop bêtes, hurla-t-il. C'est dehors que nous pourrons à notre aise régler l'affaire de ces misérables. Citoyens, qu'en dites-vous ? Laissons les juges terminer ici leurs simagrées et allons arranger la suite devant le cabaret du Tigre-Jaune !

Tout d'abord, on ne prêta guère d'attention à cette proposition, mais il la répéta plusieurs fois en ajoutant quelques suggestions intéressantes.

– On est plus libre dans la rue où ces cochons de gendarmes ne peuvent se placer entre le peuple et sa juste vengeance. Ma foi, ajouta-t-il, je vais voir pour mon compte où pend la meilleure lanterne.

Et, jouant des coudes, il se dirigea vers la porte.

Comme un troupeau de moutons, une partie des assistants se précipita derrière lui en clamant :

– Dans la rue, dans la rue ! À la lanterne, les traîtres !

Et dans un concert de cris et de jurons, une partie de la foule se mit à sortir de la salle. Quelques patriotes seulement demeurèrent à leur place pour assister à la conclusion de l'affaire.

26

La sentence

Le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire* nous dit que Paul Delatour et Juliette de Marny étaient restés parfaitement calmes pendant que le tumulte faisait rage entre les murailles grises du Palais de Justice.

Cependant, malgré son impassibilité extérieure, le député Delatour était profondément bouleversé. Son émotion se lisait dans le regard expressif, clair miroir de son âme droite, avec lequel il considérait cette foule, qu'il avait si souvent dominée de son éloquence persuasive et qui, maintenant, se tournait contre lui avec une haine féroce.

Mais quand la plupart des assistants eurent évacué la salle en criant et en se bousculant, cette émotion passagère disparut et il se laissa paisiblement mener par deux gendarmes, de la place privilégiée qu'il occupait dans le banc des représentants du peuple, aux gradins réservés aux accusés dans l'enceinte du prétoire.

À partir de cet instant, Paul Delatour était prisonnier, accusé de trahison envers la patrie et il était clair que ses ennemis triomphants précipiteraient son jugement pendant que la fureur du peuple était à son comble.

Un silence absolu avait succédé au vacarme des minutes précédentes. On n'entendait plus dans la vaste salle que les instructions murmurées rapidement à voix basse par Fouquier-

Tinville au secrétaire le plus proche et le bruit de la plume de celui-ci courant sur le papier.

Le président, avec la même rapidité, apposait sa signature aux papiers que lui tendaient d'autres secrétaires. Les députés présents et les quelques spectateurs demeurés dans la salle pour voir la fin des débats attendaient en silence ce qui allait suivre. Merlin s'essuya le front comme s'il venait de mener un rude combat, tandis que Robespierre prenait froidement une pincée de tabac dans sa tabatière.

De la place qu'il occupait sur les gradins des accusés, Delatour pouvait contempler le gracieux profil de Juliette. Son cœur était partagé entre l'immense regret de n'avoir pu la sauver et la joie singulière et triomphante que lui donnait l'espoir de mourir avec elle.

Il connaissait assez la façon de procéder du Tribunal révolutionnaire pour savoir que, dans quelques instants, lui aussi entendrait lire sa condamnation, Après quoi, Juliette et lui seraient conduits en prison pour y passer, avec d'autres malheureux destinés au même sort, les quelques heures qui leur restaient à vivre. Et le lendemain, pour tous deux, ce serait la guillotine, avec tout ce que cette mort en présence d'une foule haineuse comportait d'horrible.

En même temps que l'amour dont son cœur était rempli, Delatour éprouvait pour Juliette une pitié infinie. Le châtiment qu'elle subissait était trop grand pour sa faute. N'était-elle pas la victime du destin, l'innocente martyre d'une erreur dont la responsabilité ne lui appartenait pas. Et Delatour pensait avec joie aux instants qu'il allait sans doute passer auprès d'elle, pendant lesquels il pourrait la consoler et la réconforter.

Mais Fouquier-Tinville avait maintenant fini de compléter les nouveaux actes d'accusation dont une copie était remise à chaque juré suivant l'usage.

Celui de Juliette de Marny fut lu le premier. Elle était maintenant accusée de complicité avec Paul Delatour pour avoir eu connaissance de la correspondance criminelle qu'entretenait celui-ci avec la veuve Capet et pour avoir détruit cette correspondance volontairement et de son plein gré avant que le Comité de salut public eût pu la saisir et l'examiner.

– L'accusée a-t-elle quelque chose à dire ? demanda l'accusateur public.

– Non, répondit Juliette, d'une voix haute et ferme. Je prie Dieu pour le salut et la délivrance de notre souveraine Marie-Antoinette et pour l'abolition de ce régime de terreur et d'anarchie.

Ces paroles, enregistrées dans le *Bulletin du Tribunal,* furent considérées comme des preuves irréfutables de sa culpabilité. Après une courte délibération, les jurés rentrèrent dans la salle et récitèrent tous la même formule : « En mon âme et conscience, Juliette Marny est coupable et mérite la mort ! »

Ce fut alors à Delatour d'écouter le long acte d'accusation que Fouquier-Tinville venait de dicter à ses secrétaires. Les mots de « trahison envers la République » y revenaient sans cesse. Le texte de ce document est digne des centaines d'autres actes dressés par l'odieux accusateur et qui constituent le témoignage le plus accablant contre cette parodie de justice à laquelle on osait donner le nom de jugement.

Delatour ayant dévoilé lui-même sa trahison, on ne lui demanda même pas s'il avait quelque chose à dire, et la sentence

de mort fut rendue avec la rapidité et l'indifférence qui présidaient à cette monstrueuse procédure.

Après quoi, les deux condamnés furent emmenés sous bonne escorte hors de la salle du Tribunal.

27

L'émeute du 6 Vendémiaire

Beaucoup de récits plus ou moins authentiques ont été publiés des événements connus dans l'histoire sous le nom « d'émeute du 6 Vendémiaire. ».

Voici la façon dont les choses se passèrent exactement – du moins c'est la version qu'en donna quelques jours plus tard au prince de Galles, Sir Percy Blakeney lui-même, – et qui aurait pu être mieux au courant de l'affaire que le Mouron Rouge ?

Paul Delatour et Juliette se trouvaient être les derniers de la fournée de prisonniers qui avaient été jugés ce jour-là. Les charrettes habituellement utilisées pour le transport des détenus entre les prisons et le Palais de Justice étaient déjà toutes reparties avec leur chargement humain. Il ne restait comme véhicule qu'une grossière charrette branlante et découverte dans laquelle Delatour et Juliette reçurent l'ordre de monter.

Il était maintenant près de neuf heures du soir. Les rues de Paris, parcimonieusement éclairées par des lanternes suspendues de loin en loin, présentaient un aspect lugubre. Une bruine impalpable s'était mise à tomber et transformait peu à peu la poussière de la chaussée en une boue gluante.

Après avoir absorbé toute l'eau-de-vie des cabarets voisins, la populace s'était massée autour du Palais de Justice et stationnait sous la pluie dans le seul but d'assouvir sa rage contre l'homme qu'elle admirait la veille et auquel elle vouait maintenant une haine frénétique.

Des hommes, des femmes, des enfants même, se pressaient aux abords du Palais, du pont au Change au pont Saint-Michel, car c'est par là que les prisonniers devaient passer, sans aucun doute, pour gagner la prison du Luxembourg, d'où on avait amené la citoyenne Marny.

Le long de la rive du fleuve, – du côté de la Conciergerie, – tous les cent mètres à peu près, se dressait un poteau auquel était suspendue une lanterne fumeuse. L'une de ces lanternes avait été jetée par terre et, du haut du poteau dégarni pendait une corde menaçante terminée par un nœud coulant. Cette potence improvisée était gardée par un groupe de femmes déguenillées dont les caracos et les cotillons mouillés par la pluie dessinaient les formes émaciées.

Les hommes, bruyants et agités, se portaient tantôt à l'entrée de la Conciergerie, près du pont, tantôt vers la grille de la cour de Mai et la rue Saint-Barthélémy, possédés par la crainte que leur proie ne leur fût soustraite avant qu'ils eussent pu satisfaire leur vengeance.

Les larges épaules et la tête puissante du citoyen Lenoir dominaient la foule, et sa voix rauque à l'accent singulier se distinguait dans la rumeur générale. Excitant les hommes, apostrophant les femmes, il attisait la fureur populaire dans les groupes où elle paraissait se manifester avec moins d'ardeur. Ce boucher des Flandres semblait avoir pris à tâche de pousser aux pires violences la multitude déchaînée.

La nuit sombre, la pluie fine qui obscurcissait la lumière des chétives lanternes, ajoutaient à l'horreur singulière de cette scène. Dans les ténèbres nocturnes, tous ces gens grondants ou hurlants s'agitaient comme des spectres échappés des régions infernales, tandis que les femmes, accroupies dans la boue fan-

geuse, sous cette corde ballante, avaient l'air d'un groupe de sorcières attendant l'heure du Sabbat.

Lorsque Delatour franchit le seuil de la Conciergerie, la lumière de la lanterne fixée au-dessus du portail tomba directement sur son visage et les premiers rangs de manifestants le reconnurent. Une clameur violente s'éleva aussitôt vers le ciel nuageux, tandis que cent poings menaçants se tendaient vers lui :

– À la lanterne ! À la lanterne, le traître !

Delatour frissonna légèrement comme s'il avait été saisi par le vent froid et humide ; mais il monta sans se presser dans la charrette et se retourna pour aider Juliette à monter à son tour.

La forte escorte de gardes nationaux que dirigeait lui-même Hanriot, commandant des forces de Paris, avait fort à faire pour contenir la foule. Il n'entrait point dans les vues du gouvernement révolutionnaire de laisser le peuple se charger d'exécuter lui-même, dans la rue, les sentences du Tribunal. Hanriot dit à ses hommes de se servir, si besoin était, de leurs baïonnettes et ordonna un roulement de tambour prolongé afin de couvrir la voix de Delatour s'il s'avisait de vouloir haranguer la foule.

Mais Delatour n'avait aucune intention de ce genre. Il paraissait préoccupé de garantir du froid Juliette qui s'était assise à côté de lui dans la charrette. Retirant son manteau il l'en enveloppa avec soin pour la protéger contre la pluie.

Des témoins de cette scène inoubliable ont assuré que Delatour se dressa soudain dans la charrette avec une expression singulière dans les yeux et parut scruter les ténèbres comme s'il cherchait à reconnaître une figure – ou peut-être une voix.

– À la lanterne ! À la lanterne ! ne cessaient de brailler en chœur des voix enrouées.

La charrette s'ébranla. Jusqu'ici les gardes nationaux avaient pu, sans trop de peine, tenir la foule à distance, grâce à la muraille du Palais de Justice qui les couvrait en arrière. Mais quand la charrette dut s'engager en terrain découvert pour gagner la rue Saint-Barthélémy qui conduisait alors au pont Saint-Michel, la situation se révéla des plus critiques. Le peuple, à qui depuis deux ans ses tyrans répétaient qu'il était le maître suprême, devenait fou de colère en voyant ses plans déjoués par une poignée de soldats.

Le roulement de tambour avait été accueilli par des hurlements sauvages qui en avaient noyé le bruit et les baïonnettes contenaient à grand-peine le flot humain. Si les mégères rassemblées autour de la potence n'avaient pas bougé de leur place de choix, tous les autres, hommes et femmes, assiégeaient la charrette et menaçaient les soldats qui formaient un rempart entre eux et l'objet de leur fureur. Il semblait que rien ne pouvait sauver Paul Delatour et Juliette de Marny d'une mort affreuse et immédiate.

S'il avait écouté son propre sentiment, Hanriot, l'ancien septembriseur, aurait volontiers abandonné à la foule la proie qu'elle réclamait à grands cris, mais il avait reçu l'ordre d'escorter les prisonniers jusqu'au Luxembourg et, en l'an II de la République, il ne faisait pas bon transiger avec la consigne. Enroué à force de hurler des commandements dont la foule ne tenait aucun compte, inquiet du tour que prenait l'affaire, il venait de dépêcher un de ses gardes à la section la plus proche – la section de « la Raison » – pour demander des renforts. Ces renforts, toutefois, allaient mettre un certain temps avant d'arriver. Les gardes de l'escorte pourraient-ils tenir jusque-là ? À chaque

instant, la foule menaçait de rompre la fragile barrière qu'ils opposaient à son assaut furieux.

À cet instant de perplexité et d'angoisse, il sentit une main lui toucher le bras respectueusement. Se retournant, il vit un sergent de la garde nationale qui lui tendait une feuille de papier pliée :

– De la part du citoyen-député Merlin, murmura rapidement le soldat, afin de parer d'urgence au danger qui menace les prisonniers et leur escorte.

Hanriot saisit le papier et, pour pouvoir le déchiffrer, s'approcha de la lanterne accrochée à la charrette. À mesure qu'il lisait, ses traits épais se détendaient en une expression de soulagement.

– Alors tu as deux hommes avec toi ? demanda-t-il au messager.

– Oui, mon commandant, répondit l'autre en indiquant deux silhouettes à sa droite. Le citoyen Merlin m'a dit que tu m'adjoindrais deux des tiens.

– Tu sais aussi que c'est à la prison du Temple qu'il faut mener les prisonniers ?

– Oui, mon commandant. Le citoyen Merlin m'a tout expliqué. En premier lieu, il s'agit de ramener la charrette sous la voûte pour que les prisonniers puissent mettre pied à terre sans être vus. Après quoi, c'est moi qui en suis chargé. L'escorte a la consigne de continuer à monter la garde devant la charrette vide jusqu'à l'arrivée des renforts, puis de se remettre en marche pour faire semblant de mettre les prisonniers au Luxembourg. Cette manœuvre nous donnera le temps d'arriver avec eux jusqu'au Temple.

L'homme parlait vite et paraissait avoir bien compris les ordres qu'on lui avait donnés ; Hanriot, de son côté, ne demandait qu'à se conformer aux instructions reçues. Il était soulagé à la pensée de recevoir bientôt des renforts et très heureux d'être débarrassé de prisonniers aussi encombrants.

Le roulement continu des tambours noya les ordres hâtivement donnés au conducteur de la charrette et à l'escorte, et la bruine, de plus en plus dense, favorisa la manœuvre.

La charrette fut ramenée dans l'ombre épaisse de la voûte et, tandis que la multitude poussait de plus belle hurlements et clameurs, Delatour et Juliette reçurent l'ordre impératif de descendre. Autour d'eux l'obscurité était complète.

– Suivez sans broncher, murmura une voix rauque à leurs oreilles, sinon j'ai ordre de tirer sur vous.

Mais ni l'un ni l'autre ne songeait à résister. Juliette, frissonnante de froid, se pressait contre Delatour qui lui entoura la taille d'un bras protecteur. Deux des gardes nationaux d'Hanriot se joignirent à la nouvelle escorte et bientôt le petit groupe, rasant la muraille du Palais de Justice, dans la direction du pont Neuf, se hâta de s'éloigner du théâtre de l'émeute.

Delatour vit que Juliette et lui étaient encadrés par une demi-douzaine d'hommes, mais la pluie serrée brouillait les silhouettes. La nuit était devenue tout à fait opaque, et derrière eux les cris de la foule allaient en s'affaiblissant.

28

Coup de théâtre

La petite troupe poursuivit sa marche en silence le long du fleuve. Juliette et Delatour se demandaient vaguement où on les conduisait ; à quelque autre prison, sans doute, pour les soustraire à la fureur de la foule. Bien que ne se faisant aucune illusion sur leur sort, ils éprouvaient un sentiment de soulagement de se sentir hors d'atteinte de la horde féroce qu'on entendait rugir au loin. À part cela, le reste leur importait peu. L'instant suprême de leur existence était arrivé et les trouvait réunis. Tous deux sentaient déjà planer sur eux l'ombre de la mort, et ce que rien d'autre n'aurait pu faire, cette ombre puissante l'accomplit en un instant. Juliette se rapprocha de Delatour et dans les ténèbres sa main chercha la sienne.

Pas un mot, pas un murmure ne fut échangé, mais Delatour, avec l'instinct infaillible de sa propre passion, comprit tout ce que cette main mignonne voulait lui faire savoir. En même temps tout pour lui cessa d'exister, sauf la douceur ineffable de cette étreinte. La mort, la crainte de la mort disparurent de ses pensées ; la vie était belle et, dans l'âme de ces deux êtres, entra une grande paix, presque le bonheur.

La pression de leurs doigts enlacés avait suffi pour leur révéler mutuellement le fond de leur cœur. Dès lors, qu'importaient la populace et ses clameurs, le bouillonnement et le tumulte de cet univers misérable ? Tous deux s'étaient découverts l'un l'autre, et, la main dans la main, ils partaient ensemble pour le pays du rêve, terre merveilleuse où n'existe ni le doute ni la trahison.

Paul Delatour ne pensait plus : « Elle ne m'aime pas… autrement m'eût-elle trahi ? » Il sentait dans sa main les doigts de Juliette, et leur étreinte confiante et prolongée lui disait que le cœur de la jeune fille – à ses yeux, le trésor le plus précieux – lui appartenait tout entier.

Juliette, de son côté, savait qu'il lui avait pardonné. Que dis-je ! Il n'avait rien à lui pardonner, car l'amour est plein de douceur et de tendresse. Il ne juge pas. L'amour comprend tout et emplit le cœur d'une mansuétude infinie.

Perdus dans leur rêverie, ils allaient donc, sans s'inquiéter du lieu vers lequel on les conduisait. Leur regard errait distraitement sur le quartier désert qu'ils traversaient ; après avoir franchi la Seine au pont Neuf, la petite troupe venait de s'engager dans la rue de l'Arbre-Sec. Tout près, sur la droite, se trouvait la lugubre petite hôtellerie de la Cruche-Cassée. En reconnaissant l'endroit, Delatour se prit à penser à Sir Percy et se demanda vaguement ce qu'il avait pu devenir. Certes, il ne doutait ni de la hardiesse ni du dévouement de son ami, mais les circonstances étaient telles qu'il aurait fallu une ingéniosité plus grande encore que celle du Mouron Rouge pour…

– Halte !

L'ordre sonna net et clair dans les ténèbres saturées d'humidité.

Delatour dressa l'oreille, frappé par je ne sais quoi de singulier dans ce simple mot de commandement.

L'escorte fit halte avec un cliquetis d'armes et aussitôt retentit un cri sonore :

– À moi, Delatour ! C'est le Mouron Rouge !

En même temps, d'un coup de poing vigoureux, quelqu'un d'invisible faisait tomber la lanterne la plus proche, et l'écho de la voix joyeuse n'avait pas fini de résonner dans la rue que Delatour et Juliette se sentaient entraînés sous une porte voisine.

Dans l'obscurité on entendait le bruit d'une bataille confuse, menée à grand renfort de jurons anglo-saxons. Les gardes nationaux étaient tombés les uns sur les autres à bras raccourcis et, sans lesdits jurons pour les éclairer, Delatour et Juliette n'auraient rien compris à ce qui se passait.

– Bravo Tony ! Gadzooks, Ffoulkes, voilà du bon travail !

Cette voix joyeuse… impossible de s'y méprendre ! Mais, bonté divine ! d'où sortait-elle donc ?

Une chose, tout au moins, paraissait claire ; deux hommes de l'escorte étaient maintenant étendus dans la boue et les trois autres gardes penchés sur eux les ficelaient solidement avec des cordes.

Que signifiait tout cela ?

– Hé, mon cher Delatour, vous ne supposiez tout de même pas que je laisserais Mlle de Marny dans cette damnée situation.

Tout près de Juliette et de Delatour, dans le sombre passage qu'éclairait à peine un lumignon fumeux, se dressait la haute silhouette de l'orateur du club de la Fraternité, le sanguinaire citoyen Lenoir.

Confondus, n'en croyant pas leurs yeux, les deux jeunes gens considéraient avec stupeur l'immense boucher flamand qui, lui-même, les regardait d'un air amusé.

– Hélas, je fais bien triste figure, dit celui-ci mais c'était la seule façon de faire marcher ces coquins à mon gré. Mille excuses, mademoiselle, de vous avoir fait passer un si mauvais quart d'heure, mais à présent vous voilà entourée d'amis. Consentirez-vous à me pardonner ?

– Blakeney… commença Delatour.

Mais Sir Percy l'interrompit aussitôt :

– Chut, mon ami, notre temps est précieux. Rappelez-vous que nous sommes encore dans Paris et Dieu seul sait comment nous pourrons sortir, cette nuit, de cette cité meurtrière. Comme notre ligue ne pouvait tenter qu'une opération pour vous secourir, j'ai dû employer les seuls moyens dont je disposais pour vous faire condamner ensemble, afin de vous sauver ensemble. Morbleu ! ajouta-t-il en riant, mon ami Fouquier-Tinville sera de méchante humeur quand il s'apercevra que le citoyen Lenoir a mené par le bout du nez les représentants de la justice du peuple.

Tout en parlant, il avait emmené Delatour et Juliette dans une pièce étroite et mal éclairée du rez-de-chaussée de l'hôtellerie. Maintenant il appelait Brogard, l'hôte de cette demeure peu engageante.

– Brogard, hé Brogard, criait-il de sa voix de stentor ; où diable se trouve l'animal ? Ah ! te voilà ! fit-il lorsque le citoyen Brogard, plein d'empressement et d'obséquiosité, les poches bourrées d'or anglais, arriva en traînant la savate. Où cachais-tu donc ton aimable figure ? Allons, procure encore un bout de corde pour achever de ligoter ces valeureux soldats, puis qu'on les amène vivement ici et qu'on leur fasse ingurgiter la drogue que j'ai fait préparer pour eux. J'aurais certes mieux aimé de ne pas m'encombrer de leurs personnes, mais ce grand escogriffe d'Hanriot aurait pu soupçonner quelque chose. En tout cas le

mal n'est pas grand. Ces braves patriotes en seront quittes pour quelques heures de profond sommeil pendant lesquelles il leur sera impossible de nous nuire.

Dans la rue, la lutte avait été de courte durée. Les trois jeunes lieutenants du Mouron Rouge étaient tombés si brusquement et avec une telle vigueur sur les soldats d'Hanriot, que ceux-ci n'avaient même pas eu le temps de crier : « Au secours ! »

Tout appel, d'ailleurs, eût été vain. Par cette nuit sombre et pluvieuse, la rue était déserte ; tous les citoyens d'humeur agitée étaient encore à une demi-lieue de là en train de hurler autour du Palais de Justice. Deux ou trois têtes s'étaient bien montrées aux fenêtres des maisons voisines, mais il n'y avait pas moyen de rien distinguer dans cette obscurité et, du reste, le bref combat terminé, tout était rentré dans le silence.

La paix régnait donc de nouveau dans la rue de l'Arbre-Sec, et, dans la buvette de la Cruche-Cassée, deux soldats de la garde nationale gisaient à terre bâillonnés et ficelés, tandis que trois autres soldats riaient de bon cœur en s'épongeant le front.

Lord Anthony Dewhurst, Sir Andrew Ffoulkes et Lord Hastings avaient joué le rôle à merveille. C'était Lord Hastings qui avait présenté l'ordre écrit à Hanriot. Au milieu de leur petit groupe se dressait la taille athlétique de l'homme audacieux qui avait conçu ce plan hardi.

– Allons, mes amis, voilà un premier acte qui n'a pas trop mal marché, fit-il d'un ton encourageant. Maintenant, il nous faut passer au second. Nous devons nous échapper de Paris cette nuit même, sans quoi, demain, c'est la guillotine pour toute la bande.

Ses lieutenants, sensibles à l'accent de gravité soudaine qu'ils percevaient dans sa voix, levèrent la tête, prêts à écouter les ordres de leur chef.

Sir Percy, cependant, se tournait vers Juliette et lui faisant avec courtoisie un salut de gentilhomme :

– Mademoiselle de Marny, dit-il, permettez-moi de vous conduire dans une chambre bien indigne de vous, mais où vous pourrez cependant vous reposer quelques instants pendant que je donnerai mes avis et instructions à mon ami Delatour. Dans cette chambre, vous trouverez un déguisement que je vous prierai de revêtir sans perdre un instant. Hélas, ce ne sont que des loques sordides, mais nous ne devons pas, cette nuit, avoir l'air d'aristocrates et de l'apparence que vous prendrez dépendra votre salut et le nôtre.

Il baisa galamment le bout des doigts de la jeune fille et ouvrit une porte pour lui permettre de passer dans la pièce contiguë.

Dès que la porte se fut refermée, il se tourna vers ses compagnons :

– Les uniformes ne sont plus de saison, déclara-t-il d'un ton péremptoire. Tony, il y a ici un ballot de défroques innommables. Accoutrez-vous tous les quatre avec cette friperie le plus vite que vous le pourrez. Nous devons avoir l'air, ce soir, de la bande de sans-culottes la plus dépenaillée qu'aient jamais vue les rues de Paris.

Lord Anthony Dewhurst, l'un des plus élégants dandies de la cour d'Angleterre, avait tiré d'un placard moisi un paquet de hardes malpropres. En quelques minutes la transformation était faite et quatre individus mal nippés, à l'aspect louche, se présentaient à l'inspection de leur chef.

– Parfait, s'écria gaiement Sir Percy. Maintenant au tour de Mlle de Marny.

À peine achevait-il ces mots que la porte de la chambre voisine s'ouvrit, livrant passage à une étrange figure : une femme vêtue de vêtements minables, la figure noircie, les cheveux graisseux enfoncés sous un bonnet sale et chiffonné, s'avança dans la pièce.

Un transport d'enthousiasme accueillit cette horrible apparition. En voyant qu'elle avait un rôle actif à jouer pour le salut commun, Juliette de Marny avait retrouvé tout son sang-froid et toute sa présence d'esprit. De hardis compagnons risquaient leur vie pour la sauver ; à elle maintenant de les aider, par son énergie, à exécuter leur plan. Elle s'était donc efforcée, en revêtant la défroque d'une tricoteuse, d'en prendre véritablement l'apparence. Rien qu'un regard sur ce parfait travesti assurait le chef de l'héroïque petite bande que ses instructions seraient suivies à la lettre.

Delatour, de son côté, avait l'aspect d'un véritable sansculotte avec son maillot de laine noire, son pantalon effrangé et ses pieds nus chaussés de sabots boueux.

Tous écoutèrent avec une religieuse attention les dernières instructions de Sir Percy.

– Nous allons nous mêler aux émeutiers et il faudra crier, gesticuler comme eux, calquer en tout notre conduite sur la leur. Mlle de Marny, mes félicitations pour votre costume. Je vous engage à prendre la main de notre ami Delatour et à ne la lâcher sous aucun prétexte, une consigne pas bien difficile à observer, il me semble, ajouta-t-il avec un sourire joyeux. La vôtre, Delatour, n'est pas plus compliquée : je vous ordonne de vous

charger de M[lle] de Marny et de ne la quitter pour rien au monde jusqu'à ce que nous soyons sortis de Paris.

– Sortis de Paris ! répéta Delatour.

– Parfaitement, repartit Sir Percy avec énergie, sortis de Paris ! et avec une foule hurlante à nos trousses encore, si bien que la police sera doublement sur ses gardes. Mes amis, vous devez vous rappeler avant tout que notre signe de ralliement est le cri aigu de la mouette trois fois répété. Ce cri vous guidera jusqu'au moment où vous aurez franchi la barrière, jusqu'à la délivrance et à la liberté. Et maintenant allons, et à la grâce de Dieu !

Ses compagnons l'écoutaient, vibrant d'émotion. Comment aurait-on pu ne pas suivre ce chef aventureux et vaillant, à la voix entraînante et au fier maintien ?

– À présent, en route ! conclut Blakeney. Cet animal d'Hanriot a dû disperser à l'aide de ses renforts cette horde d'hyènes glapissantes. La foule va se porter vers le Temple pour réclamer sa proie. Allons-y à sa suite. En avant, mes amis ! N'oubliez pas le cri de la mouette !

Delatour prit la main de Juliette dans la sienne.

– Nous sommes prêts, dit-il, et Dieu assiste le Mouron Rouge !

Alors les cinq hommes, entourant Juliette, franchirent la porte de l'hôtellerie et se retrouvèrent dans la rue.

29

La barrière de Ménilmontant

Hanriot n'avait pu maintenir la populace en respect jusqu'à l'arrivée des renforts de la section. Quelques minutes après l'enlèvement de Juliette et de Delatour, les émeutiers avaient rompu le barrage formé par les gardes nationaux et s'étaient rués sur la charrette pour constater que celle-ci était vide et que leur proie avait disparu.

– Ils sont maintenant presque arrivés au Temple, leur cria Hanriot, tout réjoui de leur déconvenue.

On put croire un instant que la fureur populaire allait se retourner contre le commandant de la garde nationale et ses hommes. À la vision soudaine du danger, le visage enflammé d'Hanriot blêmit. Mais tout aussitôt, un cri retentit dans les ténèbres :

– Au Temple !

– Oui, c'est cela... Au Temple ! Au Temple !... répondirent d'autres voix. Et bientôt le même cri fut repris par toute la foule. Une bousculade formidable se produisit, le flot humain se précipita sur le pont au Change et envahit l'autre rive du fleuve. Quelques instants plus tard, la Cité était retombée dans le silence, tandis que, dans la rue Saint-Martin, la rue du Temple et les rues avoisinantes, résonnaient les couplets du sauvage *Ça ira*.

En quittant la rue de l'Arbre-Sec, Sir Percy Blakeney et ses compagnons avaient trouvé les quais à peu près déserts, mais il n'était pas difficile de deviner quelle direction la foule avait prise, rien qu'à entendre les clameurs et les vociférations qui s'élevaient du côté du Châtelet et de l'Hôtel de Ville. Guidés de la sorte, ils longèrent le quai d'un pas alerte, sans éveiller la suspicion des rares passants. Ils croisèrent seulement quelques manifestants dont la pluie avait rafraîchi l'ardeur et qui regagnaient leur logis, tout trempés, et d'assez méchante humeur.

Sir Percy qui marchait en tête ne craignait pas de les interpeller hardiment au passage :

– Hé ! citoyens, a-t-on rattrapé les traîtres ? Arriverons-nous à temps pour les voir pendre ?

Les autres, furieux de n'avoir rien vu, ne répondaient guère que par des grognements ou des jurons. Quelqu'un bougonna :

– Pas la peine d'attraper la mort pour pendre ce soir des gens qui seront guillotinés demain !

Bientôt, la petite troupe s'engagea dans d'étroites rues obscures. Au carrefour de la rue des Archives et de la rue du Temple, Sir Percy se retourna vers ses compagnons. La rumeur qui les avait guidés jusque-là venait de s'enfler brusquement.

– Mes amis, dit-il tout bas en anglais, nous approchons maintenant de la canaille. Pressez le pas et tâchez de vous glisser au plus épais de la foule. Nous nous retrouverons de l'autre côté de la prison. Surtout, prêtez l'oreille au cri de la mouette !

Sans attendre de réponse, il disparut dans l'obscurité.

Au bout de la rue, des hurlements sauvages se succédaient sans répit. Évidemment, les émeutiers étaient parvenus devant

la prison et réclamaient à grands cris qu'on leur livrât les condamnés.

La main de Delatour enserra plus étroitement celle de Juliette.

– Avez-vous peur, ma bien-aimée ? murmura-t-il tendrement.

– Non, puisque vous êtes près de moi, répondit-elle tout bas.

Le moment d'agir avec sang-froid était arrivé. Obéissant au Mouron Rouge, tous hâtèrent le pas et, après avoir dépassé quelques traînards, ils rejoignirent la queue de la foule. Tant qu'ils purent gagner du terrain, Lord Hastings, Sir Andrew Ffoulkes et Lord Anthony Dewhurst avancèrent allègrement, suivis, de près par Delatour et Juliette. Bientôt, ils n'eurent qu'à se laisser porter par le flot humain qui venait déferler sur la place du Temple.

C'était un spectacle inoubliable que celui de cette horde humaine. Trempés par la pluie, ivres de leur fureur et de l'eau-de-vie absorbée aux divers cabarets de la route, tous les manifestants hurlaient, les femmes plus fort que les autres. L'une d'elles traînait un bout de corde qui, espérait-on, pourrait être utile.

Le refrain fameux s'éleva de nouveau, clamé par des voix innombrables :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne.

Et Delatour, tenant toujours Juliette par la main, se mit à vociférer de toutes ses forces :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Tous les aristos on les prendra !

Sir Andrew Ffoulkes se retourna et se mit à rire. L'aventure paraissait vraiment drôle à ces jeunes gentilshommes d'Outre-Manche qui entraient à la perfection dans l'esprit de leur rôle. C'était à qui crierait le plus fort « À la lanterne » pour exciter ceux qui les entouraient.

Paul Delatour et Juliette, eux aussi, étaient gagnés par une sorte d'ivresse. Transportés par la joie d'être réunis, ils aspiraient éperdument à la liberté, ils éprouvaient un désir violent de vivre... de vivre et d'aimer.

Ils continuaient donc à avancer dans la boue, pressés, bousculés par cette foule qui était leur plus sûr refuge. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, comme dit le proverbe, que de tenter de découvrir les deux prisonniers fugitifs dans cette masse houleuse et sombre.

Devant le Temple, on enfonçait comme dans un vrai marécage. Il régnait sur la place une épaisse obscurité que ne parvenaient point à percer les quelques lanternes suspendues aux murs et à l'entrée de la prison.

Comme la petite troupe de nos amis émergeait dans l'espace découvert, ils entendirent le cri strident de l'oiseau de mer trois fois répété. Puis une voix enrouée hurla dans l'obscurité :

– Tonnerre ! On ne me fera pas croire que les condamnés sont maintenant dans le Temple. M'est avis, citoyens, qu'on nous a bernés une fois de plus.

Cette voix à l'accent singulier arrivait à dominer, le tumulte, et les mots qu'elle avait lancés eurent un effet immédiat. Malgré les fumées de l'alcool qui obscurcissaient les esprits, tous ces énergumènes, comprenant qu'on les frustrait de la vengeance convoitée, poussèrent des clameurs de rage et de protestation. Puis, comme une grande masse bouillonnante, la foule se précipita sur la farouche prison dont les hautes tours se perdaient dans le ciel sombre.

Obéissant aux instructions de leur chef, les trois jeunes Anglais demeuraient au milieu de la cohue, formant avec Delatour un rempart autour de Juliette pour la protéger contre les poussées brutales. Sur leur droite, le cri de la mouette jeté de temps à autre leur donnait courage et confiance.

Les émeutiers qui étaient en avant s'écrasaient contre le mur d'enceinte en réclamant à grands cris le gardien de la prison. Mais la grande porte aux gonds et aux serrures massives ne s'ouvrit point. En arrière, les tours de l'ancienne forteresse demeurèrent silencieuses et indifférentes, comme si leurs épaisses murailles méprisaient les pygmées qui s'agitaient et hurlaient à leurs pieds.

Alors, la voix stridente se fit entendre de nouveau :

– Pardi ! c'est bien ce que je pensais. Les prisonniers ne sont pas au Temple. Ces imbéciles les ont laissés échapper et ils craignent à présent la colère du peuple.

Avec une facilité vraiment surprenante, la foule fit sienne cette nouvelle idée, et ceux qui étaient prêts, la seconde d'avant, à donner l'assaut à la vieille forteresse en abandonnèrent l'idée. Peut-être la hauteur des murailles, l'obscurité de la nuit, le harcèlement de la pluie, étaient-ils pour quelque chose dans ce brusque revirement ; peut-être aussi l'attrait qu'exerce toujours

l'imprévu. Quoi qu'il en fût, le cri fut repris et gagna de proche en proche avec une merveilleuse rapidité.

– Les prisonniers ont échappé… Les prisonniers ont échappé…

– Ils ont peut-être gagné les barrières, à l'heure qu'il est, suggéra la même voix dans l'obscurité.

Un frémissement parcourut la foule.

– Eh bien ! courons aux barrières, lança une voix timbrée tout près de Juliette.

– Aux barrières !… Aux barrières !… clamèrent en écho de nombreuses voix.

« C'est à nous de savoir nous servir de la foule », avait dit le Mouron Rouge. Il voulait qu'elle le fît sortir, lui et ses amis, de l'enceinte de la capitale et, palsambleu ! il semblait en passe de réussir.

Le cœur de Juliette battait à grands coups dans sa poitrine. Sa petite main nerveuse étreignait les doigts de Paul Delatour avec force. La jeune fille se sentait transportée d'admiration pour ce gentilhomme grimé en sans-culotte qui, grâce à son esprit de ressources et à son audace, arrivait à diriger à son gré une aventure que tout autre eût jugée désespérée.

– Aux barrières !… Aux barrières !…

Comme un troupeau de chevaux sauvages cinglés par le fouet du dresseur, la populace commençait à se disperser dans toutes les directions, se ruant en désordre vers les portes de la cité par lesquelles les prisonniers pouvaient avoir eu l'idée de s'enfuir.

Les trois Anglais et Delatour, avec Juliette au milieu d'eux, ne s'étaient pas laissé emporter par le flot. Devant la prison, la foule restait encore très dense, car les rues qui partaient de la place n'offraient que d'étroits dégagements. C'est dans ces rues que sans-culottes et tricoteuses s'engouffraient comme un torrent dévastateur pour courir sus aux barrières. Ils avançaient, tête baissée, se poussant et se bousculant, renversant les plus faibles, piétinant ceux qui avaient glissé dans la boue visqueuse. Les uns s'élançaient dans la direction de Belleville et de Popincourt, d'autres vers la porte Saint-Martin et la porte Saint-Denis, beaucoup avançaient au hasard, sans but précis.

Peu à peu les émeutiers désertèrent la place sombre pour s'enfoncer dans les petites rues plus sombres encore. Et comme ils couraient ! Ici en masse compacte et houleuse, là en groupes dispersés, jurant, grommelant, s'apostrophant.

Distinct, malgré le bruit de la foule, le cri de la mouette se fit entendre vers l'est. Aussitôt la petite troupe se dirigea du côté d'où venait l'appel de son chef, mélangée aux émeutiers nombreux qui se hâtaient vers la porte de Ménilmontant, une des portes les plus proches du Temple. Les fugitifs couraient hardiment et, en un quart d'heure, la barrière au-delà de laquelle s'étendait le cimetière du Père-Lachaise fut atteinte.

Chaque porte de la capitale était gardée jour et nuit par un détachement de sectionnaires ou de gardes nationaux composé d'une vingtaine d'hommes et commandé par un officier. Une telle surveillance suffisait amplement à rendre impossible aux suspects la sortie de Paris ; mais, ce soir, que pouvait un aussi petit nombre de gardes devant une pareille multitude ? Aux barrières du nord et de l'est de la cité se ruaient plusieurs milliers de forcenés qui, s'ils avaient à peu près oublié la raison de leur fureur, avaient du moins dans la tête un projet bien net, celui de forcer les portes à tout prix.

Et, avec une clameur sauvage, l'assaut fut donné à la porte de Ménilmontant. Comme une vague énorme, enflée par la tempête, la populace déborda les soldats qui essayaient vainement de la contenir. Les émeutiers, furieux de la résistance qui leur était opposée, réclamaient à grand renfort de jurons et de menaces l'ouverture de la barrière. Le peuple souverain entendait être obéi. La garde nationale était impuissante. Le feu, ouvert au hasard dans l'obscurité sur l'ordre de l'officier, n'eut pas d'autre effet que de surexciter encore la rage populaire. En une seconde, les assaillants eurent raison du petit poste, renversèrent les portes et se répandirent hors de l'enceinte en poussant de longs cris de victoire auxquels firent écho de lointains roulements de tonnerre.

La pluie s'était transformée en orage et parfois les éclairs faisaient surgir de l'ombre des figures farouches surmontées de bonnets rouges.

Les chemins de Ménilmontant, si calmes d'ordinaire, furent envahis de toutes parts et les vainqueurs, ruisselants et à bout de forces, arrivèrent devant le vaste cimetière du Père-Lachaise. La vue des grandes allées bordées de monuments funèbres et de cyprès pareils à de longs spectres eut pour effet d'éteindre l'agitation des braillards et de faire naître chez tous ces malheureux un sentiment de crainte mêlée de respect.

La majesté silencieuse de la cité des morts semblait abaisser sur les passions tumultueuses des vivants un regard sévère et méprisant. Le cimetière était sombre, lugubre et désert. Quand les éclairs y jetaient leurs soudaines lueurs, on eût dit que des processions de fantômes se déroulaient lentement autour des tombes.

La foule, intimidée, se détourna en tremblant du champ de l'éternel repos. De l'intérieur du cimetière parvint alors le cri de

la mouette, trois fois répété. Cinq silhouettes sombres se détachèrent de la populace et, l'une après l'autre, se glissèrent silencieusement dans l'enceinte du Père-Lachaise par une brèche du mur.

Une fois encore, le cri de l'oiseau de mer traversa la nuit.

Ceux qui l'entendirent dans la foule qui se débandait frissonnèrent sous leurs vêtements mouillés. Il semblait que ce fût l'appel d'une âme sortie du tombeau. Plusieurs femmes, machinalement, se signèrent ou marmottèrent une invocation à la Vierge qu'elles avaient cessé de prier. Dans l'enceinte du cimetière, tout était silence et paix. La terre mouillée étouffait des pas furtifs qui s'avançaient lentement vers le bloc de pierre massive élevé sur le tombeau des amants immortels, Héloïse et Abélard.

30

Conclusion

Le reste peut se raconter en quelques mots.

L'histoire nous dit comment les émeutiers regagnèrent leur logis, penauds, éreintés et ruisselants, avant que les coqs des villages environnants eussent annoncé les premières lueurs de l'aube.

Mais, avant même que minuit eût sonné aux horloges de la grande ville, Sir Percy et ses compagnons étaient parvenus à la petite hôtellerie située près de la porte qui s'ouvre à l'autre extrémité du Père-Lachaise.

Rapidement, semblables à des spectres silencieux, ils avaient traversé le vaste cimetière et avaient atteint la paisible auberge où les grondements de la Révolution arrivaient assourdis par leur passage à travers la tranquille cité des Morts.

L'or anglais avait facilement acheté le dévouement et le silence du tenancier famélique de cet établissement écarté. À la porte attendait une grande berline attelée de quatre forts chevaux des Flandres qui piaffaient d'impatience depuis déjà une demi-heure. Delatour et Juliette laissèrent échapper un cri de joie en reconnaissant à la lueur des lanternes la figure anxieuse qui se penchait à la portière et tous deux se tournèrent avec une admiration stupéfaite vers l'homme extraordinaire qui avait conçu et exécuté le plan de cette audacieuse aventure.

– Oh ! mon ami, dit Sir Percy en s'adressant plus spécialement à Delatour. Si vous saviez seulement comme tout cela est simple. L'argent facilite bien des choses et mon seul mérite consiste à en être suffisamment pourvu. Vous m'aviez dit vous-même ce que vous aviez fait pour la vieille Gertrude. En lui jurant sur ce que j'ai de plus sacré qu'elle retrouverait ici sa jeune maîtresse, j'ai pu la décider à quitter Paris. Elle en est sortie ce matin dans une voiture de maraîcher. Par son aspect, elle est si visiblement une femme du peuple que personne ne l'a inquiétée. Quant au digne couple qui tient cette auberge hors les murs, il a été grassement payé et, avec de l'argent on se procure toujours une voiture et des chevaux. Mes camarades et moi possédons chacun un passeport en règle et nous en avons un autre pour Mlle de Marny qui voyagera sous le nom d'une dame anglaise accompagnée de sa fidèle servante. Quelques vêtements décents nous attendent dans cette auberge. Nous avons un quart d'heure pour les enfiler et, aussitôt après, en route ! Quant à vous, Delatour, vous pourrez vous servir de votre passeport. Votre arrestation a été si soudaine qu'elle est encore ignorée hors de Paris et nous avons une avance de huit heures sur nos ennemis. Ce n'est qu'en se réveillant demain matin qu'ils découvriront que vous leur avez filé entre les doigts.

Sir Percy parlait avec un ton de tranquille insouciance, comme s'il s'entretenait de bagatelles dans un salon de Londres au lieu de narrer l'exploit le plus audacieux qu'ait jamais pu concevoir un homme intrépide. Delatour ne répondit rien. La gratitude qui remplissait son cœur à l'égard de son ami était trop grande pour qu'il pût l'exprimer en quelques mots. De plus, chaque minute était précieuse. Dans le quart d'heure prescrit, les héros de cette aventure avaient dépouillé leurs haillons malpropres et pris le costume et l'aspect de respectables bourgeois se rendant en province. Sir Percy Blakeney avait revêtu la livrée d'un cocher de bonne maison et Lord Anthony Dewhurst celle d'un valet de chambre britannique.

Lorsque Delatour, ayant installé Juliette en voiture, prit place à côté d'elle, le souvenir des fatigues, de l'émotion et de l'anxiété des dernières heures disparut de son esprit et c'est avec une joie infinie qu'il sentit le bras de la jeune fille se glisser avec confiance sous le sien.

Sir Andrew Ffoulkes et Lord Hastings les rejoignirent à l'intérieur de la voiture : Lord Anthony Dewhurst s'assit à côté de Sir Percy sur le siège et, pendant que la populace parisienne se demandait encore pourquoi elle avait pris d'assaut les barrières de la capitale, les prisonniers évadés, roulant à toute vitesse sur les routes boueuses de France, prirent la direction de la côte normande.

Les premiers feux de l'aurore commençaient à enflammer le ciel. Debout sur le pont du *Day Dream,* les deux jeunes gens regardaient les côtes de France diminuer peu à peu.

Le bras de Delatour entourait la jeune fille dont la chevelure dorée lui caressait légèrement la joue.

– Bien-aimée ! dit-il avec tendresse.

Juliette leva vers lui son regard. C'était la première fois, depuis leur évasion, qu'ils se trouvaient seuls. Toute crainte, toute angoisse avait disparu, l'avenir s'ouvrait devant eux dans cette terre étrangère vers laquelle le gracieux voilier poussé par la brise les emportait rapidement.

L'Angleterre, accueillante aux proscrits, abriterait leur bonheur. Et les deux jeunes gens dirigeaient leurs regards vers le nord où se dressaient les blanches falaises d'Albion, encore cachées dans la brume. Derrière eux, s'effaçait le rivage de ce

pays où ils avaient tant souffert, mais qui leur était d'autant plus cher qu'il avait vu naître leur amour.

Delatour prit Juliette dans ses bras :

– Ma fiancée, murmura-t-il.

La lumière rose du soleil levant toucha les cheveux de la jeune fille. Paul Delatour se pencha sur elle et leurs deux âmes se joignirent en un long baiser.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Février 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Jocelyne, Jean-Marc, Djmebaiah, Coolmicro et Fred.